Publié le 28 juin 2014.
Dernière modification : 30 juin 2025.
www.entreprises-coloniales.fr

CHAPA, STATION D'ALTITUDE

Choses militaires
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 janvier 1906)

À la recherche d'un sanatorium militaire, sa nécessité démontrée. Les renvois de convalescents inutiles. L'embarquement des malades *in extremis*. Une solution s'impose.

Nous avons appris, avec plaisir qu'il y a deux mois environ, le sympathique Dr Reboul [1], médecin principal, partait en nouvelle expédition, pour tacher de découvrir l'emplacement recherché depuis longtemps afin d'établir un sanatorium militaire. Pendant ces dernières années, plusieurs voyages d'études ont déjà été entrepris au Tonkin et en Cochinchine. Leur but, bien défini, était de trouver des stations salubres, où, après y avoir édifié quelques bâtiments, seraient envoyés en convalescence les militaires de tous grades qui, sortant des hôpitaux après guérison complète, sont encore trop éprouvés, trop fatigués pour reprendre leur service au corps. L'idée est excellente. De tout temps, elle a eu d'ardents défenseurs, s'appuyant sur des exemples et des expériences qui, partout ailleurs, donnèrent des résultats satisfaisants. Pourquoi donc notre colonie, placée à trois mille lieues de la mère-patrie n'est-elle pas encore dotée de quelques stations de convalescence militaires qui rendraient les plus grands services aux troupes d'occupation ? N'est-il pas permis de s'étonner que jusqu'à nos jours, de toutes les études faites par les ordres des généraux Dodds et Coronat, seuls subsistent de volumineux dossiers [dont] rien encore sorti de pratique et d'utile ? Qu'en résulte-t-il ? Simplement ceci : le rapatriement anticipé d'officiers, et surtout de militaires de tous grades, après un séjour plus au moins court dans la colonie, continue à grever le budget comme par le passé. Après vingt cinq ans d'occupation, les conseils de santé ne sont pas plus avancés qu'aux premiers mois de la conquête. Ils n'ont d'autres ressources que d'envoyer se rétablir en France des convalescents que les corps se soucient peu de garder et qui ne pourraient achever leur rétablissement complet au sein de garnisons plus ou moins malsaines, sous un climat débilitant ! Or, beaucoup de ces malades — dont remarquez-le, un certain nombre ne demandent pas mieux que de prendre un congé de convalescence en Indo-Chine, sont en excellent état de santé en débarquant à Toulon ou à Marlseille. Là, les médecins militaires, appelés à les examiner, sont stupéfaits ! Ils pensent avoir devant eux, des tire-au-flanc, heureux de sortir au plus vite d'une colonie réputée malsaine et de regagner leurs foyers...

Ces messieurs se trompent fort, car, le plus souvent, il n'en est rien. Il a suffi aux convalescents et aux malades même embarqués d'être exposés aux souffles purs de la brise maritime. Le repos, la tranquillité d'une heureuse traversée, tout un concours bienfaisant de circonstances, ont vite remis les débiles et convalescents sur pied ; ils arrivent en un état florissant de santé ; petit à petit, pendant le voyage leur appétit a augmenté, les vives couleurs et les forces sont revenues : Ce sont, au lieu des chétifs et malingres embarqués au départ, de solides gaillards qui débarquent. Quant aux autres, les vrais malades, les malheureux, voués à une morte certaine, évacués de la dernière

[1] *Henri*-Joseph-Adelin Reboul, puis Henry Reboul-Lachaux (Gonfaron, Var, 24 février 1863-Marseille, 19 janvier 1919) : Jacques Altar en littérature. Officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, décédé des suites de maladie contractée sur le front.

heure, transportés péniblement de l'hôpital à bord où ils gisent sur des cadres dans des espaces trop exigus, ils ont trouvé, pendant le voyage, un terme à leurs souffrances ! Ceux-là n'eût-on pas mieux fait de les laisser mourir dans la colonie même ? Au lieu des fonds insondables où leurs dépouilles mortelles, cousues dans des sacs grossiers errent comme des fantômes avant de se désagréger, ils auraient eu au moins comme tombe un coin de cette terre lointaine où flotte le drapeau tricolore qui est encore la France pour ses enfants exténués ! Hélas ! ces moribonds que la mort guettait sur mer comme sur terre, une sotte doctrine humanitaire les a condamnés à leur triste sort ! Pour ne pas effrayer les vivants, il est de bon ton de diminuer, à tout prix, le chiffre de la mortalité en Indo-Chine.

On ne compte plus, par cette seule raison, les évacuations scandaleuses de militaires *in extremis*, qui n'ont plus que quelques heures à vivre, et qui sont jetés à l'eau à la sortie du port ! Ne vaudrait-il pas mieux laisser ces pauvres diables mourir dans un lit d'hôpital que de jalonner, comme il arrive à chaque voyage, la rivière de Saïgon et la mer Rouge de leurs corps décharnés ?? Affreux spectacle qui, chaque fois, remplit les passagers d'une morne tristesse !….

À ceux-là, avouons-le, le rapatriement n'a guère servi ! S'il était absolument nécessaire à un certain nombre de malades, il était complètement inutile pour ces pauvres diables ; il l'était encore pour les militaires dont il est parlé plus haut... Prenons un exemple entre mille :

Au cours d'un récent voyage, plusieurs des convalescents dont la bonne mine, dès Colombo, surprenait les passagers, répondaient à leurs questions : « Le Conseil de Santé nous a rapatries sans nous demander notre avis. Il n'était pas, en effet, de notre intérêt, à nous, soldats rengagés, qui avons besoin d'accumuler les campagnes afin d'atteindre le maximum de retraite, de partir dans ces conditions. Nous allons en France passer trois mois de convalescence. Après quoi, nous reprendrons le service interrompu, étant en tête de liste de départ, peut-être même pour revenir en Indo-Chine ! »

Et ces réponses étaient l'expression de la vérité. Les plus valides exprimaient les mêmes sentiments. Mais vraiment peut-on s'étonner de l'intransigeance des conseils de santé, décrétant la rentrée en France « par les voies les plus rapides »de militaires qui, si l'on les laissait choisir, préfèreraient rester dans le pays ? Ils n'ont d'autre alternative que d'accepter ce qui leur est offert et les médecins ne peuvent faire autrement.

On juge, au bout de l'année, à combien reviennent, au budget et au chapitre des transports militaires, les voyages, aux frais de l'État de plus plusieurs centaines de convalescents, dont la moitié, sinon davantage, n'avait besoin que de quelques semaines de repos absolu, dans un sanatorium bien placé pour être aptes de nouveau à continuer leurs services dans la colonie ? Des dépenses inutiles, nous savons bien que c'est assez la coutume en France et surtout de s'en moquer, mais tout cela ne nous empêchera pas de trouver extraordinaires ces rapatriements anticipés en masse, qu'on refusera à des simples civils et modestes fonctionnaires, dans des cas beaucoup plus graves et plus urgents. La raison invoquée, puisqu'il en faut une à cet état de choses, se trouve être le manque de *sanatoria* dans la plus belle colonie de France ! Comment ? Pas une colonie qui n'en ait trouvé en cherchant bien. Faut-il donc croire qu'ici et jusqu'à ce jour, on ait mal cherché ? Quand on sait qu'il suffit souvent d'un déplacement d'un point à un autre, d'une altitude de plaine à une plus élevée, d'un transfert d'un pays marécageux aux rivages de la mer, pour transformer radicalement l'état physiologique d'un malade ! Les convalescents tonkinois se montrent donc plus difficiles qu'il n'a point encore été possible de rien faire pour eux au Tonkin ?

Une des grandes objections présentées, croyons-nous, c'est qu'il fallait trouver un point moyen qui put satisfaire tous les genres de maladies. Sans être grand clerc en la question, nous n'ignorons pas que le bord de la mer ne vaudra jamais rien à un fiévreux, l'habitat de la montagne humide aux rhumatisants, etc., etc, et que ce n'est plus un *sanatorium*, mais plusieurs *sanatoria* qui deviendront nécessaires du jour où le

commandement militaire entrera carrément dans cette voie. Néanmoins, la chose ne paraît pas impossible, puisque l'entassement des convalescents est proscrit dans tout *sanatorium* établi selon les règles de l'art moderne et de l'hygiène. La dispersion des malades étant un des critériums de l'existence même des *sanatoria*, le Tonkin semblerait assez vaste à première vue, et doté de toutes les conditions nécessaires pour qu'on y trouve ce qu'on trouvé depuis longtemps *ailleurs*. — Et d'abord, commençons par les premiers.

Puisque, ni Doson, ni Samson n'ont pu, jusqu'ici, réunir les desiderata d'un sanatorium militaire, que la question reste toujours pendante, il est à souhaiter que si les conclusions du docteur Reboul que nous ignorons encore, ne sont pas favorables aux terrains signalés vers la Cascade d'argent, sur les versants du Tamdao, d'autres doivent partir à la découverte d'endroits plus propices et donnant toutes satisfactions aux autorités militaires et médicales. Nous croyons en avoir démontré l'absolue nécessité. Les dépenses engagées, de ce fait, seront vite récupérées et par des économies d'hommes et par des économies d'argent. L'accès de l'intérieur par les chemins de fer donne aujourd'hui des facilités qu'on n'avait pas autrefois. La création d'un sanatorium militaire est l'une de ces questions au Tonkin dont nous ne cesserons de dire. « La solution à bref délai s'impose. »

MILES LE VIEUX

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 mai 1912, p. 4)

De passage. — M. l'inspecteur Clarac, chef du service de santé de l'Indochine ; MM. les docteurs Boyer et Huillet.

CHA-PA
(*L'Avenir du Tonkin*, 14 juillet 1912)

Villégiature. — Le séjour à Cha-Pa est, en ce moment, des plus agréable et des plus gai.

Agréable, parce que, pendant la journée, le baromètre ne dépasse jamais 21° et que, le soir venu, il descend à 18° ou 20°.

Gai, parce qu'une aimable compagnie s'y est donné rendez-vous pour les vacances... Mmes Gollion et Maujol, de Hongay ; M. Rivet et sa famille ; Mme Terrin de la Couperie ; Mlles Levasseur ; M. et Mme Ferrand ; M. et Mme Vassal [2] ; Mme Caille ; M. Brenier et sa famille sont, en effet, actuellement les hôtes de Cha-Pa.

CHA-PA
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 août 1912)

La saison. — La saison se poursuit agréablement et les allées et venues sont fréquentes. Parmi les nouveaux venus, citons : M. Antony, commis des Douanes, et sa femme ; M. Terrien de la Couperie [commissaire-priseur à Hanoï] ; M. Ducamp,

---

[2] Joseph Jean Vassal (Talence, Gironde, 5 août 1867-Paris XVe, 10 novembre 1957) : médecin des troupes coloniales alors en service à l'hôpital d'Haïphong (1911-1914)…

directeur du Service forestier ; enfin M. le lieutenant Langlois, de l'état-major du général en chef, envoyé à Cha-Pa pour étudier le tracé d'une route plus directe vers le Laos.

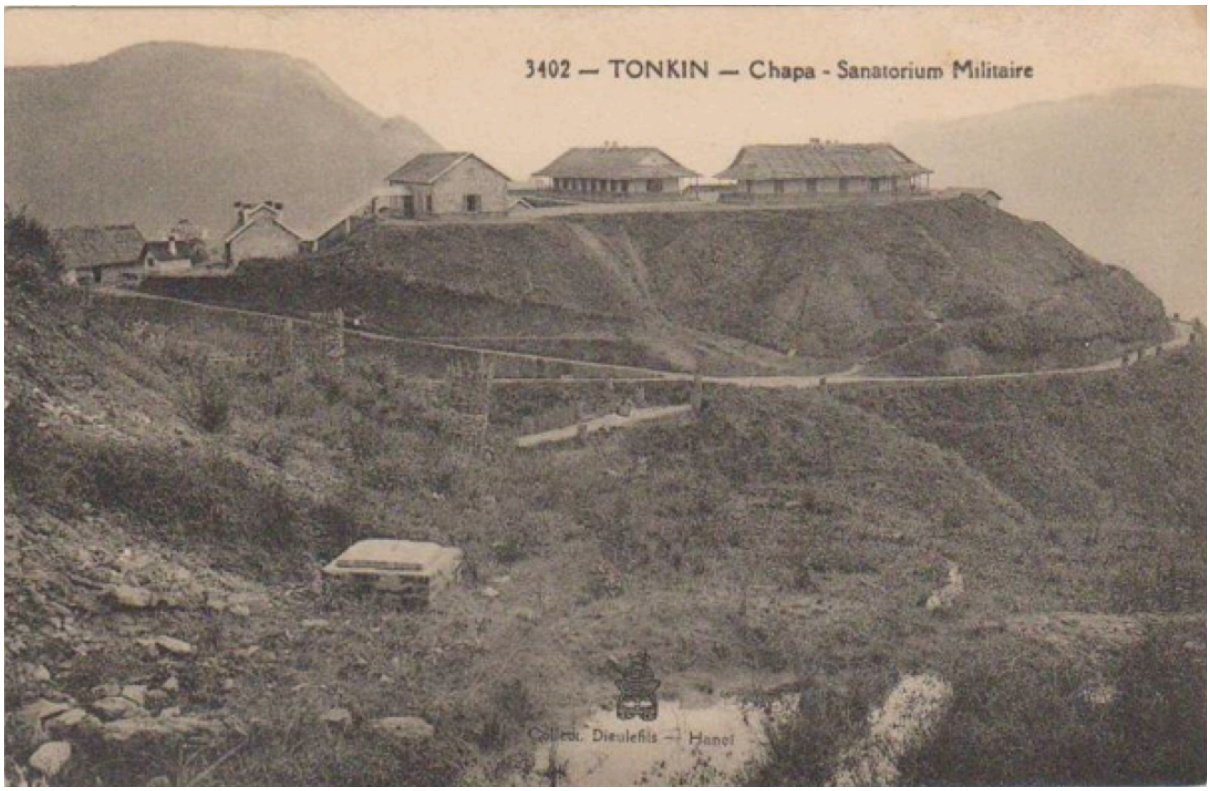
M. Schoch, de la maison Biedermann*, est reparti à bicyclette pour Lao-Kay. accomplissant le trajet de 35 kilomètres en 3 heures, ce qui est un record si l'on pense que le terrain est très montagneux et accidenté.

———————

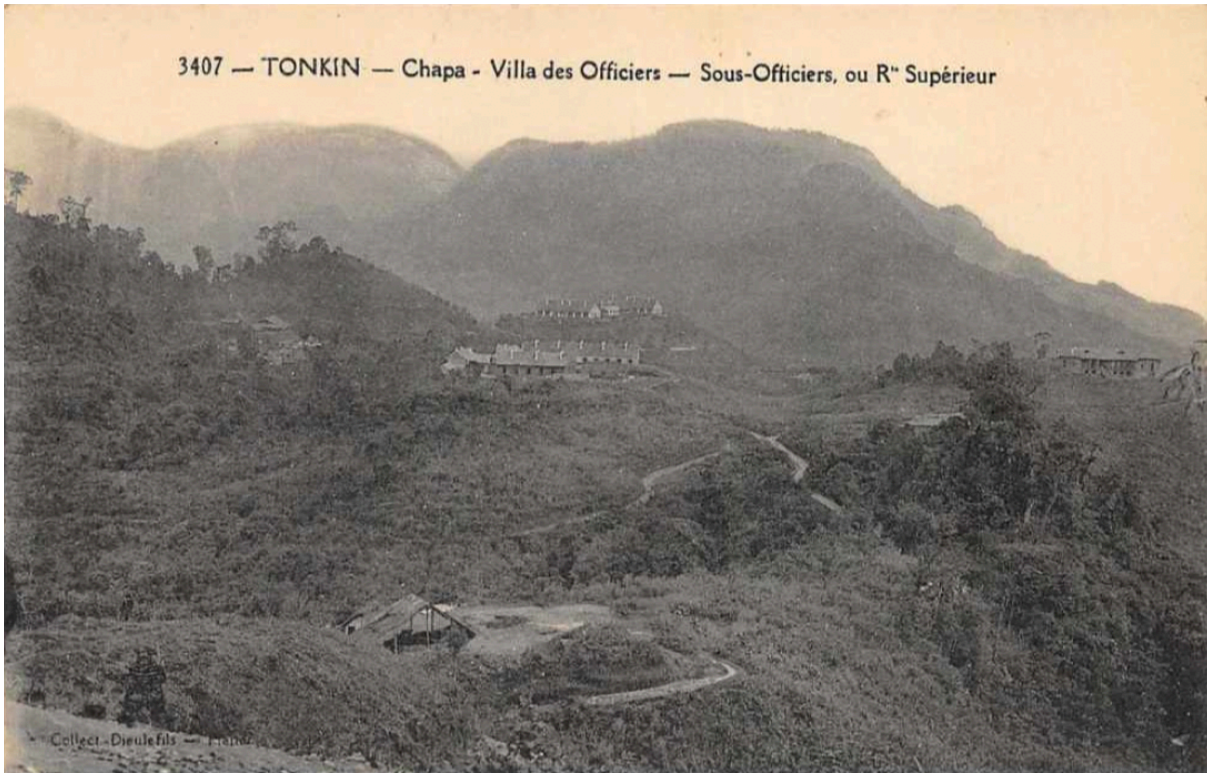
CHAPA, STATION D'ALTITUDE
(*Les Annales coloniales*, 7 janvier 1913)

On y va prochainement construire un établissement de convalescence de 40 lits avec habitation pour un docteur.

On demande instamment que des personnes habitant la région depuis de longues années et connaissant bien son climat soient interrogées lors de la fabrication des plans et du choix de l'emplacement.

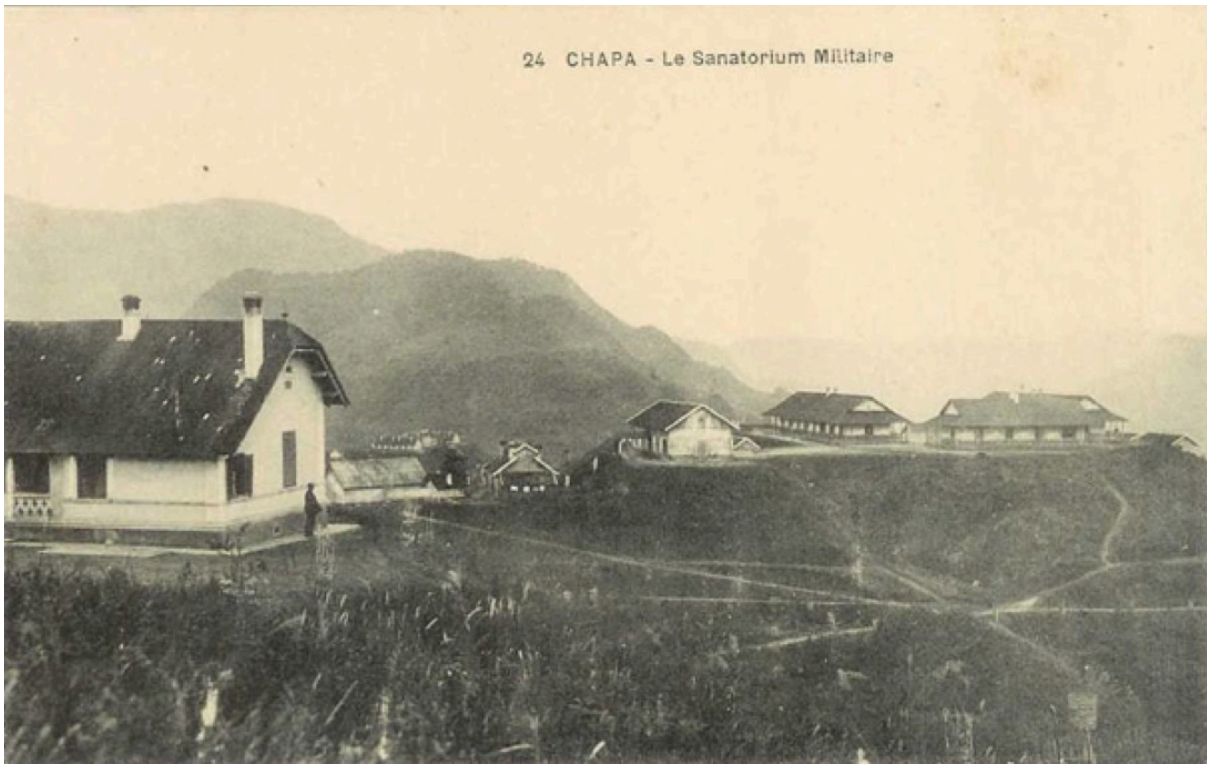


Chapa. — Sanatorium militaire



Chapa. — Villa des officiers, sous-officiers, ou résident supérieur (coll. Dieulefils)

Chapa. — Villa des sous-officiers (côté Est).



Chapa. — Le sanatorium militaire.

www.indochine-souvenir.com/photos/to/monu/
Chapa. — La villa des sous-officiers (côté Sud)

Chapa. — Villa des officiers.

Hanoï
AU PALAIS

Audience des saisies immobilières
(*L'Avenir du Tonkin*, 26 février 1914)

Mardi matin, il a été procédé à la vente aux enchères de la concession Mievllle, à Chapa. M. Zenner [3] s'est rendu acquéreur de la concession pour la somme de 2.050 piastres.

ZENNER
(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1915, p. 101)

Hôtelier à Chapa (Lao-kay), station d'altitude
M. NEAU, gérant.

Hanoï
(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1918, p. 91)

ZENNER
Hôtelier
à Chapa (Lao-kay) — Station d'altitude.
M. X… gérant.

(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1919, p. 865)

Par arrêté du résident Supérieur au Tonkin, en date du 2 juin 1919 :

[3] Aloïs Zenner (1872-1924) : ancien légionnaire, boulanger à Hanoï.

M. Pouthiou-Lavielle (Pierre-Joseph-Louis) [4], médecin-major de 1re classe des Troupes coloniales, est désigné pour assurer le service médical de la station d'altitude de Chapa (Lao-Kay) du 1er mai-au 20 juin 1919 (1re saison).

Il aura droit, en cette qualité, pendant la durée de ses fonctions, à une indemnité mensuelle de quarante piastres (40 p. 00), prévue à l'arrêté du 10 juin 1918.

———————————

JOURLIN (Joseph-Antoine)
(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1920, p. 89)

Hôtelier, colon propriétaire
à Chapa (Lao-kay) — Station d'altitude

X, gérant.

———————————

Arrêté faisant concession provisoire à M. Baudot d'une parcelle de terrain (Chapa) dépendant du domaine local.
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1920, p. 1440)

(du 2 août 1920)

Par arrêté du résident supérieur p. i. au Tonkin, en date du 2 août 1920 :

Il est fait concession provisoire à M. Baudot, Jules, Nicolas, Victor [5], adjudant en retraite demeurant à Laokay, d'une parcelle de terrain d'une contenance approximative de 2.507 mq dépendant du domaine local, sise à la station d'altitude de Chapa, châu de Thuy Vi, province de Laokay, et figurant sous le no 41 au plan de lotissement annexé à l'arrêté du 6 mai 1920.

Le concessionnaire est tenu de se conformer strictement aux dispositions de l'arrêté organique du 6 mai 1920 déterminant les conditions de concessibilité des terrains domaniaux ruraux à la station d'altitude de Chapa.

———————————

No 1231. — Arrêté déclarant M. Baudot, Jules, concessionnaire provisoire du lot domanial no 41 sis à Chapa, déchu de tous ses droits sur le lot précité.
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1er juin 1922)

(Du 4 novembre 1922)

Par arrêté du résident supérieur au Tonkin, du 4 novembre 1922,

M. Baudot, Jules, Nicolas, Victor, concessionnaire provisoire du lot domanial no 41sis à Chapa, est déchu de tous ses droits sur le lot précité.

———————————

Moyens de transports pour Chapa
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 9 juillet 1922)

---

[4] Pierre-Joseph-Louis Pouthiou-Lavielle ([Vic-en-Bigorre, 24 septembre 1874-Hué, 1er mai 1923) : chevalier de la Légion d'honneur (*JORF*, 1er janvier 1914).

[5] Jules Nicolas Victor Baudot (Paris XIe, le 23 juillet 1870) : engagé volontaire pour trois ans à Toulouse, le 16 avril 1891. Dahomey (1894), Extrême-Orient (1900), Tonkin (1901-1907). Adjudant en retraite demeurant à Laokay où il faisait office de comptable. Concessionnaire minier.

Le Syndicat d'Initiative de Chapa nous prie de faire savoir au public que les personnes se rendant à Chapa trouveront à Coc-Lêu un service de transports par chaises, chevaux et éventuellement pousse-pousses organisé par M. Kinchéông, entrepreneur à Coc-Lêu (Laokay) sous sa seule responsabilité.

Le tarif de ce service, subventionné par le Syndicat d'Initiative de Chapa, est le suivant :

Chevaux de selle Coc-Lêu à Chapa, ou vice-versa 2 p. 50

Chevaux de bât pouvant porter une charge de 60 kg 2 00

Chaises à porteurs (prix par porteur) 3 30

Transport de Laokay à Coc-Lêu par caisse ou colis de 30 kg au maximum 0 18

Pousse-pousse pouvant aller actuellement jusqu'au km 9,500 et fin juillet jusqu'au km 14,500.

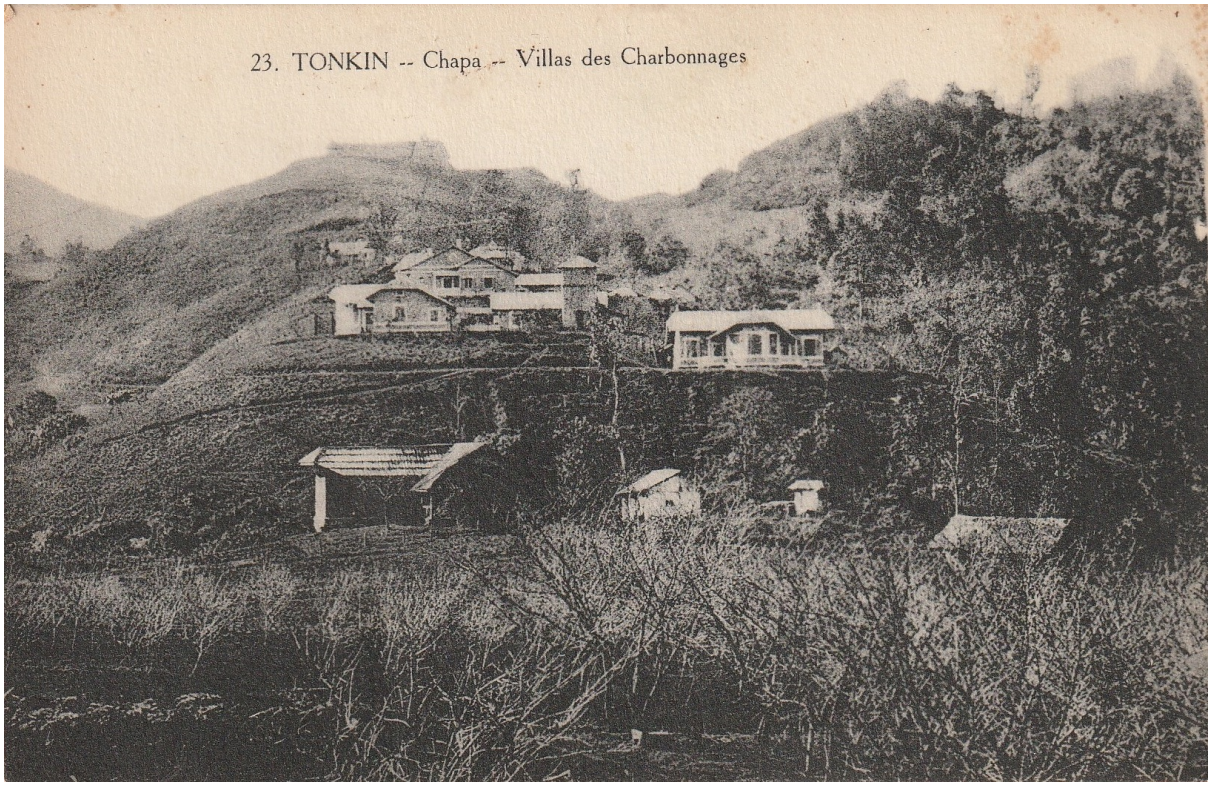
Prix à débattre suivant l'avancement de la partie carrossable de la route.

L'entrepreneur prie les personnes qui ont besoin de chaises ou de chevaux de bien vouloir l'aviser, si possible plusieurs jours à l'avance.

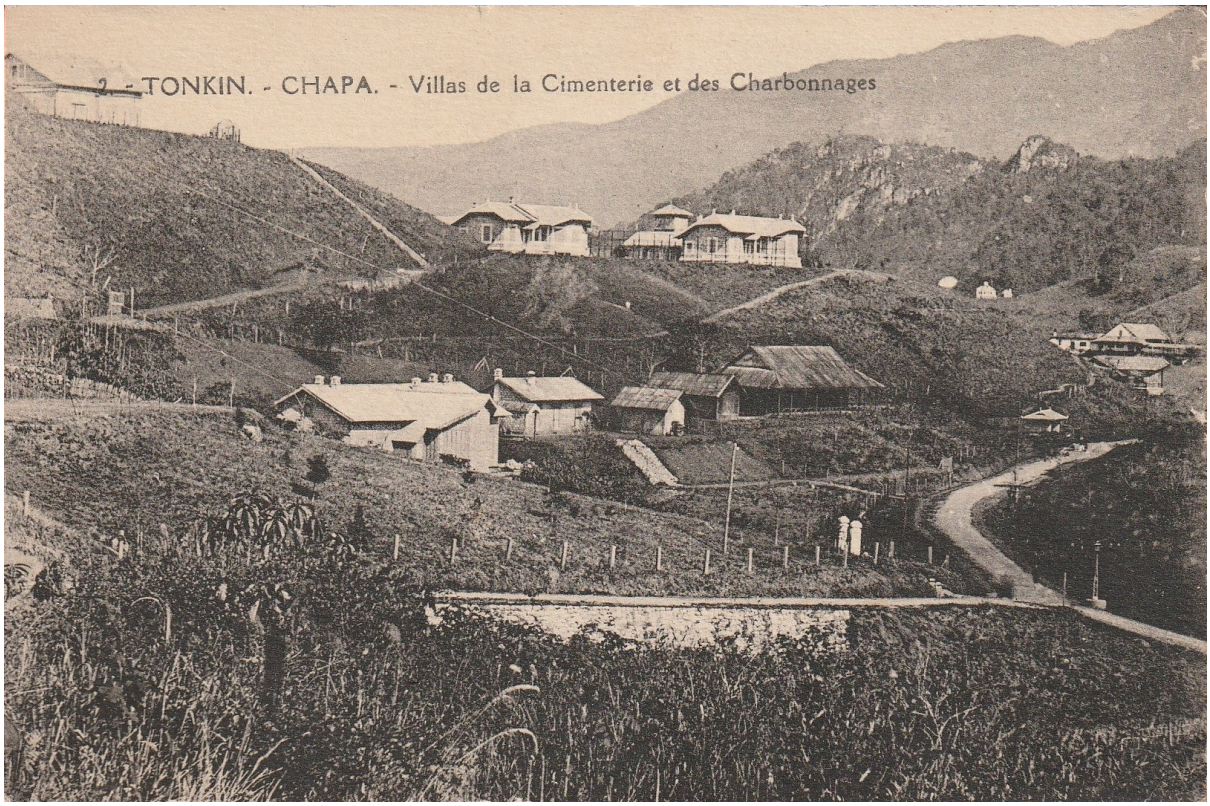
Les voyageurs trouveront à l'arrivée du train un *caï* de l'entrepreneur qui prendra leurs ordres pour les moyens de transports qui leur seront nécessaires à l'organisation de leur voyage.

Commission de visite des concessions
(*France Indochine*, 28 août 1922)

Une commission composée de MM. l'administrateur résident de France à Laokay, Istria, agent des Travaux publics, et Zenner, propriétaire à Chapa, se réunira sur la convocation de son président, à l'effet d'examiner l'état des lots n° 40, 41, 51 et 52, accordés en concession provisoire à MM. Fauçon, Baudot, Chataigneau et Auvray à la station d'altitude de Chapa et de déterminer si les concessionnaires ont rempli les conditions qui leur sont imposées par les articles 3 et 6 de l'arrêté du 6 mai 1920 .



Coll. Olivier Galand
Villas à pignons cassés des Charbonnages du Tonkin



Coll. Olivier Galand
Villas de la Cimenterie et des Charbonnages (24 août 1934).

M. Gollion, directeur général de la Société française des Charbonnages du Tonkin, prend sa retraite
par H. C.
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 6 mai 1923)

[…] Tout en s'occupant d'accroître sans cesse la production de la mine, d'améliorer la présentation du charbon et de procurer aux actionnaires de riches dividendes, M. Gollion ne s'est pas désintéressé du bien-être du personnel. Six pavillons construits ou acquis à Chapa depuis 1917 permettent au personnel européen d'aller jouir dans la haute montagne de vacances à la fraîcheur et au grand air vif. […]

———————

Une grande victoire de l'*Éveil*
Nous obtenons les trains de nuit
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 27 mai 1923)

[…] Au départ d'Hanoï. — Cela permettra aux voyageurs pour le Yunnan de continuer par le train quotidien sur Mongtseu et Yunnanfou, et aux voyageurs pour Chapa d'atteindre Chapa, par automobile publique puis à cheval ou en chaise, avant dix heures du matin.

C'est donc un énorme progrès : un jour de gagné, une journée très pénible en chemin de fer avec un mauvais repas à Yèn-Bay et une nuit d'hôtel à Laokay*. Voilà qui décidera pas mal de gens à monter au Yunnan qui, autrement, n'y seraient jamais allés, car cette journée en chemin de fer, cette rupture du voyage à Laokay, avec une nuit à l'hôtel avec le tintamarre de l'usine électrique à côté : voilà qui suffisait à détourner beaucoup de gens d'aller au Yunnan ou à Chapa — Le voyage en couchette coûtera le prix d'une place de première : 14 p. 50 plus 4 p. Or ces 4 p. ne représentent même pas les frais d'hôtel à Laokay et de repas à Yên-Bay.

Ce sera Chapa mis à la même distance de Hanoï que le Tamdao. […]

———————

LAO-KAY–CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 1er juin 1923)

La station d'altitude de Chapa. — Le 24 mai 1923 sera, comme nous le disions avant-hier, une date mémorable dans l'histoire de Chapa car ce jour aura vu la première automobile circuler à travers rues et boulevards de notre petit centre. Une fois de plus, les voitures Citroën avec chenilles Kégresse auront battu un record, le record de l'altitude au Tonkin puisque c'est l'auto à chenilles du service des Travaux publics qui, avec M. l'ingénieur Normandin, des collaborateurs et le résident de la province, a vaincu les difficultés des derniers kilomètres de la route en construction et est venue réveiller, des fanfares de sa trompe, les indigènes de Chapa tout éberlués de cette nouveauté.

Ces messieurs n'ont pas perdu leur temps. Dans la matinée fut examiné et résolu le problème de l'adduction d'eau potable et dans l'après-midi fut reconnue la chute d'eau qui doit alimenter la turbine de la future station destinée à nous donner la lumière électrique.

Avec le train de unit, le pont sur le fleuve Rouge, la route automobile, l'eau et l'électricité, Chapa doit devenir la première et véritable station d'altitude au Tonkin.

———————

À Chapa
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 15 juillet 1923)

Il est regrettable que les T.P. aient lambiné pour la construction de la route de Chapa. On ne pourra l'utiliser de bout en bout pour l'automobile qu'à la fin de la saison. Cependant, nous avons déjà un progrès : le train de nuit, d'ores et déjà très populaire, et ce n'est plus de Hanoï à Chapa qu'un voyage d'une nuit en chemin de fer et sept ou huit heures en chaise ou à cheval — Chapa y gagnera déjà un peu. Mais pourquoi calquer nos saisons de montagne sur celles de France ? Y passer juin, juillet et août c'est en tirer un bien négatif : l'absence d'un mal. On ne souffre pas de la chaleur, on ne s'affaiblit pas davantage, mais on n'y prend pas une provision de forces nouvelles, on ne s'y refait pas. S'il fait assez frais, par contre il fait humide.

Ne serait-il pas plus sage, lorsqu'on est bien installé à Hanoï, d'y rester jusqu'à la fin des chaleurs, travaillant ferme sous le ventilateur, faisant sous le ventilateur de bonnes siestes après-midi et de longs sommes la nuit, prenant deux bons bains frais par jour et faisant le soir en pousse-pousse ou en auto une paisible promenade au bord du fleuve. Avec le confort que nous offre la ville, il suffit d'un peu de volonté pour supporter jusqu'au bout la chaleur. Puis, en octobre ce serait le moment de monter à Chapa quand l'air est sec et qu'on peut faire des excursions et prendre de l'exercice. On s'y retaperait, on y ferait provision de forces, on redescendrait à Hanoï pour la saison fraîche gardant intactes jusqu'en mai ces forces ainsi acquises. D'ailleurs, en Europe même, n'a-t-on pas fini par reconnaître que la montagne offrait autant d'avantages, sinon plus, en hiver par la neige, qu'en été.

Admettons ce principe ici aussi, et qu'un certain nombre d'entre nous, les plus énergiques, aillent villégiaturer à Chapa en automne et en hiver ; cela aura un énorme avantage : les hôtels et villas ayant huit mois au lieu de quatre de travail utile pourront augmenter le confort offert et baisser les prix.

Il en serait d'ailleurs de même au Tam-Dao qui aurait ainsi un meilleur rendement. Il y fait certes meilleur en décembre qu'en juin, car il y fait moins humide.

En ce qui concerne Chapa, souhaitons que la route soit bien finie et bien roulante dès septembre prochain et que le projet d'éclairage électrique ne traîne pas. Il serait temps aussi d'encourager la création d'un second hôtel confortable sans luxe inutile mais surtout d'une école voire d'un collège pour les enfants européens délicats qui pourraient alors, vu l'excellente température, travailler sérieusement toute l'année.

———————————

La route de Chapa
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 22 juillet 1923)

Voici où en est la construction de cette route dont l'étude était faite depuis 1919, et quels sont les moyens de transports actuels. Nous empruntons ces renseignements à l'*Avenir du Tonkin*.

De Laokay à Chapa on compté 38 kilomètres. La traversée du fleuve Rouge à Laokay s'effectue au moyen d'un bac qui transporte les voyageurs à Côc-Lêù, ville militaire située sur là rive droite d'où ont lieu les départs pour Chapa.

Les 38 kilomètres à franchir comportent :

A) 22 kilomètres de route complètement terminés et empierrés jusqu'à Muong-Leu, gîte d'étapes, praticable aux autos, quand il y en aura ; B) 7 kilomètres (du 22 au 29), en voie de construction. La plate-forme est terminée, sauf 2 thalwegs de 50 à 100 mètres, mais elle n'est ni empierrée ni ouverte à la grande circulation. On peut y passer

à cheval en mettant pied à terre en 2 endroits. Cette traction est doublée par l'ancienne route suivie par les convois ; C) 9 kilomètres (du 29 au 38). terminés et empierrés, sont carrossables, mais il n'existe pas de voitures à Chapa.

L'Hôtel Jourlin [succ. de Zenner] est au kilomètre 31, la villa des officiers au kil. 38, le camp militaire au kilomètre 39.

Pour les tarifs de transports, nous renvoyons nos lecteurs à l'annonce Thong-that-Hoi qui paraît chaque mercredi dans notre journal.

Le voyage de Laokay à Chapa peut s'effectuer de la façon suivante. On quitte Laokay vers 6 heures. Le passage du bac prend une 1/2 heure. A Côc-Lêu on prend les chaises ou les chevaux qu'on a retenus.

On quitte Coc Leu, vers 7 heures. Les porteurs de chaise font environ 4 km à l'heure. On arrive à Muong-sen (km. 22) entre 11 h. et midi.

On peut emporter des provisions avec soi ou se faire servir à déjeuner chez un caporal indigène, surveillant du gîte d'étape dont la femme tient une épicerie et fait préparer quelques aliments.

On repart de Muong-sen vers 1 heure et on arrive à Chapa vers 5 heures (17 heures). La chaise à porteur est munie d'un plafond et de rideau en toile imperméable et l'on y est à l'abri de la pluie.

Les bagages sont transportés uniquement par des chevaux de bât. Chaque cheval ne peut guère porter plus de 50 à 60 kg. soit 25 à 30 kg. de chaque côté, d'où nécessité de n'avoir que de petites cantines. On peut, à la rigueur, prendre une malle cabine pesant 35 à 40 kg, mais alors il faut lui réserver un cheval de bât pour elle seule. En raison des averses fréquentes, bien envelopper ses bagages. Les recouvrir, par exemple, de caï ao toi... (manteau annamite en feuilles de latanier coûtant 8 à 10 cents et seuls imperméables). Beaucoup de cavaliers s'en servent même avec profit. Les chevaux de bât quittent Côc-Lêu, vers 9 heures du matin et arrivent à Chapa vers 6 du soir.

Trois jours à Chapa

par H. C. [Cucherousset]

(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 22 juin 1924)

[…] Chapa est en somme le Dalat du Tonkin. […] Beaucoup de ceux qui ont jusqu'ici accordé leurs faveurs au Yunnan commencent à se demander s'ils ne seraient pas tout aussi bien sinon mieux à Chapa, de notre côté de la frontière, par 1.500 à 1.600 M. d'altitude, au milieu de montagnes grandioses qui rappellent les Pyrénées. […] Le grand air, les grands espaces, la grande paix et les facilités de s'isoler qu'offre Chapa, et surtout la parfaite sécurité, ont de grands avantages.

Il y a d'ailleurs longtemps que le site de Chapa est connu et a été recommandé comme villégiature d'été.

Il se trouve à une trentaine de kilomètres de Laokay, au sommet d'une vallée qui débouche sur le fleuve Rouge, en face de Pho-Moi.

En 1909, M. Tourrès, alors résident de Laokay, faisait à M. le Résident supérieur un rapport à ce sujet et se construisait un chalet d'été près du village de Lo-Suitong, au col qui domine le vallon de Chapa. M. le Dr Huillet, médecin de l'assistance médicale à Laokay, lui apportait son concours pour les premières recherches d'ordre médical et météorologique.

Vers cette époque, M. Miéville, agent de culture, qui venait de faire des essais à Milati, au Yunnan, obtenait une concession dans le val supérieur du ruisseau de Chapa, s'y installait et entreprenait à la fois l'élevage, la culture des légumes et la plantation d'arbres fruitiers. Ce fut finalement, au point de vue démonstration, un succès complet. Pour un succès financier, il eût fallu des moyens de transport à bon marché de Chapa à

Laokay, c'est-à-dire tout d'abord une route, au lieu d'un sentier, et, d'autre part, des tarifs raisonnables sur le chemin de fer.

Si, aujourd'hui, la route est faite, quinze ans après les premiers essais de M. Miéville, les tarifs du chemin de fer restent prohibitifs : 75 piastres la tonne, de Laokay à Haïphong. Ils empêchent tout développement des cultures maraîchères sur les plateaux de Chapa et Taphing et l'éclosion d'un mouvement de colonisation qui pourrait devenir fort intéressant.

En effet, à cette altitude, l'Européen vit et travaille à peu près dans les mêmes conditions qu'en Europe.

M. Miéville eut un autre mérite, qui fut de prendre régulièrement, avec les moyens modestes dont il disposait, des observations météorologiques. Ce sont encore ces données recueillies pendant treize mois de 1909 à 1910, qui forment la base de nos connaissances sur le climat de Chapa ; c'est-à-dire que ces connaissances restent assez vagues et empiriques car ce n'est pas avec les données d'un an lues sur le baromètre et le thermomètre qu'on établit le dossier climatérique d'un pays.

D'ailleurs, encore aujourd'hui, Chapa ne possède, en fait d'observatoire, que pour deux piastres vingt-cinq d'instruments placés au sanatorium militaire : un baromètre et un thermomètre ordinaires avec un espèce de récipient, ex-boîte de conserve, pompeusement qualifié de pluviomètre. Un vague tirailleur en fait chaque jour la lecture et les chiffres sont envoyés chaque mois à Kiên-An.

En voilà de la météorologie !

Quelle honte pour l'Indochine !

« La République, dit-on, n'a pas besoin de savants ». Cette boutade conviendrait bien à l'Indochine où, derrière de belles façades, se cache le culte le plus béât de l'ignorantisme.

Nous avons déjà plusieurs fois attiré l'attention sur le quasi inexistence d'un service météorologique en Indochine. Nous avons nous-même eu sous nos yeux la preuve palpable du préjudice que cause à la colonie l'absence de tous renseignement sérieux sur le climat. Il est encore temps, il est toujours temps, et Chapa doit devenir l'un des centres d'observation que nous avons préconisés. Chaque centre coûtera bien trois mille piastres à organiser, soit, pour une douzaine d'observatoires en Indochine, le prix du garage de M. le secrétaire général au Tamdao. Cette comparaison est une explication. Jamais nos grands chefs ne permettront que soit employé à des buts scientifiques l'argent qu'ils peuvent si bien employer à leur confort personnel. Leur république, à eux, n'a pas besoin de savants.

Donc, d'après les quelques données recueillies par M. Miéville, et par la constatation des heureux résultats d'un séjour à Chapa sur les personnes saines ou malades qui y séjournèrent, on put cependant se rendre compte de l'excellence du climat par rapport à celui du Delta et un sanatorium modeste pour les militaires ne tarda pas à s'élever près du village de Lo-Suitong, à 1.650 M. d'altitude, soit environ 150 M. plus haut que la ferme de M. Miéville, aujourd'hui transformée en hôtel.

M. Léon Hautefeuille qui, vers cette époque, construisit, au lieu-dit les Roches Noires, deux chalets de bois, fit un éloquent éloge de Chapa dans son article sur les stations sanitaires, qu'on trouvera dans la *Revue Indochinoise*, année 1910, page 447.

En décembre 1911, M. le Dr Le Dantec faisait, à la Société médico-chirurgicale de l'Indochine (à cette époque, les médecins n'étaient pas uniquement occupés à piquer les piastres au formol), une intéressante conférence sur Chapa et concluait la supériorité marquée de cette station, non seulement sur les montagnes moins élevées et plus humides du Delta mais même sur le Yunnan, dont les agglomérations malpropres offrent plus de dangers pour la santé que le climat n'offre d'avantages. Voir cette conférence au *Bulletin de la Société médico-chirurgicale*, année 1912 page 72.

Vers la même époque paraissait dans le *Bulletin économique* (1912, page 15) une *Note sur Chapa* par M. Vieillard, directeur par intérim des Services économiques.

Tous ces auteurs concluaient à la nécessité d'établir à Chapa une station d'altitude et un camp militaire, de construire de Chapa à Laokay en route carrossable par la vallée de la rivière descendant des environs de Chapa et, à Laokay, un pont pour remplacer un bac souvent dangereux.

Ces améliorations ne devaient se réaliser que beaucoup plus tard.

Malgré la supériorité du site et du climat de Chapa, la grande distance était un inconvénient. Il ne pouvait être question, à l'époque, de trains de nuit, pour diverses raisons, et le voyage de jour en chemin de fer était, comme il est encore, quelque chose d'atroce

La nuit qu'il fallait passer ensuite à l'hôtel de Laokay n'était pas moins pénible ; et le lendemain, c'était un voyage d'un jour à cheval ou en chaise à porteurs.

[…] Chapa s'imposait par trop d'avantages pour souffrir longtemps de cette concurrence [du Tamdao]. […]

M. Zenner, acquéreur de la propriété Miéville en 1916 [1914], y aménageait un hôtel rustique, tandis que les Compagnies des Charbonnages de Hongay et de la Cimenterie de Haïphong y construisaient pour leur personnel une série de superbes villas. D'autres maisons de Haïphong suivaient cet exemple : MM. Descours et Cabaud, Poinsard et Veyret*, etc.

En 1918, l'autorité militaire décida d'y construire un vaste sanatorium et le protectorat fit étudier une route automobilable. Ces travaux, entrepris en 1919, sont maintenant achevés. La route, très belle, de 37 km., est empierrée, de bout en bout, et le sanatorium militaire comprend, répartis sur trois sommets, des logements pour cent hommes de troupe, un hôtel pour 45 sous-officiers et familles de sous-officiers et un superbe hôtel pour 45 officiers ou familles d'officiers.

M. le résident supérieur Monguillot fut frappé par les facilités que Chapa lui offrait pour travailler dans les meilleures conditions de fraîcheur, de bon air pur et de parfaite tranquillité.

Il y fit construire, à beaucoup moins de frais qu'on a bien voulu le dire (30.000 $ et non pas 100.000), une belle et vaste maison. Là, il peut donner le plus fort coup de collier au moment de l'année où le climat de Hanoï rend tout travail extrêmement pénible.

Pour faciliter l'accès du Chapa et compléter la route, la construction d'un pont s'imposait à Laokay. Elle a été commencée et un service automobile a été subventionné. Enfin, depuis l'an dernier, un service hebdomadaire de trains de nuit a été créé.

Malheureusement, ici aussi, certains égoïsmes administratifs sont venus, comme au Tamdao, retarder et même compromettre l'utilisation de la station par les classes non privilégiées.

Sur la curieuse combinaison imaginée dans le but de permettre à certains privilégiés d'obtenir aux frais du budget des avantages déraisonnables, et, on serait tenté de le croire, dans le but de faire tomber la très intéressante initiative privée qui, depuis quinze ans, lutte pour mettre Chapa à la portée de tous, nous donnerons de curieux détails dans noire prochain numéro, où nous ferons de notre trop court séjour à la montagne et de notre voyage un récit détaillé.

Légende :
Un coin de Chapa avec vue sur le Fan-Si-Pan.
CHAPA — La Villa des Officiers.

(suite)
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 29 juin 1924)

Donc on va maintenant de Hanoï à Chapa en quinze heures environ, le jour du train de nuit. […] On arrive à Pho-Moi à 5 h. 51 et à Laokay à 7 h. 17. Pho-Moi est la gare où

le train de nuit termine sa vie officielle, et se continue par le train allant au Yunnan. Aussi c'est à Pho-Moi un long arrêt de près de vingt minutes avant de répartir pour Laokay, deux kilomètres et six minutes plus loin. — C'est pourquoi l'Administration des Chemins de fer du Yunnan, qui se pique d'être la plus rondecuiresque du monde, donne Pho-Moi comme terminus dans ses annonces et affiches pour le train de nuit et non Laokay, de sorte que le voyageur qui n'est pas au courant se demande comment il se rendra à Laokay.

Ces vingt minutes, on pourrait ne pas les perdre si le pont sur le fleuve Rouge était fait. Ce pont se trouve en aval de Laokay, à 700 M. de la gare et à 1.500 M. de celle de Pho-Moi. Aussi, lorsqu'il sera terminé, dans une dizaine d'années du train où vont les choses, pour l'été prochain disent les constructeurs, le bon sens indique que l'automobile de Chapa devra venir prendre les voyageurs à la gare de Pho-Moi et non à celle de Laokay.

En attendant, elle attend de l'autre côté de la rivière, à Côc-lêu, et le voyageur qui ne connaît pas les lieux se demande avec anxiété où la trouver. L'entrepreneur annamite chargé de ce transport est, en effet, loin d'être débrouillard ; ou plutôt il n'a aucune idée de la façon d'organiser un service de ce genre. L'Administration du protectorat ne tardera pas à regretter d'avoir voulu faire une économie en traitant avec un Annamite sans expérience plutôt qu'avec l'entrepreneur européen très sérieux qui faisait des offres en apparence moins avantageuses.

Le bon sens cependant indique qu'un Piovano, qui a de l'expérience, de l'esprit d'organisation, de la méthode, de l'ordre et surtout une responsabilité effective, demande moins cher en demandant 6.000 piastres de subvention qu'un My-Xuyen inexpérimenté et sans esprit d'organisation qui n'en demande que 3.000. Le premier rendra deux fois plus de service au public, par les facilités offertes et la régularité. Il ira coûte que coûte jusqu'au bout de son contrat, tiendra à honneur d'avoir un matériel présentable et en bon état, fera face à ses responsabilités en cas d'accident.

L'exemple de Pham-van-Phi à Vinh prouve que des Annamites peuvent très bien organiser des services automobiles très convenables, mais non pas n'importe quel Annamite.

Nous ne contestons pas la bonne volonté de M. My-Xuyen à Laokay mais voici ce que nous avons pu constater.

1° — Il n'a pas, à la gare, un employé visible à l'œil nu, pour renseigner les voyageurs, prendre leurs bagages à main et leurs bulletins de bagages et en assurer le transport jusqu'à l'automobile de l'autre côté du fleuve.

2° — Son autobus et son camion, vus de près, ont une carrosserie faite de planches de caisses d'emballages assemblées avec des clous, et de fer blanc tiré de touques à pétrole, le tout monté sur un châssis, qui, pour l'autobus du moins, ne semble pas avoir un moteur assez puissant.

3° — Aucune organisation pour un départ rapide à Laokay. On ne part guère qu'à huit heures.

4° — Le trajet de 37 km. par bonne route, n'offrant nulle part de rampes comparables à celles du Tamdao, ne nous a pas, ce jour-là, demandé moins de trois heures en raison de quatre arrêts pour prendre de l'eau, refroidir le moteur et examiner je ne sais quoi dans le mécanisme.

5° — Pas de garage à Chapa, pas de bureau ni d'employé.

6° — Aucune idée de ce que veut dire cette expression : retenir une place ou louer une voiture pour une date fixe. — Un de nos confrères avait, en notre présence, retenu deux places deux jours à l'avance, pour redescendre de Chapa le jour du train de nuit. A l'heure du départ, l'auto est passée devant l'hôtel, bondée de gens, et au lieu de s'arrêter, a fait un pied de nez en passant. Notre confrère a heureusement pu profiter d'une auto particulière.

7° — Ce même jour, où il y avait affluence, l'autobus n'était pas monté, tout simplement parce que l'entreprise avait oublié de faire une provision d'essence et avait dû aller en mendier en ville un litre ici un litre là pour pouvoir faire monter une voiture légère.

Tout cela n'a pas d'inconvénients pour ces messieurs de la résidence supérieure qui, eux, sont toujours servis, mais pour le commun du peuple, le service n'offre réellement pas assez de garanties. Et cependant, on paie 4 $ par personne et 0,04 par kilo. Or l'affaire n'est pas mauvaise en elle-même puisqu'il y a déjà une concurrence chinoise qui fait moins cher. Seulement, ce concurrent n'est astreint à aucune obligation.

Il est vrai que si, au lieu de ce brave Annamite qui se débat pour apprendre son métier et improviser un service dont il n'a pas la première idée, c'était un entrepreneur expérimenté faisant son service d'une façon impeccable, il n'aurait pas attendu huit jours pour intenter à M. le Général commandant supérieur un procès en concurrence déloyale ou, tout au moins, au Protectorat un procès peu honorable pour l'administration française en général et qu'on eût été enchanté d'étouffer dans l'œuf par une substantielle transaction.

Voici, en effet, le procédé, dont l'entrepreneur est en droit de se plaindre et qu'il a le droit de juger absolument malhonnête car il n'a pas à savoir, lui, s'il y a plusieurs administrations en jeu, avec des cloisons étanches.

D'ailleurs, nous avons une idée que tout ceci vient du fameux Bureau de Tourisme, et non seulement l'entrepreneur de transport, dont le procès est gagné d'avance, mais l'hôtelier français de Chapa, qui aurait également une très bonne cause, sont justifiés à se plaindre.

Voici donc l'élégante solution imaginée par le Grand Tourisme pour permettre à des privilégiés d'aller vivre luxueusement à Chapa et d'y faire, au lieu de frais, des économies.

Que l'on ait construit à grands frais un très bel hôtel à Chapa pour les officiers et leurs familles, nul n'y trouve à redire. Les officiers sont les fonctionnaires les moins bien payés et d'ailleurs, d'une façon générale, c'est une clientèle que les hôtels ne recherchent pas car très difficile et dépensant peu.

D'autre part, l'idée d'un camp militaire important à Chapa est bonne et comme il est assez difficile de construire un hôtel à rallonge, il valait mieux faire de suite les frais d'un grand hôtel bien organisé.

Quand les officiers se trouveront bien à Chapa, ils finiront pas y faire monter les hommes et ce sera un excellent résultat.

Seulement, lorsqu'il s'est agit d'accorder les crédits nécessaires, le Gouvernement général imposa une condition : les officiers de réserve seraient mis sur le même pied que leurs camarades de l'active.

On établit une échelle de prix tout à fait pépère, commençant par 60 $ par mois pour les sous-lieutenants et augmentant de quelques piastres avec chaque galon, mais sans jamais atteindre le tiers du prix de revient. Une entreprise privée montée sur le même pied ne pourrait, en effet, pas s'en tirer, pour rémunérer ses capitaux et payer ses frais généraux, à moins de 200 $ par chambre et par mois. Mais les militaires ont une façon toute particulière de compter. Cependant, tant qu'il s'agit des officiers, mon Dieu, nous ne dirons rien : Au service de l'Autriche, le militaire n'est pas riche.

Ce qui est tout à fait délicieux, c'est l'extension du privilège à MM. les officiers de réserve. Rappelons que M. Lochard [6] et la plupart de ses collaborateurs et un bon nombre de hauts fonctionnaires sont officiers de réserve et l'on comprendra.

Bis fecit cui prodest [7].

---

[6] André Lochard : chef de la circonscription des Mines en Indochine, responsable du Haut-Tourisme.

[7] Celui qui l'a fait [qui a commis le crime], c'est celui qui en profite.

Voilà donc une bonne concurrence pour un hôtel qui fut créé par le travail et les capitaux de trois colons successifs, sans aucune subvention mais, bien au contraire, avec l'obligation de payer patente. Et l'hôtelier n'a pas la possibilité d'employer la main-d'œuvre militaire pour construire des tennis en abattant un pan de montagne, ni le personnel militaire pour exploiter son hôtel. Il sort tout de sa poche et ses frais de personnel sont beaucoup plus élevés que dans le Delta, il n'a que trois mois par an pour les rattraper. Quant à ses frais de transport, que l'hôtel militaire ne compte sans doute pas, ils sont énormes : 20 à 30 $ la tonne de Laokay à Chapa et, pour les petits colis, 0 $ 04 le kg.

Mais ses clients ignorent cela et trouvent exagéré qu'il fasse payer à peine plus cher qu'un hôtel de Hanoï ; ils comparent les 140 $ qu'ils paient, eux, aux 60 $ que paient, à l'hôtel militaire, les officiers de réserve et disent : Tout de même, qu'elle différence ! Comme on nous exploite !

Quant à l'entrepreneur de transports, il n'a pas moins à se plaindre. S'il considère l'administration française en bloc, il peut assurément l'accuser de fraude et de duplicité.

Il a fait, avec elle, un contrat pour assurer les transports d'une façon régulière, moyennant une subvention de tant. Il n'a pas un monopole mais, il a dû faire ses calculs en comptant sur la plus grosse partie des voyageurs montant annuellement à Chapa. Des concurrents ne pourraient tenir qu'en faisant payer un prix assez peu inférieur au sien, et, ne pouvant, faute de subvention, assurer la même régularité, lui laisseraient le plus gros de la clientèle. En tout cas, ce serait une concurrence loyale.

Mais voici qu'après qu'il a acheté un autobus, un camion et trois autos et qu'il peut fort bien transporter douze voyageurs avec tous leurs bagages, deux énormes camions militaires aménagés en autobus descendent à la moindre occasion chercher les officiers et officiers de réserve et leurs bagages. Le jour de notre passage, ils sont venus prendre deux familles d'officiers de réserve, l'un fonctionnaire, l'autre d'industriel, et emmenèrent gratuitement ces six personnes et leurs 500 kg de bagages, soit 30 $, plus 20 $, total 50 $ sur lesquelles il était, lui, entrepreneur, légitimement en droit de compter. Et qui paie l'essence de ces camions, mon général ? Et qui paie les quatre soldats occupés à faire à ce pauvre entrepreneur cette concurrence déloyale ?

Eh bien ! c'est cet entrepreneur de transport, c'est cet hôtelier qui les paient en payant patente et autres impôts ; mieux encore, cet hôtelier, le jour où il faudra se faire casser la gueule pour défendre les privilèges des hauts fonctionnaires, vous serez bien content de le retrouver comme sous-officier, lui et tous ces colons et commerçants dont il semble qu'on cherche à vider le pays [8].

Ouf !

Nous descendons donc de la gare [de Laokay] et prenons notre petit déjeuner à l'Hôtel du Commerce*, siège, pendant une petite heure, d'une réconfortante activité. S'il perd, par suite du train de nuit, cinq ou six voyageurs par semaine prenant un repas et passant une nuit, il gagne, du fait du développement de Chapa, vingt voyageurs qui prennent le petit déjeuner à la montée et le dîner à la descente. Ainsi les choses se compensent, c'est une question d'adaptation.

L'on descend ensuite vers le bac ; ce ne doit pas être gai quand il pleut ! Comme on doit glisser sur la berge escarpée et boueuse ! Enfin, dans un an, on nous le promet, le beau pont en ciment armé sera terminé. En attendant, on en commence les fouilles et l'un des trois caissons à l'air comprimé foncés pour les trois piles dans [le] lit du fleuve, a été culbuté par les hautes eaux. Quelle erreur de n'avoir pas fait un pont suspendu !

Nous grimpons l'autre berge, jetons un coup d'œil sur le chantier et la machine à comprimer l'air, puis nous arrivons devant le bureau de l'entreprise des transports, que

---

[8] Même type de remarque au sujet du service de transport desservant le Tamdao : « Le tarif que nous suggérons, soit la moitié du tarif actuel, n'est évidemment rémunérateur qu'avec une clientèle beaucoup plus importante et le surplus de subvention que l'interdiction de monter au Tamdao avec les autos administratives permettrait de donner » (*L'Éveil économique de l'Indochine*, 15 août 1926).

rien ne signale du fleuve au voyageur qui viendrait seul et pour la première fois. C'est une vraie caravane qui se prépare aujourd'hui, car il y a beaucoup de voyageurs : l'autobus, le camion, les deux automobiles de louage de l'entreprise, et, un peu plus loin, deux énormes camions militaires. Nous ne sommes pas au complet dans l'autobus, qui aurait pu prendre encore les familles d'officiers de réserve comme le camion aurait pu prendre leurs bagages.

À huit heures, nous partons.

La route gagne, par la plaine, la vallée du Ngoi-Dum, rivière qui descend de Chapa et Taphing. Sur ces quatre premiers kilomètres, une route nouvelle, mieux tracée et évitant des traversées de ruisseaux, est en construction. La basse vallée du Ngoi-Dum est déjà jolie ; on a comparé cette rivière en cet endroit à un gave pyrénéen.

La nouvelle route ici se confondra à peu près avec la vieille ; en attendant, on emprunte encore les vieux ponts étroits où le gros autobus passe tout juste. Vers le km. 11, après le village de Coc-Xau, situé dans un cirque gracieux, la nouvelle route commence à monter en zigzaguant dans la forêt. Le paysage est très riant. Tiens ! Une enseigne suspendue devant nous aux branches de deux grands arbres ; « Soyez les bienvenus » dit-elle ! Çà fait plaisir, tout comme si un homme aimable était là, recevant des hôtes. Les voyageurs qui redescendent lisent, eux, de l'autre côté « Bon voyage et revenez »

Pendant une dizaine de kilomètres, on monte et, bientôt, l'on domine de haut la jolie vallée dont les pentes sont couvertes ici de forêts, là de rays, ailleurs de rizières étagées du plus pittoresque effet. Rien n'égaie plus un paysage que ces rizières étagées avec leurs cascadelles.

La route traverse ensuite une assez belle cascade, puis arrive, après quelques kilomètres en palier ou en descente, à Muong Sen où elle traverse la rivière qui descend en torrent de Taphing ; c'était là, jadis, l'étape où l'on déjeunait. La température y est déjà très rafraîchie, on est à l'altitude du Tamdao.

La montée reprend ensuite, assez raide, mais rien de comparable à celle du Tamdao ; on traverse une belle forêt pour arriver, après un nouveau trajet en palier, au plateau de Taphing ; la route traverse la rivière à 1.400 M. environ d'altitude, puis une dernière côte amène aux premières villas de Chapa, que l'on apercevait déjà de loin.

La station occupe un col au-delà duquel se dresse la masse formidable du Fan-Si-Pan. C'est le plus haut sommet d'une chaîne que nous demandons la permission de baptiser les Pyrénées tonkinoises, et qui sépare le bassin du fleuve Rouge de celui de la rivière Claire, chaîne dont le col le plus bas dépasse 1.900 M. et dont les sommets varient de 2.500 à 3.140 M.

Mais nous ne nous attarderons pas à décrire ici le paysage, les vallées, les rivières et leurs cascades ni les belles forêts où un forestier qui non seulement est du métier, chose rare, mais aime son travail de forestier, chose non moins rare, a construit plus de dix kilomètres de magnifiques sentiers en même temps qu'il a replanté plus de 60.000 de ces beaux arbres au bois parfumé et imputrescible, le peu mou, soit 4.000 fois plus que ses prédécesseurs n'en avaient replanté depuis de longues années.

*
* *

Nous descendons à l'hôtel où, jadis, nous avions passé huit jours, du temps de ce pauvre Zenner qui vient de mourir. Comme il l'aimait son Jâh ba, le brave Alsacien ; comme il en avait plein la bouche ! Rien que l'entendre parler de l'eau de Jâh ba, on avait envie d'en faire une cure. Il avait transformé la ferme Miéville en un hôtel rustique mais qu'on était bien content de trouver. Son successeur, M. Jourlin, a agrandi et amélioré l'hôtel, qui compte aujourd'hui, avec les villas qui en dépendent, plus de 35 chambres. M. Jourlin est surtout un agriculteur émérite et qui n'a pas peur de ses

peines. Aussi quel bon lait, quels excellents légumes, quelle viande de première qualité ! et, comme il a mis la main sur un bon cuisinier, c'est dire qu'à sa table, on mange très bien.

Il tient à la disposition de ses hôtes de bons et braves petits chevaux qu'il n'est pas besoin d'avoir passé par Saumur pour monter.

Les chambres sont rustiques, mais très propres avec leur mobilier de *peu mou* qui embaume. Comme on y dort bien, voluptueusement replié sous une chaude couverture, en pensant aux gens qui, à Hanoï, suent tout nus sous le ventilateur !

Chapa a un autre hôtel, créé et tenu par un Annamite. C'est l'hôtel Quang-Loï, installé dans le village annamite, avec une dizaine de chambres réparties en quatre ou cinq maisons. C'est un établissement propre où l'on mange bien, paraît-il, et qui sera recherché par les familles peu fortunées qui, jusqu'ici, se voyaient tenues à l'écart des stations d'altitude par le prix de la pension dans les hôtels fréquentés par la clientèle riche.

Chez Quang-Loi, on paie 95 $ par grande personne pour la pension complète, vin non compris, 45 $ pour un enfant de 7 à 15 ans, 30 pour un enfant de 4 à 7 et rien au-dessous de quatre ans. Une réduction de 10 % est faite sur le total de la famille.

Bien entendu, il ne faut pas demander à ce modeste hôtel le même confort qu'à l'hôtel Jourlin, mais il est intéressant de noter qu'à Chapa, il y a un hôtel de deuxième ordre qui donnera à la station un caractère un peu moins exclusif. […]

———————

CORRESPONDANCE

(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 10 août 1924)

Hanoï, le 30 juillet 4924
Monsieur le directeur,

Vous avez fait paraître dernièrement, dans l'*Éveil Economique*, plusieurs articles sur Chapa : j'y ai relevé quelques erreurs : je ne vous en signalerai qu'une, que je vous serais reconnaissant de vouloir bien rectifier.

Jamais les gouverneurs généraux, qui ont compris la portée de notre œuvre, et ont mis généreusement à la disposition de l'autorité militaire les fonds nécessaires à la construction d'un sanatorium pour officiers et hommes de troupe, n'ont mis comme condition à la participation du gouverneur général l'admission des officiers de réserve au sanatorium.

C'est le général Blondlat qui, en 1922, a, de sa propre initiative, décidé d'ouvrir les portes de la « Villa des Officiers » aux officiers de réserve. Il avait vu ceux-ci à l'œuvre pendant la guerre 1914-1918, et il estimait que les officiers de réserve pourraient à juste titre bénéficier des avantages faits aux officiers de l'active dont ils avaient partagé, et dont ils partageraient demain, les fatigues et les dangers.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération distinguée.

Colonel DEBAILLEUL

N.D.L.R. — Nous sommes heureux d'apprendre que ce n'est pas au gouvernement général qu'on a eu l'initiative d'une mesure que nous avons critiquée. Une fois de plus, une personne bien placée pour nous renseigner nous aura trompé.

L'idée du général Blondlat n'est critiquable qu'en ce qu'elle a d'excessif et de faux. Il est excessif de faire bénéficier des gens généralement bien payés de prix inférieurs de 60 % aux prix courants les plus bas. Il est faux que les officiers de réserve aient brillé au

point de faire oublier sous-officiers, caporaux et soldats, sans lesquels on ne voit guère quelle eût été l'œuvre des cadres.

Il est vrai que les officiers ont des devoirs plus stricts, et qu'en temps de paix, l'officier de réserve est tenu à quelques obligations, et cela vaut certains avantages ; mais il y a une limite qui, dans le cas de Chapa a été dépassée. On l'a reconnu, c'est tout ce que nous désirions.

M. le général Blondlat a d'ailleurs, en d'autres circonstances, montré une tendance, dans l'établissement des échelles, à se laisser hypnotiser par les échelons supérieurs au point d'en oublier presque les échelons inférieurs.

Tous les officiers nous comprendront et nous espérons que, là-aussi, M. le général Andlauer saura mettre les choses au point.

———————

À Chapa

(*Les Annales coloniales*, 24 octobre 1924)

Les fêtes de la mi-août ont été cette année particulièrement brillantes à Chapa.

Les années précédentes, les pensionnaires de l'Hôtel du Domaine offraient à cette occasion, aux habitants des villas, quelques divertissements qui ont toujours été très appréciés. Cette année, les réjouissances ont pris une ampleur inusitée, grâce à l'initiative heureuse de M. le résident de Lao-Kay, qui en a fait la véritable fête de Chapa. On ne saurait surtout trop louer M. et Mme Servoise d'avoir fait appel à la générosité des touristes en faveur de l'œuvre si intéressante des Maisons Claires. Le succès sans précédent de ces fêtes et l'importance des dons recueillis ont montré qu'on ne fait pas en vain appel au bon cœur des personnes qui ont la chance de pouvoir quitter pour un temps la fournaise du Delta pour respirer l'air vivifiant des montagnes.

Un soleil radieux a donné le plus éclatant démenti aux détracteurs de cette magnifique station d'altitude.

———————————

N° 7571. — Arrêté faisant concession provisoire à M. Chaperon Jean Ernest, huissier commissaire-priseur près le Tribunal de 1re instance de Haïphong, d'une parcelle de terrain dépendant du Domaine local, sise à la station d'altitude de Chapa, chau de Thuy Vi, province de Laokay.

(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1924, p. 34196)

(Du 5 décembre 1924)

Par arrêté du résident supérieur p. i. au Tonkin du 5 décembre 1924.

Il est fait concession provisoire à M. Chaperon Jean, Ernest, huissier, commissaire Priseur près le tribunal de 1re instance de Haiphong, d'une parcelle de terrain d'une contenance de 2.429 mq dépendant du Domaine local, sise à la station d'altitude de Chapa, chau de Thuy-Vi, province de Laokay, et figurant sous le no 34 au plan de lotissement annexé à l'arrêté du 6 mai 1920.

……

———————————

Kiên-an

(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1925, p. I-65)

BAUDET, restaurateur, Lach-tray ;

JOURLIN, hôtelier, Chapa (Lao-kay) ;
MORELLON, hôtelier. Lao-kay.

Pour aller à Chapa
(*Les Annales coloniales*, 14 juin 1926)

Une société française vient d'organiser un service régulier de transports, automobiles de voyageurs et marchandises, entre Lao-Kay et Chapa. Ce service commencera le 15 courant.

Tous ceux qui s'intéressent à Chapa — et ils sont, à très juste raison, de plus en plus nombreux — ne manqueront pas d'applaudir à cette heureuse initiative et de l'encourager ainsi qu'il convient.

Car la société n'a reculé devant aucun sacrifice pour s'assurer un matériel entièrement neuf, servi par un personnel idoine, européen et indigène, salle d'attente, etc., etc. Elle prendra à la gare voyageurs et bagage, qui voyageront par le même convoi, celui-ci toujours placé sous la direction d'un Européen. Le retour s'effectuera dans les mêmes conditions

En un moi, les estivants et touristes de Chapa ont désormais la certitude d'un voyage confortable, agréable et dépourvu de tous soucis, ce qui n'était vraiment pas le cas jusqu'à ce jour.

(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1926, p. 2086)

Par arrêté du Résident supérieur au Tonkin du 28 juillet 1926, une permission de trente jours à solde entière est accordée à M. Delamarre [9], administrateur de 1re classe des Services civils, inspecteur des Affaires politiques et administratives du Tonkin, pour en jouir à Chapa à compter du 7 août 1926.

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 août 1926)

Les fêtes du 15 août. — Jamais les fêtes de la mi-août n'avaient été aussi brillantes dans la station florissante de Chapa. Elles ont été favorisées par un temps idéalement beau. L'azur du ciel n'avait pas une tache et l'on distinguait les moindres détails de la majestueuse chaîne du Fan-si-Pan.

Les fêtes ont duré deux jours. Elles comprenaient une kermesse enfantine et un concert (journée du 11 août), une fête villageoise et un bal travesti (journée du 15 août). Tout a été réussi à souhait.

La kermesse a réuni, à la villa des officiers, toute la population de la station. Le terre-plein de la villa présentait un aspect ravissant et pittoresque. Jeunes gens et jeunes filles se sont dévoués pour satisfaire la clientèle des loteries, jeux de massacre, jeux d'anneaux, tir à la carabine, etc. Un orchestre de musiciens de la Légion étrangère jouait, avec un entrain endiablé, les plus jolis morceaux de son répertoire.

---

[9] Émile Delamarre (1878-1956) : futur inspecteur général du Travail.

Le soir, dans la belle salle à manger de la Villa, des amateurs ont donné une soirée artistisque extrêmement intéressante. Le programme comprenait des danses, des chansonnettes comiques, du chant et une comédie.

Mlle Raimbault, Saumont et Pellé ont charmé les spectateurs en exécutant divers ballets réglés par Mme Arbousset. Deux militaires ont recueilli des bravos bien mérités en se faisant entendre dans leur répertoire. M. Houillier a exercé sa verve aux dépens du Syndicat d'initiative de Chapa (dont il s'honore de faire partie, nous a-t il assuré) ; il a ensuite « bêché » les diverses stations estivales vers lesquelles, chaque année, se dirigent les habitants du Delta. Les spectateurs ont eu le régal d'entendre Mme Wintrebert chanter deux mélodies malheureusement trop courtes. Pendant toute cette première partie du concert, le piano a été tenu avec talent par madame Guerrier.

La célèbre comédie de Labiche, « L'Affaire de la Rue de Lourcine », a été interprétée brillamment par Mmes Cazes, par MM. de Rozario, Cazes, Douguet et Barthélémy. Les applaudissements n'ont pas été ménagés à ces artistes amateurs.

Une sauterie a suivi ; mais on ne s'est pas trop attardé, car il fallait se ménager pour le bal du lendemain.

Le dimanche 15 août, tout le monde s'est rendu au village. Pendant que les indigènes se livraient aux jeux habituels, on procédait, dans la salle à manger de l'Hôtel du Fan-si-Pan, au tirage d'une tombola au profit d'œuvres de bienfaisance.

Le soir, grand bal à l'Hôtel du Domaine. Ce bal, qui a réuni les travestis les plus réussis, a été extrêmement brillant. L'orchestre de la Légion, complété par un jazz-band, a fait merveille, entraînant les gens les plus rebelles à la danse qui ont fini par se montrer les plus enragés. Inutile d'essayer de nommer les personnes les mieux travesties : il faudrait citer tous les estivants de Chapa. Qu'il nous suffise de dire, pour montrer le succès de ce bal, que la salle a été trop petite pour les soupeurs, et qu'à 6 heures du matin, on voyait, sur la route, des groupes multicolores s'acheminer gaiment vers les villas.

Tous les hôtes de Chapa sont reconnaissants envers les organisateurs de ces fêtes : Mme la générale Roussel, M. Klein, résident de Laokay, M. et Mme Bourguignon, M. Desgouttes, M. le capitaine Arbousset, et tous ceux qui les ont se ondés avec toute leur bonne volonté.On n'aurait garde d'oublier les excellents et courageux musiciens, dont on parlera longtemps à Chapa.

La bienfaisance y aura trouvé son compte. Le produit des ventes, tombola, etc., dépassé mille piastres qui qui seront employées à soulager des misères. Voilà qui montre que les estivants ne sont pas égoïstes.

Bref, ces journées de fête ont été ce qu'elles devaient être dans cette station privilégiée de la nature.

———————

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 5 février 1927)

Naissance. — Nous apprenons avec plaisir la naissance, survenue le 5 février, à 0 h. 45, à l'hôpital de Lanessan, d'Hélène-Clotilde-Marie, fille de M. Fouyer, hôtelier à Chapa, et de Mme, née Rompteau.

Nos meilleurs compliments aux parents et grands-parents (Mme et M. Rompteau, chef de district à Ngoi-Hop) et nos souhaits au bébé.

———————————

HÔTEL DU FAN-SI-PAN (Mariky)

CHAPA
AVIS
aux personnes soucieuses de leur bien-être
au plus juste prix.
(*L'Avenir du Tonkin*, 5 mars-2 avril 1927)

HÔTEL —PENSlON DE FAMILLE
du Fan-Si-Pan
ouvert du 15 mai au 13 octobre

Chambres munies d'un cabinet de toilette aussi bien au rez-de-chaussée qu'à l'étage.

Cet hôtel n'a plus rien de commun avec ce qu'était l'ancienne auberge de même nom.

Les pensionnaires de l'établissement sont certains d'y trouver : propreté méticuleuse ; cuisine soignée et la plus parfaite complaisance de la part de la direction et du personnel.

Aperçu des prix pratiqués chez
MARIKY

Pension complète, vin non compris, au mois
1 personne 120 p. 00
2 personnes partagent même chambre 200 p. 00
Enfants de 3 à 5 ans, pension complète 40 p. 00
Enfants de 5 à 10 ans, pension complète 50 p. 00
Enfants au-dessus de 10 ans. Tarif complet
Lait frais pour les enfants pensionnaires en bas âge
Arrangement spéciaux pour familles nombreuses
Retenir sa chambre des maintenant.
Adresse télégraphique : MARIKY CHAPA.

———————————

Foire de Hanoï 1926
Rapport du commissaire-délégué du comité sur les résultats de la foire
(*L'Écho annamite*, 17 mars 1927)

……

La province de Laokay qui, pour la première fois, prit part à notre manifestation, eut à cœur de réaliser une exposition qui sut retenir l'attention des visiteurs.

En effet, P. Klein [10], résident de cette province, avait occupé, au nom du Syndicat d'initiative de Chapa, trois stands dans lesquels était présenté un échantillonnage complet de toutes les ressources de la province qu'il administre.

---

[10] En réalité *Henri* Auguste Klein : né le 13 déc. 1874 à Paris (5e), rue Daru, 29, de Eugènie Klein, 21 ans, et de père inconnu. Entré dans les services civils le 15 décembre 1908. Administrateur au Cambodge, puis au Laos. Officier d'académie (*JORF*, 6 juin 1913), lieutenant dans un bataillon de marche indo-chinois, promu capitaine de réserve dans l'infanterie coloniale (*JORF*, 27 octobre 1916), affecté en Cochinchine (Cap-Saint-Jacques ?), puis au Cambodge. Chevalier de la Légion d'honneur comme capitaine au 11e R.I.C. ((*JORF*, 14 août 1920). Chef de la province de Sadec (1921), de Hatien (1923), affecté au Tonkin à Laokay (1925), à Haïphong (résident-maire de novembre 1927 à décembre 1928), enfin à Langson. En retraite (1934). Officier de la Légion d'honneur (1936). Membre de la Commission centrale des sports au Tonkin le 4 juin 1940 en tant que président d'honneur de la Société d'éducation physique du Tonkin (Septo). Décédé le 21 novembre 1946 à Paris (17e).

Il nous faut retenir particulièrement les meubles en *peu mou*, bois imputrescible du pays, qui sont fabriqués dans la région même.

L'exposition faite par M. Klein avait pour principal but de mieux faire connaître au public la station d'altitude de Chapa. Des cartes murales ainsi qu'un album de vues, dont certaines prises par le Service de l'aéronautique, donna au public une idée exacte de la beauté du pays.

Des vitrines contenant des bijoux, des broderies, des armes et instruments de musique indigènes complétaient cette intéressante exposition.

Et. pour rehausser la participation de cette province. M. Klein avait pu décider quelques familles mans et méos, à se rendre à Hanoï pour la durée de la foire.

Cette exhibition, de par les costumes originaux portés par les autochtones de la région, intéressa vivement les visiteurs et quelques femmes indigènes travaillèrent dans un stand à leurs métiers de tisseuses, brodeuses ou fileuses.

……

———————————

HANOÏ
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 juillet 1927)

Déplacements et villégiatures. — Madame de Feyssal et sa charmante famille partiront ce soir pour Chapa.

……

M. Lagisquet père est parti samedi dernier pour Chapa.

……

M. Daniel, professeur parti ce soir pour Chapa.

À tous, nos meilleurs souhaits d'agréables villégiature.

———————————

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 4 août 1927)

Une bonne capture. — Depuis plusieurs mois, de nombreux vols de buffles étaient commis dans la région de Binh-Luu et Chapa sans que l'on puisse arriver à mettre la main sur les auteurs. D'autres vols furent également commis dont les autorités n'eurent pas connaissance, les victimes, généralement des Man, gens paisibles, et n'aimant pas être déranges, n'ayant déposé aucune plainte. Un nouveau vol d'un buffle et d'une bufflesse ayant été commis dans la nuit du 26 juillet au préjudice d'un Man du hameau de Nu-Da-Sin (Binh-Lu), le volé porta plainte aux autorités indigènes et, le lendemain, le ly-truong de Binh-Lu, ayant établi des postes de surveillance sur des pistes forestières, un de ces postes vit arriver deux Méos conduisant chacun un animal et cherchant à gagner la frontière du Yunnan. L'un des individus lâcha le buffle qu'il conduisait et put s'enfuir dans la forêt tandis que l'autre était arrêté ! Il déclara au ly-truong que le buffle et la bufflesse que lui et son complice conduisaient étaient bien ceux volés la nuit précédente au hameau de Na Da-Sin, et qu'ils étaient destinés à être conduits en Chine, où une prime variant de 5 à 20 piastres leur était remise par buffle, suivant la valeur de l'animal remis à un individu, pour le compte duquel ils agissaient.

Le Méo déclara se nominer Han Lu, âgé de 23 ans il fut conduit à la gendarmerie de Chapa, où, adroitement interrogé, il reconnut avoir commis dans la région de Binh-Lu, en compagnie de son complice en fuite, dont il a donné le nom et le signalement complet, quatre vols de deux animaux chacun. Au mois de mars dernier, 1 buffle et 1 bufflesse ; au mois d'avril 1 buffle et 1 bufflon ; enfin en mai et juin, chaque fois un

buffle et une bufflesse, ce qui, avec les deux derniers capturés, représente un total de dix animaux, les huit précédents ayant été vendu en Chine.

L'individu a été conduit sous bonne escorte à la disposition de M. le résident de France à Lao-Kay, juge de paix à compétence étendue.

Arrestation d'un voleur. — M. Magne, entrepreneur, étant tombé malade dans le courant de juillet, dût s'arrêter pendant quelque temps, laissant le soin de surveiller la maison à un de ses serviteurs nommé Duong-van-Soi, âge de 23 ans ; celui-ci en profita pour voler tout ce qui lui tomba sous la nain et de vente facile, pour terminer par une montre « Omega » en argent valant 35 p. qu'il s'empressa d'aller mettre en gage pour 2 p. entre les mains d'une bonne d'enfant au service d'une dame villégiaturant à Chapa. Mais la bonne ayant appris qu'on avait volé M. Magne, remit à sa patronne la montre qu'elle tenait de Soi afin de la présenter à M. Magne qui la reconnut. Duong-van-Soi, devant une pareille preuve, avoua être l'auteur du vol et fut mis à la disposition de M. le juge à compétence étendue de Laokay.

———————

TONKIN
LES ÉVÉNEMENTS ET LES HOMMES
Les fêtes de bienfaisance à Chapa
(*Les Annales coloniales*, 17 octobre 1927)

Depuis cinq ans environ, une heureuse tradition a été établie à Chapa : les estivants organisent à l'occasion du 14 et du 15 août des fêtes de bienfaisance au profit d'œuvres locales ou métropolitaines. L'année dernière, une belle recette d'un millier de piastres avait été versée dans la caisse des malheureux inondés du Tonkin. Cette année, le comité des fêtes songea aux soldats français qui veillent sur la sécurité de nos compatriotes à Changhaï et aux enfants soignés en France dans les maisons Claires dirigées par M^me^ Adolphe Brisson.

Tous ceux qui ont assisté cette année aux fêtes du 11 et du 15 août à Chapa garderont un bon souvenir des moments agréables qu'ils y ont passés. Ils auront en outre la satisfaction d'avoir donné leur obole à des œuvres charitables.

———————

Station climatologique
(*Les Annales coloniales*, 20 mars 1928)

La station climatologique de Chapa est transférée du Sanatorium militaire à la station d'arboriculture fruitière de cette localité.

———————

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 juin 1928)

Nos malades. — M. Charles Magne, le sympathique entrepreneur de Laokay, vient de subir à la Clinique Saint-Paul une grave opération. Le malade vu aussi bien que possible.

Nous formons pour lui les meilleurs souhaits de prompte guérison.

———————

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 juillet 1928)

La fête du 14-Juillet. — Grâce à une belle journée ensoleillée et à une atmosphère sereine et fraîche, la fête du 14-Juillet fut célébrée à Chapa au milieu de la gaieté générale.

Les populations montagnardes de la région vinrent nombreuses dans la localité attirées par les attractions coutumières : mât de cocagne, courses de chevaux, jeux divers.

Quant aux estivants — très nombreux cette année à Chapa —, ils furent invités par l'actif propriétaire de l'hôtel du Fan Si-Pan, M. Mariky, à assister à un bal travesti pour enfants et à un bal de têtes pour grandes personnes.

Le bal des enfants eut lieu de 17 heures à 19 heures. Organisé avec dévouement et soin par madame Goy et par M. de la Fournière, il eut beaucoup de succès. Les mamans avaient rivalisé d'ingéniosité et de goût pour habiller leurs gracieuses fillettes et leurs aimables garçons. Elles méritaient toutes des compliments. Aussi, le Comité fut-il embarrassé pour la distribution des prix. Néanmoins, avec l'approbation unanime des assistants, le premier prix *ex aequo* fut décerné à M^lle^ Duny en houlette et à M^lle^ Bourguignon [11] en marquise 1830. Les autres prix furent attribués à de charmants enfant costumés en arlequins, jockey, chaperon rouge, bacchante, danseuses, bohémienne, clown, boule de neige, moulin, rajah, catalan, pierret, poupées, polichinelles, marin, etc, etc.

Le bal de têtes commença à 21 heures 30 et ne se termina qu'à cinq heures du matin. La salle semblait trop petite pour contenir non seulement la foule élégante et joyeuse des danseurs qui s'étaient composé des têtes originales, riches et variées, mais encore pour recevoir les personnes non costumées qui assistaient à la soirée.

Nous avons pu noter les travestis suivants : mesdames Bonnal en Shérazade, Catala en papillon, Constans en gitane, Debord en commère de revue, Domart en circassienne, de Rozario en sultane, Grandjean en Sévillanne, Goy en Anne de Bretagne, Imbert en Carmen, Jarlier en Soleil, Léa en Hindou, Léon en bohémienne, Michalet en Carmen, Rondot en poupée moderne, Samson en Carmen, Vaillandet en Hennin ;

M^lles^ Aubouje en Mimi Pinson, Le Mineur en Mexicaine ; MM. de la Fournière en Dom X de Zorro, de Rozario en Sultan, Imbert en Mephisto, Jarlier en Arabe, etc, etc.

Nous avons également remarqué dans l'assistance choisie : madame la générale Mangeot, mesdames Audouze, Bénard, Bourguignon, Bourselot, Bouscary, Brachet, Braemer, Chirokoff, Erhet, Hieroltz, Lafferranderie, Lohenet, Mailles, Naneix, Page, Porez, Raimbaud, Rolland, Saulnier, Silhou, Wind ;

MM. Audibert, Bourselot, Bénard, Bourguignon, Franceries, Hieroltz, Jégou, Lohennet, Marty, Naneix, Porez, Rolland, Raimbaud, Silhou, Vaillande etc.

Cette liste n'est certainement pas complète, aussi nous nous excusons sincèrement des omissions bien involontaires que nous aurions pu commettre.

La « season » promet d'être très brillante cette année à Chapa, car on a déjà en perspective un autre bal de têtes pour le 29 juillet et un bal travesti pour le 15 août qui seront donnés dans le confortable hôtel de M. Fouyer.

Nous sommes persuadés que les personnes qui sont en villégiature à Chapa ne regretteront pas leur séjour dans cette délicieuse station d'altitude dont le climat rappelle celui de France.

Pour une ville d'été

---

[11] Fille du pharmacien d'Haïphong.

(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 12 août 1928)

[…] À Chapa, il n'y a pas moins de quatre hôtels dont deux civils et deux militaires et une vingtaine de confortables villas en maçonnerie. […]

———————————

À CHAPA

——»o«——

Pour les naufragés du « Cap-Lay »

(*La Volonté indochinoise*, 27 août 1928)

Une fête de bienfaisance au profit des naufragés du« Cap-Lay »a été donnée à Chapa, les 14, 15 et 16 août 1928.

Les nombreuses personnes actuellement en villégiature dans notre charmante station d'altitude ont tenu à rivaliser d'ingéniosité, de dévouement et de générosité. Elles se sont dépensées et ont dépensé sans compter pour apporter un peu de soulagement aux misères des malheureux sinistrés.

Beaucoup de maisons de commerce tonkinoises ont également voulu concourir à cette bonne œuvre, notamment les maisons Girodolle, Chaffanjon, Leduc, Taupin, Viaud, Veyrenc et Marty.

Aussi Monsieur le résident de Laokay a t-il pu adresser à Monsieur le résident supérieur un mandat de 1.285 piastres, qui viendra grossir sensiblement les sommes déjà recueillies au Tonkin pour adoucir quelque peu les souffrances de ceux qui, si près de nous, ont été si durement frappés.

———————————

CHAPA

(*L'Avenir du Tonkin*, 17 septembre 1928)

Vol et abus de confiance. — Les nommés Vu-van-Nhiên, 29 ans, tailleur de pierres et Nguyên-dinh-Biên, 31 ans. maçon, tous deux employés chez M. Magne, entrepreneur de maçonnerie à Chapa, profitèrent de ce que leur patron était en traitement à Hanoï, pour vendre à des Européens 39 m³ de mœllons. À son retour à Chapa, M. Magne s'étant aperçu du vol, porta plainte à la gendarmerie, qui arrêta Nhiên et Biên qui avouèrent leur méfait.

———————————

Publicités
(*L'Avenir du Tonkin*, 12 mars-10 avril 1929)

Station d'altitude (1.000 m.)
LA MADELEINE
Route de Chapa
Maison recommandée — Chambre et cuisine irréprochable
Site merveilleux — T.S.F. (pas de dancing)

———————

Location d'auto pour Laokay et Chapa
Pour tous renseignements, s'adr. à Tocco [12], Laokay

———————————

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ
(*Les Annales coloniales*, 15 juin 1929)

La Société a été chargée d'installer la centrale hydro-électrique et le réseau de distribution de la station d'altitude de Chapa.

———————————————————

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 juin 1929)

Permission. — Une permission de 28 jours est accordée à compter du 1er juillet 1929 à M. Cordier Georges [13], interprète en chef du bureau des traductions du Parquet général de Hanoï, pour en jouir à Chapa.

———————————

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 juin 1929)

Permissions. — Les permissions suivantes sont accordées :

---

[12] Nicolas Tocco (Turin-1878-Do-luong, 1935) : entrepreneur à Laokay.
[13] Georges Cordier (1872-1936) : sinologue et annamitisant. Auteur d'un *Dictionnaire franco-annamite*.

Trente jours, à M. Schultz [14], ingénieur hors classe des T. P. de l'Indochine, chef de section des routes stratégiques, pour en jouir à Chapa (Tonkin), à compter du 16 juillet 1929.

Nos malades. — M. l'administrateur Wintrebert, qui avait dû se faire hospitaliser à Lanessan, vient de sortir, et va aller passer sa [convalescence à Chapa.

Nos meilleurs souhaits l'accompagnent lui et sa charmante famille

———————

LE 14-JUILLET À CHAPA
(Du correspondant particulier de l'*Avenir du Tonkin*)
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 juillet 1929)

Comme les années précédentes, la Fête nationale a été célébrée, avec le plus bel entrain, par les estivants et les habitants de Chapa.

Parmi les réjouissantes mondaines, il convient de citer celles qui ont été organisées le 13 et le 14 juillet par le sympathique propriétaire de l'hôtel du Fa- Si-Pan, M. Mariky.

Le 13 juillet, à 21 heures, commença un bat travesti qui eut beaucoup de succès. Orchestre dirigé avec talent par M^me^ Ramos et M. Chestier, souper impeccable, distribution d'accessoires de cotillon nombreux et variés, rien ne manquait à cette fête qui se termina vers six heures du matin. Parmi les travestis, nous avons remarqué : madame Naneix en Pierrette ; madame Lohenet en paysanne ; mesdames Cornu en Pierrot et en paysanne ; M^lle^ Brachet en Alsacienne ; M^lle^ Roumegous de Feste en Algérienne ; M^lle^ Brunetaud en poupée ; madame Bergier en Claudine ; M^lle^ Foineuf en Pierrette ; M. Wintrebert en marin ; MM. Blanc, Bruneau, Viaud et Robert en Mexicains etc., etc..

Le 14 juillet, de 16 heures à 19 heures, eut lieu un bal travesti pour enfants, avec distribution de prix et goûter. Le jury, présidé par madame Tholance et composé de mesdames Brachet, Pastouret, Sivelle et de M. de Rozario, fut très embarrassé pour assigner les lauréats, tant les enfants travestis éteint charmants. Ceux-ci furent ravis de recevoir les récompenses qu'ils avaient bien méritées : poupées, automobiles, fusils, jouet divers...

Voici le palmarès :

I — Catégorie des costumes de fantaisie

1^er^ grand prix filles M^lle^ Martinet en Savoyarde

— garçons : M. Christian en arlequin peint

1^er^ prix filles *ex aequo* : M^lles^ Vérac en Hollandaise et Bascou en marquis

1^er^ prix garçons : M. Martin en hollandais

2^e^ prix filles : M^lles^ VG. Imbert en méphisto ; G. Nanex en arlequin ; M. Douguet en congaïe ; Martin en Hollandaise ; Brédillet en colombine

Prix à part pour vérité de costume : M. Moreau en Méo.

CATÉFORIE DES COSTUMES FABRIQUÉS À CHAPA
avec des matériaux du pays

1^er^ grand prix filles : Lydie Imbert en houppelande

1^er^ grand prix garçon : Jean Douguet en pâtissier

---

[14] *Étienne* Jean Baptiste Marie Schultz : né à Châtelaudren (Côtes du Nord), le 23 juin 1878. Fils de Jules Schultz, agent voyer, et de Marie Grand. Marié à Paimpol, le 22 jan. 1906, avec Marie Dahmann. Dont *Étienne* Jules Aristide Schultz (Châtelaudren, 1906), architecte, et un autre fils décédé avec sa mère en Annam en mars 1917. Remarié à Hanoï, le 22 mars 1919, avec Marguerite Gabrielle Courbarien, décédée accidentellement à Rennes le 12 juin 1944, mère d'une fillette de 4 ans. Entré en 1908 dans les Travaux publics de l'Indochine comme conducteur de 4^e^ classe, il quitta la colonie en septembre 1933 avec le grade d'ingénieur hors classe. Il travailla notamment sur le transindochinois (1914) et les routes stratégiques du Tonkin (1928) et bénéficia d'un congé à Chapa à l'été 1929.

Robert Brachet en poussin
1er prix filles : G. Sivelle en danseuse
B. Sivelle en amour
1er prix : garçons : J. Naneix et Bredillet : pierrots roses
2e prix : les frères Ramos en clowns verts

———————————

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 10 août 1929)

Chapa. — Le train de nuit hier soir était bondé. On remarquait Mme Belizaire et ses enfants ; Mme Guy et un enfant ; le docteur Tournier, Mme et un enfant ; M. Braemer ; Britsch ; M. et Mme Lamude ; M. Lebrun ; M. Duminy ; M. Pullès [des Distilleries], M. Bault ; Mme et M. Schertzer ; M. Fabiani. M. Roux ; M. Hébert; M. Brun, M. Plaignant.

En plus, 44 voyageurs répartis dans les diverses classes.

———————————

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 août 1929)

Déplacements et villégiatures. — M. l'administrateur en chef des colonies Damiens, qui était monté à Chapa avec M. Lécorché, directeur de la Compagnie du Yunnan, est redescendu en même temps que M. le résident supérieur.

———————————

LE 14-JUILLET À CHAPA
(Du correspondant particulier de l'*Avenir du Tonkin*)
(*L'Avenir du Tonkin*, 23 août 1929)

Comme les années précédentes, les estivants de Chapa ont organisé, à l'occasion du 15 Août, des fêtes de bienfaisance. Cette fois, les recettes ont été versées au profit des œuvres suivantes : enfants métis abandonnés, enfants annamites abandonnés, Ecole Méo du R. P. Savina.

Le 14 août, à 15 h. 30 eurent lieu, à l'hôtel Fouyer, une grande kermesse et un bal travesti pour enfants. Parmi les nombreuses attractions dont le succès fut très vif, citons : le jeu de massacres, celui des anneaux, la roue de la fortune, le passe-boule, la pêche à la ligne, la vente de pommes de terres frites, le comptoir des frivolités, celui de la lingerie, concours de tir à la carabine.

Les différents stands étaient placés sous la direction de mesdames Cambay, Favreau, Wintrebert, Bourguignon, de Mlle Brunetaud, de MM. Chestier, Ponchet de Langlade, etc.

Le bal d'enfants fut très brillant, de charmants bébés, habillés avec goût et ingéniosité, reçurent tous des jouets qu'ils avaient bien mérités par leur gentillesse.

À 21 heures 30, la grande salle des fêtes de M. Fouyer était trop petite pour recevoir le public qui était venu assister au concert donné par un groupe d'artistes amateurs dirigés par M. de Rozario.

Chants, monologues, morceaux de piano, poésies, comédie furent vivement applaudis, car ils furent exécutés avec un réel talent. En particulier, tous les acteurs de la comédie manifestèrent une parfaite diction et un jeu scénique impeccable. Le succès du

concert fut également assuré par la vente de très beaux programmes dus à l'habileté de charmantes artistes. Voici le programme du concert :

1re PARTIE

1) Ouverture par l'orchestre
2) Monologue par M. Mondot
3) Chansonnettes : M. de Franqui
4) La Traviata : Mme Marc
5) Le ministre aux régions libérées par M. Ponchet de Langlade. à
6: Le nouveau bep : M. Marcel Grenès

2e PARTIE

1) Ouverture par l'Orchestre
2) Chansons de genre : M. Mondot
3) La nuit de mai. La conscience : M. Ponchet de Langlade,
4) Répertoire comique : M. de Franqui
5) L'École des mères, comédie de Marivaux jouée par Mme Chirokoff (argante), Mlle Brachet (Angélique ; Mlle Pastouret (Lisette) : MM. de Rozario (M. Damis) ; J Wintrebert (Eraste) ; P. Grandjean (Frontin) ; J. Brunetaud (Champagne).

Le 15 août, à 21 heures., M. Fouyer, le sympathique propriétaire de Chapa-bôtel donnait un bal travesti, Cette fête fut très brillante. Costumes riches, nombreux et variés, entrain et gaieté très grands, souper confortable, rien ne manquait à cette belle soirée. Nous avons remarqué : mesdames Bergier en nuit étoilée, Warrent et Rézeau en Sioux, Courtoux en pierrot, Imbert en paillote et un cœur, Douguet en bergère XVIIIe siècle, de Rozario en artiste provençale XVIIIe siècle, Pernès costume 1860, Cornu en gitane, Neneix, en mots croisés, Davrède en pierrette ;

Mlles Le Mineur en chasseur de chez Maxim's ; Pastouret en demoiselle du moyen âge ; Brunetaud en nuit étoilée, Bénard en temps des cerises, Brachet en 1830, J. Wintrebert en 1830, Blot en 1860, Poineuf et Rompteaux en coccinelles, Loubet en danseuse espagnole ; MM. Rozeau et Warraut en Sioux, Deshayesen [Desbayssin ?], en Auguste, Métrayé en pierrot, Leroy en Chinois, Galetti en cosaque, C. Wintrebert en interprète annamite, M. Wintrebert en Ama chinoise, R. Brachet en congai, M. de Langlade, J. Forsans, P. Grandjean en poivrots, M. Naneix en gitano, de Rozario, en Triboulet, MM. Courtoux et Imbert en pingouins. Ces deux derniers eurent un très vif succès, tant leurs costumes étaient ingénieux.

Autres réjouissances. —Le 17 août, M. Mariky, l'aimable propriétaire de l'hôtel du Fan-Si-Pan, offrait à ses invités et ses pensionnaires un délicieux dîner à la chinoise royale. Voici le menu : crête de poisson de mer, écailles d'esturgeon, vessie de requin, bouillon aux torpilles, moustaches de dragon, filet de pintade au jambon, œufs salés de Foukien, riz grillé royal, compote de graines de Nénuphar, bananes de sa Majesté Ces plats excellents étaient accompagnés de très bons vins de Chine.

Le 19 août, eut lieu le tirage de la tombola qui qui fut suivi d'une sauterie.

Nous adressons nos félicitations aux membres du comité des fêtes de Chapa et nos remerciements à tous ceux qui ont contribué au succès des différentes réjouissances dont venons d'esquisser le compte-rendu.

———————————

CHAPA

(*L'Avenir du Tonkin*, 4 septembre 1929)

Une catastrophe. — Hier, à quinze heures, par suite des pluies abondantes dues au typhon, le barrage construit dans la mare située près des lots de la mission s'est écroulé

sous la poussée violente des eaux amassées qui, s'écoulant torrentiellement ont occasionné des dégâts considérables. La rue principale du village à partir de l'escalier de la mission jusqu'à l'Hôtel Mariky est complètement dégradée, la place du marché est inondée et l'escalier y conduisant est en partie démoli. Les maisons sises sur le passage du torrent envahies par les eaux, ont dû être évacuées. Leur solidité est gravement compromise par les infiltrations.

Chapa. — La vallée vue du sanatorium militaire

N° 769 — Arrêté faisant concession provisoire à M. Maigne Guy Camille Charles d'une parcelle de terrain du domaine local sise à la station d'altitude de Chapa.
(*Bulletin administratif de l'Indochine*, 1930, p. 1528-1529)

(Du 11 avril 1930)

Par arrêté du résident supérieur au Tonkin du 11 avril 1930, il est fait concession provisoire à M. Maigne Guy Camille Charles [15], domicilié à Chapa, d'une parcelle de terrain d'une contenance approximative de trois mille quatre cent trente mètres carrés (3.430 mq), dépendant du Domaine local, sise à la station d'altitude de Chapa, chau de Thuy-Vy, province de Laokay, et figurant sous le n° 28 au nouveau plan d'aménagement approuvé le 9 lévrier 1929.

En outre des réserves légales prévues par les lois et règlements en vigueur, demeurent expressément réservés :

a) Au profit de l'Administration :

1°) le droit d'installer sur le terrain concédé, des canalisations et tous les autres ouvrages nécessaires pour l'adduction d'eau potable ou l'évacuation des eaux (égouts, caniveaux, réservoir de chasse, etc.) ;

[15] Guy Maigne : futur directeur à Haïphong, puis administrateur délégué de la Compagnie continentale de l'Indochine.

2°) le droit d'installer au-dessus ou au-dessous du terrain concédé, des conducteurs, pylônes, poteaux, transformateurs et en général, tous ouvrages nécessaires pour la distribution de l'électricité ;

3°) tous objets d'art ou d'architecture antique découverts sur le terrain concédé ;

b) Au profit des tiers :

Toutes servitudes de passage existant lors de la concession provisoire, toutes servitudes de puisage ou d'irrigation apparent ou cachées. L'exercice de ces droits ne donnera lieu, en aucun cas, à indemnité au profit de concessionnaire»Le Protectorat ne fournit au concessionnaire aucune garantie contre les troubles, évictions et revendications des tiers, il ne garantit pas non plus la contenance ci-dessus indiquée.

Le concessionnaire devra se conformer strictement aux dispositions de l'arrêté organique du 6 mai 1920, modifié par arrêté du 18 décembre 1926, ainsi qu'à celles de tous autres règlements qui pourraient ultérieurement être pris pour déterminer les conditions d'attribution des terrains domaniaux ruraux à la station d'altitude de Chapa.

La présente concession est accordée à M. Maigne Guy Camille Charles sous la réserve qu'elle ne pourra faire l'objet d'une aliénation ou d'une disposition à titre gratuit ou onéreux au profit de personnes de nationalité étrangère sans l'autorisation préalable et formelle de l'administration. Toute transmission de propriété effectuée contrairement à ces dispositions sera nulle et entraînera le retour au Domaine de l'immeuble libre de tous droits réels constitués depuis l'acte de cession illicite.

Le tourisme sur la rivière Noire
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 13 avril 1930)

[…] La maison Marty, concessionnaire du service postal Laokay-Chapa, met à la disposition des voyageurs qui en font la demande vingt quatre heures à l'avance, une touriste Donnet Zedel. Prix de la location : vingt cinq piastres. […]

1930 : RACHAT DU GRAND HÔTEL DE CHAPA, PAR LE GROUPE DE L'HÔTEL MÉTROPOLE, DE HANOÏ

Hanoï
Déplacements et villégiatures
(*L'Avenir du Tonkin*, 6 juin 1930)

Mme de Feyssal et ses enfants, villa des officiers à Chapa.

M. le résident supérieur à Chapa.
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 juin 1930)

Désireux de donner au Syndicat d'initiative de Chapa une preuve de l'intérêt qu'il porte à la station, M. le résident supérieur au Tonkin Robin a décidé de se rendre à Chapa ce soir pour l'inauguration de l'usine électrique.

Il sera accompagné de M. l'administrateur Chauvet, et rentrera à Hanoï probablement lundi.

———————

Pour l'aménagement de la station d'altitude de Chapa
(*Les Annales coloniales*, 26 juin 1930)

Au cours d'une récente tournée d'inspection à Lao Kay et à Chapa, le résident supérieur Robin a visité les aménagements nouveaux de la station d'altitude, et spécialement l'installation électrique, sur le point d'être terminée.

Il a présidé, lundi matin, la séance du comité d'initiative de Chapa, où ont été discutées diverses questions importantes, dont celle de l'adduction et de la distribution d'eau.

———————————

LA SAISON À CHAPA
I
(*L'Avenir du Tonkin*, 8 juillet 1930)

C'est par une très précieuse faveur des dieux que les poètes ont le pouvoir de créer des mondes irréels où ils font résider le bonheur, conçu d'après les seules aspirations de leur âme. Leur imagination ardente leur fait susciter les plus merveilleux mirages dans un horizon qu'ils sont seuls à connaitre et à parcourir. Apollon et les Muses les conduisent aimablement vers la souveraine Illusion, cette divine Maïa qui les berce en même temps qu'elle les leurre, Mais qu'importe qu'elle soit trompeuse S'ils sont heureux de son mensonge ? Ainsi dans notre siècle de fer, ils ont encore des visions de l'âge d'or et poursuivent inlassablement les dernières Chimères.

Et c'est aussi par un heureux privilège que, sans avoir comme eux le don des rimes, beaucoup d'entre nous pourtant peuvent parfois se rapprocher de ces visionnaires, dans ce même temps présent où tant de raisons détournent les hommes du rêve. Car quel est celui qui n'a pas, au cours d'instants plus ou moins rapprochés, laissé passer sans la voir et sans l'entendre la vie trépidante à ses côtés, pour se réfugier dans l'évocation de quelque contrée paisible, aperçue jadis au cours d'un voyage ou peut-être même déjà visitée, et où il semble que les jours doivent s'écouler dans une éternelle et sereine douceur ? Nous avons tous, comme Mignon, notre « pays des fruits d'or et des roses vermeilles », un pays où, nous aussi, nous désirerions « vivre, aimer et mourir ». et que nous croyons enchanteur de tout le charme, et de toute la grâce que nous voudrions éprouver.

Ce désir, d'autant plus vif le plus souvent qu'il est moins réalisable, ne s'atténue-t-il pas cependant au point de quasi disparaître lorsque, loin des villes où nous sommes accoutumés de souffrir une existence tourmentée et laborieuse sous un étouffant climat, nous sommes transportés soudain pour un long loisir, en des lieux agréables et calmes qui nous font aussitôt subir leurs diverses séductions ? Le contraste d'une nouvelle vie de bien-être et de paix reposante avec la quotidienne misère sans quiétude du long séjour dans les cités est alors tel qu'on en jouit avec délices et que, toutes contingences matérielles s'effaçant devant cette volupté, l'on croit n'avoir plus rien à souhaiter désormais. Telle est, du moins, l'impression que j'ai chaque fois éprouvée lorsque, parti la veille de la métropole hanoïenne, je suis arrivé dans le site délicieusement accueillant de Chapa. Et telle est aussi sans doute celle qu'ont ressentie nombre de nos compatriotes lorsque, s'étant pareillement échappés de la cruelle

fournaise du Delta tonkinois, ils ont subi comme la plus exquise caresse la fraîcheur de la déjà si coquette station d'altitude.

Je ne veux certes point médire de Doson ni du Tam-Dao. L'une et l'autre de ces villégiatures méritent au contraire qu'on chante leur louange. J'ai pu personnellement et à plusieurs reprises me rendre compte que les brises de mer rendent fort agréables les soirées et les nuits de la première et que l'indice thermométrique normal de la seconde est toujours inférieur de huit degrés — ce qui est infiniment sensible — à celui de la plaine deltaïque. En outre, toutes deux ont l'énorme avantage d'être situées, respectivement, à proximité des deux principales villes du Tonkin. Ce n'est assurément pas un attrait négligeable que celui qui s'offre de la sorte, à tous ceux dont les loisirs sont limités aux vacances de la semaine anglaise, à nos commerçants, notamment, de pouvoir atteindre, après une courte randonnée en automobile, de Haïphong, Doson, et de Hanoï le Tam-Dao, pour y passer avec leurs familles, qu'ils y ont installées pour les mois les plus brûlants de l'été, deux bonnes nuits que relie la journée dominicale. Cependant, à connaître aussi Chapa, nul ne contestera — pourvu toutefois qu'il ne soit pas trop féru de conventions ni de fêtes mondaines — que cette dernière station pour la fraîcheur de son climat comme pour les promenades qu'offrent ses environs immédiats, et pour la splendeur de sa végétation comme pour la beauté et le pittoresque de ses sites, doit tenir le premier dans la liste des villégiatures tonkinoises, classées par ordre de préférence.

Poursuivons la comparaison en l'élargissant à toute l'Indochine : Chapa y tient encore un rang des plus honorables. Je ne vois que Dalat qui lui soit supérieure par certains cotés, Dalat, la Simla indochinoise, avec son incomparable décor de montagnes couronnées de pins, avec son lac et ses cascades, avec ses torrents puissants et fougueux, avec ses innombrables sites, d'un charme agreste et sauvage qui représentent, par de belles routes, autant d'excursions captivantes qu'on accomplit sans fatigue, Dalat enfin, avec toute sa région aux belles forêts qui constitue le plus admirable des terrains de chasse et que peuplent les plus grands fauves pour la grande joie des Nemrods venus parfois de très loin, d'autres continents. Mais Chapa, pour moi bien préférable au cambodgien Bokor, me semble ne le céder en rien à l'annamite Bana, placée à la même altitude de 1.500 mètres et jouissant d'un analogue climat. Au surplus, comme le Bokor et Dalat, Bana n'est-elle pas trop éloignée du delta du fleuve Rouge pour devenir une villégiature vraiment tonkinoise, même à la suite de la réalisation de ce grand progrès qui permet, de Hanoï, d'atteindre Tourane sans changer de train ? Et quant aux plages de l'Annam et du Cambodge, seule celle de Sam-Son peut lutter avec celle de Doson en vue d'attirer les baigneurs du Tonkin.

J'entends que l'on me dit : « Vous parlez de l'éloignement des stations du Centre et du Sud indochinois. Mais votre Chapa est-elle donc elle-même aux portes de nos cités de Hanoï et de Haïphong ou de nos villes provinciales de la plaine deltaïque ? Ne faut-il pas, pour l'atteindre, accomplir un voyage fatigant, un long voyage de plus de douze heures par l'hebdomadaire service de nuit du chemin de fer, et d'au moins vingt-quatre si l'on préfère se confier au train de jour ? » Sans doute, et je renchérirai même sur la gravité de cet inconvénient en ajoutant que, dans ce dernier cas, rien n'est plus accablant que certaines des après-midi passées ainsi dans un wagon surchauffé dont il est obligatoire de tenir toutes persiennes closes pour éviter le danger de l'éblouissant soleil, ce qui ne saurait évidemment atténuer, pour les cœurs sensibles prédisposés au mal de mer, le fort désagréable malaise que provoquent les innombrables courbes de la voie. Malgré pourtant ce permanent inconfort de plusieurs heures, nombre de personnes préfèrent les simples banquettes du train de jour aux couchettes des voitures de nuit. Elles comptent, en effet, qu'à l'hôtel de Laokay [16], où l'ami Viaud, ayant heureusement modernisé l'installation de ses prédécesseurs, sait accueillir et satisfaire

[16] Hôtel Touring, de Lao-kay, tenu par Gabriel Viaud et son fils Robert.

avec amabilité sa clientèle, elles trouveront tout ce qu'elles désireront en vue de se reposer de la grande fatigue de la journée. Elles auront ainsi repas chauds et boissons glacées, douche fraîche et chambre propre où le lit aux draps blancs, environné de la longue moustiquaire qui laissera très suffisamment passer l'air d'un ventilateur au vrombissement presque discret, les conviera au sommeil réparateur. L'on dort, certes, tout aussi bien à Laokay qu'à Hanoï, et même bien des nuits estivales y sont sensiblement moins lourdes, lorsqu'y souffle, sous un ciel couvert, dans le couloir que forme la vallée du fleuve Rouge, le vent attiré par les foyers d'appel des hauts monts. Alors, à sept heures et demie du lendemain matin, le voyageur, tout dispos, monte dans l'autocar qui va le conduire à la station d'altitude. Toutes les misères de la veille se sont évanouies. Ayant eu soin de choisir un jour différent de celui où l'hebdomadaire train de nuit amène ses nombreux estivants, il s'installe tout à son aise dans la voiture sans gêner le moins du monde ses rares compagnons de route qu'il ne jugera pas lui-même fâcheux ni importuns. Précieux avantage encore, n'est-ce pas, et qui ne contribue pas pour une mince part à faire des trente-huit kilomètres qui séparent Lao-Kay de Chapa, la plus agréable des promenades !

Car ce n'est plus dès lors, en vérité, qu'une promenade exquise, cette ascension d'environ deux heures et demie vers les quinze cents mètres de la station estivale. Après la traversée du fleuve sur le beau pont qui, naguère, a remplacé l'ancien bac, on court à travers le village de Coc-Leu, puis, quittant la vallée, on commence à grimper des mamelons en pente douce. Un clair arroyo, sous un épais lacis de rameaux et de feuilles, brise en cascatelles sonores son cristal contre les roches de son lit. Bientôt cependant, la route s'élève davantage ; on aborde la vraie montagne aux sommets tantôt dénudés, tantôt chevelus de forêts ; de loin en loin, apparaissent encore des rizières étagées en gradins réguliers. Peu à peu, cependant, on sent avec délices s'accroître la fraîcheur et s'accentuer les différences de degrés thermométriques entre les parties ensoleillées du chemin et celles que plonge dans une ombre dense la végétation sylvestre. Tantôt la voiture gémit à grimper de rudes raidillons bordés de profonds précipices, tantôt elle accélère sa vitesse sur une route à peine déclive, infiniment meilleure que l'an dernier. Enfin, voici le premier refuge des estivants, l'établissement de la Madeleine ; fréquenté par les amants du silence et de la solitude. Ce n'est pas encore Chapa, ni par le site, ni par le climat pourtant incomparablement plus bénin déjà que celui du Delta, mais notre station elle-même n'est plus loin maintenant. Quelques kilomètres encore, et nous passons devant le domaine de Chapa où Morellon hospitalise aussi quelques clients désireux d'une villégiature paisible et dépourvue de contrainte mondaine. Puis ce sont les deux villas de la Banque qui apparaissent à un détour tandis que s'érige au loin et plus haut, comme une Chartreuse isolée percée de fenêtres nombreuses, le Camp des officiers. Enfin, voici les premiers pêchers lourds de fruits déjà roses. Les premiers pavillons tiennent ouvertes leurs portes et leurs fenêtres. Sur la route, de gracieuses amazones passent au trot de leurs petits chevaux, grâce de leur jeune féminité. Et dans la cour fleurie du Grand Hôtel où arrête l'auto, jouent de mignons enfants aux bonnes joues pleines, sous l'œil indulgent de leurs mamans vêtues —signe du frais climat — de robes claires et chaudes dont les manches descendent jusqu'aux poignets.

Pourtant, ce soleil qui rayonne, éblouissant, dans le ciel pur...? Ah ! C'est qu'il est ici comme la plus douce des caresses ; au lieu de le maudire comme dans le Delta, on le bénit. Ce matin, il donne à tout le paysage qui environne la station un air de délicieux printemps. Et pareillement, à tous les cœurs le renouveau d'une gaité d'avril, d'une gaité qui s'épanouit sur tous les visages.

JEAN DARBOIS [17].

---

[17] Charles Patris (1881-1932), *alias* Jean Darbois : historien et poète, auteur, entre autres, d'un *Essai d'histoire d'Annam.*

LA SAISON À CHAPA
II
(*L'Avenir du Tonkin*, 16 juillet 1930)

IL est sans doute poète, et de la plus exquise sensibilité, l'aimable compatriote qui, devant moi, vient de baptiser notre coquette Station : « Chapa-les-Délices » ! Et c'est surtout la reconnaissance qu'il garde en son cœur à celle-ci pour le bienfait de son frais climat et l'accueil souriant de la nature agreste et paisible, qui a dû lui faire trouver sans effort cette expression imagée. Est-elle, cette dernière, exagérée quant à la plénitude de son sens, comme on pourrait le craindre en pensant à l'habituelle tendance qui porte les amants des Muses, ces visionnaires demi-fous, à magnifier toutes choses et jusque parfois la laideur ? Il faut alors que je m'accuse de ce travers, étant donné, comme doit se le rappeler le lecteur qui m'a fait l'insigne honneur de parcourir ma première chronique, que je me suis montré tout épris des séductions que Chapa présente aux estivants et sur lesquels a fondé sa fortune. De cette tout aimable bourgade, blottie au cœur des monts dont ses dernières villas escaladent hardiment les premières pentes, et tout environnée d'un immense tapis végétal que dominent çà et là de belles forêts et qui parfume l'air, à certaines heures, de toute la suavité d'un complexe mélange d'arômes alpestres, j'ai dit, en effet, ici même, le los mérité, Oui, chanté — d'ailleurs après la plupart des compagnons de villégiature que mon heureux destin m'a fait rencontrer dans cet Eden où ils m'avaient précédé — cette louange d'un cœur fervent et, comme celui de mon ami le poète, plein de gratitude. Sans doute, l'ai-je fait sur le mode mineur car les accents trop appuyés, trop sonores du dithyrambe eussent été déplacés dans un article d'information. Mais je n'en suis pas moins sûr qu'un ton plus vibrant eût ailleurs parfaitement convenu ! Ô porte-lyre, mon amy ! pour ce chant plus puissant et plus haut, tout harmonieux d'une riche et délicate musicalité, pourquoi n'iriez-vous pas reprendre sur l'autel d'Apollon où les Muses l'ont gracieusement entouré de guirlandes, non pourtant le plectre brutal que frappent les Corybantes sur le rythme dyonisien, mais le luth qui permit au gentil Horace de rendre à jamais impérissable, dans la mémoires des hommes le souvenir de son agreste domaine de Tibur ?

« Chapas-les-Délices !.. » Soyez néanmoins loué déjà, poète mon amy, par cette trouvaille ! Et puisse l'enthousiasme de nos compatriotes, heureux de jouir ici, tout près, de vous, d'une voluptueuse existence de repos et de rêve, consacrer le triomphe d'un tel nom ! Car celui-ci me semble joli comme le sourire d'une rose printanière ! Car il sonne le plus gentiment du monde, avec douceur et suavité, comme la chanson perlée d'un chardonneret au bord du nid, dans l'éveil radieux du matin ! Car dans cette association fortuite de trois simples mots — le hasard crée parfois de ces choses heureuses ! — On éprouve l'attrait d'une mirifique promesse et la séduction d'un charme puissant ! Venez donc à Chapa, qui — notre ami le poète et moi vous l'assurons ! — la tiendra cette promesse séduisante, vous tous qui pouvez vous soustraire quelques jours à l'infernale fournaise du Delta ! Venez, oui, venez à Chapa-les-Délices — vous savez bien au surplus, d'après l'antique sagesse des nations et votre propre expérience que, sauf le respect que je vous porte : « plus on est de fous, plus on rit »! — à Chapa-les-Délices qui vous tendra, pleine jusqu'au bord, la coupe enchantée où elle aura versé souriante et pour votre joie, toute sa puissance irrésistible de douce conquête sur les cœurs, telle l'envoûtement amoureux de l'émouvante et merveilleuse légende de Tristan et d'Yseult.

*

* *

De ce qui précède, et qui constitue, du fait conscient et délibéré de l'auteur, la moins déguisée des réclames, se pourrait-il que quelques lecteurs mettent en doute mon total désintéressement ? Je me hâte de repousser cette accusation éventuelle et par trop gratuite qui prétendrait me faire entreprendre pareille propagande en vue de quelque avantage matériel. Je déclare donc que je ne suis propriétaire, dans notre station, ni d'une villa, ni d'une concession de terrain qui me permettrait d'en faire édifier une, ni davantage d'actions ou d'obligations par quoi je participerais aux bénéfices des entreprises commerciales et industrielles en cours d'exécution ou simplement en projet. Je ne suis ainsi qu'un humble estivant, qui paie selon le plein tarif général sa chambre et sa pension à l'hôtel, Mais aimant Chapa de la dilection la plus vive, et sachant bien que l'on ne saurait trouver ailleurs au Tonkin plus de bien-être physique et de calme reposant, je n'ai pour but en l'occurrence que celui d'inciter le plus grand nombre possible de lecteurs à venir partager mon agréable farniente, et ma délicieuse euphorie.

[Rumeurs]

Pourtant. cet appel que je faisais tout à l'heure avec le plus profond désir de le voir suivi d'un plein succès, pourquoi faut-il maintenant qu'une autre et plus grave arrière-pensée vienne lui succéder dans mon esprit ? Je crains soudain, et d'une crainte vive, qu'il ne soit trop entendu, ni retenu comme je voudrais, comme il faudrait qu'il le soit ! Je sais trop bien, en effet, que je l'adresse à un public dont la grande majorité fut naguère prévenue contre Chapa par toute une trame, savamment ourdie, de fort tendancieuses fausses nouvelles, et qu'il est bien difficile de ramener à la vérité l'opinion, quand elle s'est ancrée dans sa croyance en l'erreur. Néanmoins, je le renouvelle énergiquement, cet appel dont les résultats paraissent d'ores et déjà compromis ! Je le formule plus haut encore que tout à l'heure ! Je le crie même de toutes mes forces parce que j'ai les preuves très nettes de l'inexactitude des bruits qui ont couru, et que je me sens dès lors parfaitement en mesure de leur opposer le démenti le plus formel, quant à ceux, du moins, concernant le présent et un récent passé.

C'est au cours de la dernière semaine de juin que ces « bobards » sans base réelle et que n'aurait pas mieux créés de toutes pièces une imagination inquiète et maladive de mythomane, ont commencé à se colporter à Hanoï. D'abord assez anodins, et divulgués discrètement, comme sous le manteau, ils ont pris ensuite de jour en jour une ampleur plus grande, jusqu'a alerter vivement toute l'opinion.On présentait la sécurité des Européens de Chapa comme tout particulièrement précaire et compromise. Non, seulement la frontière nord [avait été] franchie par une forte troupe de communistes chinois, mais en outre, notre paisible station d'altitude avait été attaquée par cette horde de bandits qui l'avait coupée de toutes communications avec le Delta. L'on ne savait plus rien, depuis, de la situation des malheureux estivants. Nécessairement, dans de telles conditions, elle ne pouvait être que des plus alarmantes, sinon tout à fait désespérée. Qui ne connaissait, en effet, la cruauté pour ainsi dire congénitale, des fils de Han passés maîtres en l'art des supplices depuis les temps lointainement légendaires de leurs premiers empereurs ? Le massacre et le viol n'étaient que les moins inhumains des attentats auxquels étaient destinées leurs victimes.

Et de tout cela, surgissaient à l'esprit de maintes personnes que ces odieux racontars allaient frapper dans leur quiétude, d'hallucinantes et sinistres visions d'horreur et d'épouvante. En fin de compte, on annonçait qu'un important détachement de soldats l français, précédé par des avions de reconnaissance et de bombardement, venait d'être lointainement envoyé sur les lieux d'un nouveau drame, lointainement probablement effroyable.

Or, tandis que se développait cette fantaisiste histoire à la « Tronçon du Poitrail », nous nous portions ici le mieux du monde lointainement et passions, sous la mollesse des couvertures, des nuits délicieuses dans le plus profond sommeil. Cependant, quand nous reçûmes ces alarmantes, ces angoissantes nouvelles, nous fûmes tour à tour surpris, d'un étonnement infini qui confinait à la stupeur, puis en proie à une vive indignation. Nous sentions trop bien que ce tissu d'affirmations mensongères allait avoir pour la station, la plus fâcheuse, la plus injustifiée des conséquences. Il n'était, en effet, point douteux que beaucoup de nos compatriotes du Delta, qui se faisaient auparavant une joie de venir partager notre agréable repos, n'oseraient plus donner suite à ce projet. En dehors de l'inquiétude que l'on avait causée à notre sujet à tous les Français d'Indochine, on avait donc voulu, selon l'énergique expression de l'un d'entre nous « tuer Chapa. »

Mais pourquoi cette tentative d'assassinat ?

Quel était le but poursuivi par le moyen de ce lancer de « canards » ? Et quels sont, de celui-ci, les fauteurs responsables ? Ces derniers, je ne saurais les indiquer : bien que le vieil adage latin « is fecit cui prodest »,« c'est-à-dire l'auteur du fait est celui qui avait intérêt à le faire », semble pouvoir être ici d'une application nullement, arbitraire, je ne voudrais pour rien au monde faire état d'un faisceau de simples présomptions. Cela seul m'est, pour l'instant, permis de rétablir, à l'encontre des informations que l'on sait, la situation ici telle qu'elle est, et telle qu'elle a toujours été, depuis le début de la saison.

Or, à ce sujet, notre sécurité, qui n'a pas été, jusqu'ici, le moins du monde compromise, demeure aussi entière qu'elle peut l'être. Aucun groupe communiste chinois, ou hostile de quelque façon, n'a franchi la frontière ou n'a remonté la vallée du fleuve Rouge pour venir porter ici le crime et le deuil. Assurément, au cours des temps que nous traversons, personne ne saurait affirmer sans une témérité tangentielle à la folie, qu'il en sera toujours de même. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je n'infirmerai ce qui a été dit des menaces de l'avenir que par cette réflexion que, si, le danger existe réellement,

[ligne illisible] ……

rieure, mise au courant par la Sûreté générale, n'ait pas pris plus de précautions pour l'écarter et n'ait pas contre lui, mis en garde le public. Mais, pour l'instant, nous chercherions en vain, paraît-il, le moindre nuage inquiétant dans notre horizon. Telle est l'opinion d'un fonctionnaire de Laokay placé le mieux du monde pour être constamment au courant des événements qui peuvent se produire dans la province et sur ses confins. « Les fausses nouvelles qu'on a répandues, me disait-il naguère, qui datent de quarante huit heures en ce jour rayonnant et ensoleillé du 13 juillet où j'écris ces ligne — sont d'autant plus incompréhensibles que, depuis plusieurs semaines, la frontière est parfaitement calme, aussi bien que les districts chinois qui l'avoisinent. Je vous donne ma parole que je n'ai rien appris qui puisse faire craindre pour l'instant quelque tentative armée contre Chapa. Croyez-vous, d'ailleurs, que notre Résident laisserait ainsi sa famille à la station d'altitude, c'est-à-dire à 38 kilomètres des bureaux où l'attachent ses fonctions, si vraiment il appréhendait pour elle quelque péril ? » Il est de fait que la si gracieuse et si délicatement affable madame Allemand partage avec sa fillette, depuis déjà plusieurs semaines, notre villégiature que rend plus que jamais charmeresse une succession presqu'ininterrompue de beaux jours. Venez donc parmi nous, vous surtout Hanoïens, qui n'aurez même pas à redouter ici d'alerte semblable à celle dont vous fûtes naguère inquiétés, par votre sirène en éphémère et malencontreuse folie !

JEAN DARBOIS.

LA SAISON À CHAPA

III

(*L'Avenir du Tonkin*, 23 juillet 1930)

J'ai cru de mon devoir d'informateur de dire ici même, au cours de ma dernière chronique, l'exacte vérité sur la tranquillité de notre situation passée et présente à Chapa. Il était alors, me semble-t-il, aussi nécessaire qu'urgent de faire justice des insidieuses fausses nouvelles qui s'étaient à ce sujet répandues dans le public. Je m'abstiendrais, par suite, de revenir à ces dernières, si je n'avais à cœur de déplorer le regrettable résultat qu'elles ont entrainé. Il n'est malheureusement point douteux qu'un certain nombre de personnes de Hanoï et du Delta, tout heureuses, la veille encore, de penser qu'elles allaient bientôt à leur tour venir partager notre agréable vie de repos et de bien-être, et qui, dans cette intention, avaient retenu leurs chambres à l'un ou l'autre de nos deux hôtels, ne se soit soudain, en raison des mêmes bruits mensongers, soucié que de ne plus donner suite à leur projet de quitter leurs résidences, et n'aient sur-le-champ annulé leur location dans ces établissements hospitaliers. Ainsi la station qui, l'an dernier, a dû refuser du monde taute de places, continue-t-elle à disposer, au plein cœur de la saison présente, de ces logements que des clients s'étaient d'abord réservés et que nul touriste, même à prix d'or-métal, n'eût pu obtenir voici seulement quatre semaines.

Ces chambres inoccupées — et l'on peut estimer qu'il en est aussi dans les villas comme au camp des officiers — qui viendra les reprendre à un tel abandon ? Qui voudra les venir habiter pendant la seconde moitié de la villégiature saisonnière, c'est-à-dire du début d'août à la mi-septembre ? Déjà, le train de nuit de la semaine dernière — comme en son temps l'*Avenir* l'a signalé dans sa chronique locale -— nous amena quelque quinzaine de nouveaux estivants. Et certes personne ici ne verra sans une vive satisfaction se poursuivre, en s'affirmant mieux encore, cette preuve du retour du public à la juste et légitime confiance en la vie paisible dont nous jouissons. Il est, d'autre part, fort à souhaiter que soit important le total de ceux qui viendront se rendre compte sur place qu'ils ont été dupes d'une habile tromperie. Ceux d'entre eux qui furent déjà, pendant quelque saison récente, les hôtes de Chapa, reconnaîtraient alors — à moins toutefois que la situation ne se modifie dans un avenir très prochain, ce qui est pour l'instant imprévisible — que leur abstention jusqu'ici fut de toute évidence d'autant plus injustifiée que la station, loin de leur offrir des conditions de confort et de bien-être moins avantageuses que dans le passé, présente au contraire un certain nombre d'attraits nouveaux et de tout premier ordre.

N'est-ce donc point, par exemple, l'un des plus essentiels et des plus utiles progrès dont l'on pouvait désirer la réalisation, que l'agrément, dont nous jouissons à notre guise depuis quelques jours de remplacer les fumeuses et malodorantes lampes à pétrole d'antan par le si pratique et si lumineux éclairage électrique ? N'en est-ce pas un autre, d'un intérêt à son tour point négligeable que de lui voir l'eau courante, limpide et froide, substituée dans nos cabinets de toilette à l'ancien système des brocs et des seaux ? N'en est-ce pas enfin un troisième, lui-même des plus agréables, que celui de la transformation de la voie la plus fréquentée sous le couvert de la forêt voisine. C'était, l'an dernier encore, un plus ou moins large chemin très inégal, qu'envahissait la brousse par endroits, et dont les pierres anguleuses et les roches pointant à travers le sol mal aplani, s'affirmaient génératrices de douleurs vives aux pieds des promeneurs affligés de cors et d'œils de perdrix. Il se creusait en outre ça et là des fondrières, où l'eau des pluies, ne s'évaporant qu'avec une extrême lenteur à l'ombre dense de feuillages que ne traversait pas le soleil, se mêlait à la terre argileuse, et formait avec elle une boue épaisse, gluante, tenace aux chaussures. En raison enfin de son son étroitesse, il ne permettait guère à deux personnes d'y marcher de front. Aujourd'hui, tous ces inconvénients ont disparu. L'ancien chemin est une vraie route d'une largeur partout égale qui vous offre la possibilité de la suivre facilement sur toute sa longueur, à la

hauteur même du compagnon que vous avez choisi. La plate-forme a été corrigée qui penchait souvent du côté de l'arroyo coulant quelques mètres en contrebas. Après l'avoir rechargée d'un amas considérable de pierres toutes blanches faites de ce calcaire dur que l'on rencontre en abondance dans la région, on lui a surajouté un revêtement épais d'argile compacte, longtemps comprimé et tassé par une légion de coolies et de prisonniers armés de dames. Si bien que la marche est maintenant infiniment agréable et facile, là où, jadis, elle était des plus pénibles, et souvent, par la fatigue même qu'elle imposait, dépourvue de tout attrait. Rien ne saurait la rendre plus silencieuse ni plus feutrée que cette terre jaune ou rouge qui est comme un épais tapis sous les pas. Quant aux anciennes fondrières, vous en chercheriez en vain l'emplacement. Et tandis qu'autrefois, plusieurs jours encore après qu'il avait plu, vous risquiez de revenir avec des vêtements tout souillés d'éclaboussures boueuses de votre promenade au bois, vous pouvez désormais entreprendre cette dernière, quelques heures seulement après la plus copieuse averse, avec la certitude que vos seules chaussures — et pas même jusqu'à la cheville - nécessiteront un nettoyage.

Je reparlerai de ces progrès — notamment de l'installation de la lumière électrique et de la capture des sources pour la distribution de l'eau courante — lorsque j'analyserai la qualité et la puissance des efforts qui ont fait de Chapa la déjà très belle et très agréable station d'altitude qu'elle est présentement, et de ceux-là, considérables aussi, qui devront accompagner son évolution dans le sens de l'heureux devenir vers lequel semble la porter naturellement son destin. En attendant, il ne me paraît pas sans intérêt d'indiquer de façon rapide comment cette simple expression géographique qu'était, il y a vingt-cinq ans, ce site complètement ignoré des Européens et des Annamites, et perdu tout au diable vauvert au cœur de la Haute-Région tonkinoise, alors réputée, par les effroyables maladies qu'elle engendrait inévitablement, comme une région dévoratrice de vies humaines, est devenu peu à peu l'un des centres indochinois de villégiature les plus salubres et les plus fréquentés.

Il est bien certain qu'aux premières années du siècle, aucun d'entre nous ne connaissait ce vaste paysage verdoyant de monts et de vallées sur lequel je viens d'ouvrir ma fenêtre. On n'en avait jamais entendu parler, même à Lao-Kay, pourtant distant de moins de dix heures. Cette localité n'étaitl pas encore chef-lieu de province, mais centre administratif du quatrième territoire militaire, était par suite une ville de garnison, et d'autant plus forte à ce point de vue qu'elle était située à la frontière. Quand mon humble destin de soldat de la dernière classe m'y fit aborder au début de 1904, elle comprenait tout à la fois, un régiment de tirailleurs, des compagnies de Légion étrangère et une batterie d'artillerie de montagne. Cette dernière, avec la moitié de l'effectif des légionnaires, était casernée de l'autre côté du fleuve Rouge, à Coc-Lêu, fort modeste village où se trouvait en outre édifiés l'ambulance dont la cloche, les matins d'été, sonnait si lugubrement, et souvent à plusieurs reprises, les trois coups qui signifiaient l'hospitalisation d'un soldat gravement malade. En face, s'étendant comme en prolongement de La okay sur l'autre rive du Nam-Ti, était, comme aujourd'hui, la ville chinoise de Ho-Kéou, mais qui se nommait alors Sang-Pheng pour les Annamites. Entre le fleuve Rouge et les maisons de cette localité, s'étendait un vaste banc de sable qui était, pour les malheureux Célestes condamnés par la justice (?) du mandarin, le jardin des supplices. Séparés que nous en étions par la seule largeur du cours d'eau, de combien de scènes affreuses ne fûmes-nous pas témoins alors, mes camarades et moi ! Les exécutions avaient lieu très régulièrement chaque samedi, à l'heure exacte de midi qu'annonçait le canon du fort chinois présidant à leur début. Un détachement de soldats réguliers vêtus de rouge amenait les victimes ; devant le mandarin en costume de cérémonie, un héraut lisait d'une voix forte les sentences, puis, tandis que se répercutait à tous les échos l'immense et monotone bourdon — hallucinant, lugubre, inoubliable — des trompes militaires chinoises, s'avançait, lui-même vêtu de la couleur du sang qu'il allait répandre, et le sabre nu, l'officiel bourreau passé maître, comme

nous nous en rendions compte, dans l'art cruel de couper oreilles ou bras humains suivant l'arrêt mandarin, ou de faire voler les têtes de ses compatriotes, d'un seul coup, avec un « ahan ! » sonore que portaient parfois jusqu'à nous les ondes du matin calme.

Mais je m'aperçois que je me suis écarté sensiblement de mon sujet.Qu'on m'en excuse ! … Je dirai tout au long — encore que moins rapidement — ce que je sais de l'histoire et de l'évolution de Chapa, dès le début de ma plus prochaine chronique !

JEAN DARBOIS.

LA SAISON À CHAPA
IV
(*L'Avenir du Tonkin*, 30 juillet 1930)

C'est une histoire sans « histoires » que celle de notre station ! Rien ne la dramatise : et dépourvue ainsi de tout événement tragique, elle n'offre même pas, à ceux qu'indiffère notre Haute-Région tonkinoise, l'intérêt d'un fait politique ou social assez grave pour mériter l'attention. Très courte, puisqu'elle n'excède guère la durée de vingt-cinq années, elle se confond en somme avec celle des efforts successifs auxquels se sont livrés un petit nombre de nos compatriotes pour amener le domaine de Chapa, dont seuls existaient au début le site et le décor, à l'état déjà florissant où nous le voyons aujourd'hui.

Néanmoins, en dépit de son peu d'importance, c'est cette histoire très sommaire que je vais ci-dessous exposer au lecteur, ainsi que je l'annonçais dans mon dernier article. Et tout naturellement, en premier lieu, j'indiquerai comment fut « découvert » ce frais et riant paysage, à la fois sylvestre et champêtre, alors qu'il n'était encore qu'un simple lieu géographique totalement ignoré des Annamites comme des Européens. Seules, en effet, le connaissaient les populations clairsemées des Mans et des Méos, ces frustes montagnards qui habitent les rares hameaux des environs. Or, si mes souvenirs sont exacts — et je crois pouvoir d'autant mieux les affirmer tels que divers points de repère personnels m'en permettent le contrôle — c'est de l'hiver de 1905-1906 que date cette « découverte ».

Je vais ici me livrer à une digression. Mais comme elle tient par certain de ses côtés à la suite de mon récit auquel, de ce fait même, elle ne saurait être tout à fait inutile, j'ose espérer qu'on ne m'en fera pas trop lourd grief. J'ai dit déjà qu'à l'époque ci-dessus désignée, j'étais soldat de deuxième classe et, pour rééditer l'amusante boutade, si souvent employée :« parce qu'il n'y en avait pas de troisième » ! Je faisais, en effet, mon service militaire comme canonnier-conducteur à la 4e Batterie de montagne du 1er Régi ment d'artillerie de marine, tout proche alors de voir substituer officiellement à cette désignation celle de 4e Régiment d'artillerie coloniale. Je rappelle ce que j'ai dit de notre casernement : il était sis à Coc-Lêu, sur la rive droite du fleuve Rouge, en face de Lao-Kay, chef-lieu du 4e Territoire militaire, Ce dernier — où les séjours des troupes étaient comptés comme campagnes de guerre, c'est à dire doubles — c'était le lieutenant-colonel Le Camus qui le commandait, et je ne doute pas, s'il me reste au Tonkin quelques vieux camarades qui partagèrent ma vie de ce temps-là, que ce patronyme ne leur évoque de nombreuses et fort désagréables alertes de nuit. Oh ! fausses alertes, il est vrai, seulement ordonnées pour aguerrir les hommes d'une garnison bordant la frontière chinoise, mais non dépourvues d'ennuis pour les plus humbles de ceux qui devaient y participer ! Je n'oublierai jamais, quant à moi, la première de celles qui rompirent mes sommeils profonds de juste sans trouble et sans remords.

Qu'il me soit permis d'en faire une narration rapide. Avec le groupe important de l'annuelle« relève » dont je faisais partie — (elle devenait indispensable dès la fin de

chaque été, tant les maladies graves et les évacuations sur l'hôpital de Hanoï avaient décimé les effectifs des artilleurs comme des légionnaires !) — j'étais arrivé de notre capitale tonkinois littéralement harassé, recru, fourbu par la fatigue d'un voyage de vingt et un jours en sampan — ah ! le chemin de fer du Yunnan était alors loin ! — un tout à fait inconfortable sampan dont j'avais partagé l'étroitesse avec sept ou huit compagnons d'infortune. Tout naturellement, remettant au lendemain la visite de Laokay et de Coc-Lêu, nous nous étions, ces camarades et moi, couchés aussitôt après la soupe. Et nous dormions à poings fermés lorsque tout à coup, à deux heures du matin, nous fumes réveillés par les notes éclatantes que, dans la nuit noire, lançait à tous les échos notre trompette. Celui-ci, c'était le bon gros Guibert, qui devait prendre dans la suite sa retraite militaire à la Colonie, pour entrer au service de notre police de Hanoï où, connu le plus sympathiquement du monde et fort estimé de tous, il était encore il n'y a pas bien longtemps. De quelles malédictions n'accueillîmes-nous pas la sonorité cinglante de son biniou, comme nous appelions son attribut de cuivre, instrument qui venait de créer notre supplice et dont Guibert jouait d'ailleurs en maître ! Et quel ne fut pas notre désarroi quand, à la lueur d'un falot clignotant, il nous fallut chercher, pour les faire charger par les servants, les mulets dont on nous avait désigné d'un seul chiffre l'identité ! Le lecteur s'imaginera-t-il tout le charme qu'éprouvèrent les malheureux conducteurs dont j'étais, et qui ne savaient rien des conditions de leur nouvelle vie, à nettoyer, souillés de crottin boueux jusqu'au paturon, les sabots des *miaule* dans le but de découvrir ceux qui devaient être conduits hors de leur écurie sommaire, au sol de terre battue, au toit de chaume, ouverte à tous vents, et dans laquelle les animaux étaient placés au hasard, selon leur guise, et pressés les uns contre les autres sans nulle séparation de bat-flancs ? Par bonheur, un ancien de la batterie, m'ayant pris en pitié, vint me présenter à Moquette, la bonne et brave mule d'affut de la première pièce, cette Moquette que je n'oublierai pas, elle non plus, pour l'amicale docilité qu'elle me témoigna dans la suite, et aussi pour la façon ironique de pince-sans-rire de se gonfler démesurément l'abdomen quand on la sanglait, pour une fois chargée, tourner sous ventre bât et chargement, à la grande exaspération des servants obligés de recommencer en vitesse leur travail !

Quant à nos officiers, j'ai conservé de certains d'entre eux un très aimable souvenir. Vous étiez parmi leur petit nombre en qualité d'adjoint au médecin-chef de l'ambulance, le docteur Roux, bon ami Sallet, qui deviez devenir l'un de nos botanistes, archéologues et folkloristes les plus éminents ! Combien n'avez-vous pas aidé à trépasser — dans l'impossibilité de les guérir — de ces pauvres soldats terrassés brutalement, comme en un clin d'œil, par le mal foudroyant d'une bilieuse hématurique, d'un accès pernicieux où d'une hépatite suppurée ? Vous souvenez-vous de l'énorme mulet placide que nous appelions Chamberlain et dont le service unique consistait à conduire au cimetière, dans l'un des tombereaux à deux roues de la batterie, pour la circonstance bien modeste corbillard orné de plantes vertes fraîchement coupées, nos camarades décédés ? Il n'y a pas bien longtemps, nous avons tous deux évoqué mon capitaine, ce grand, glabre, et sympathique Teissier, et mes tout jeunes lieutenants, l'un, Poinat, d'apparence si peu guerrière et dont l'on devinait la pure intellectualité de savant dès qu'on était en sa présence, l'autre, Lepoix, qui devint mon ami dès ma libération et qui me fit passer en 1911, à Brest où il commandait la batterie de côte de Sainte-Anne du Portzic, quelques-unes des plus joyeuses heures de mon existence. Il est aujourd'hui colonel d'un de nos régiments d'artillerie coloniale. Quant à Poinat, je regrette d'ignorer ce qu'il est devenu.

Je le regrette d'autant plus que c'est lui-même qui joua le rôle essentiel dans la découverte de Chapa. Par suite c'est ici, précisément, que ma digression rejoint mon récit historique et s'y incorpore de quelque façon. À la batterie, nous ne connaissions guère notre premier lieutenant à qui nous donnions plus volontiers du « Monsieur » que son grade, « Monsieur Poinat » n'y prenait jamais le service de semaine que se

partageaient son collègue Lepoix et l'adjudant. C'est qu'il avait mieux à faire. Il était, en effet, chargé de relever la topographie de la région. Pendant la saison favorable à ses travaux, c'est-à-dire en hiver, il ne faisait parmi nous que de rares et courtes apparitions. Un beau matin nous apprenions qu'à peine de retour d'une randonnée dans la montagne, il en préparait une autre pour le lendemain. Deux d'entre nous étaient alors désignés pour l'accompagner. Montés sur des mulets qu'ils avaient le droit de choisir et qui étaient toujours les mêmes — deux bêtes élégantes dont les formes étaient aussi gracieuses et les jambes aussi nerveuses et fines que celles des juments tarbaises, et qui, nommées Fil et Flûte, avaient la même robe gris truité — tous prenaient, à tour de rôle, un immense plaisir à ces courses par monts et par vaux, qui devaient les mener un jour, sous la conduite de leur lieutenant, au pied de la géante des montagnes indochinoises, la Fan Si Pan, et, par conséquent, devant le vert panorama des prairies et des forêts de la future station estivale.

La nouvelle qu'il y avait de la sorte, à proximité de Laokay, un site magnifique, d'un accès point trop pénible, d'un climat des plus agréables, et pouvant être parfaitement aménagé dans le but d'offrir une revigorante villégiature aux Européens affaiblis par la chaleur du Delta tonkinois, fut assez longue à dépasser le petit cercle d'officiers où elle se répandit tout naturellement en premier lieu. Il fallut, en effet, plusieurs années — sans du reste que l'autorité militaire en eût autrement profité qu'en ébauchant quelque projet de sanatorium — pour que les premiers pionniers civils vinssent reconnaitre les lieux et se mettre à l'œuvre initiale d'aménagement. Le précurseur en l'occurrence fut, je crois, en 1906, Hautefeuille, publiciste alors bien connu à Hanoï, qui, par ses articles, attira l'attention, définitivement, sur Chapa. Puis vint un agent de culture qui commença de coloniser la région au point de vue agricole. Ce fut Miéville, qui fit croître sur le sol jusqu'alors inculte, les premiers artichauts parmi d'autres légumes et qui récolta les premiers fruits des poiriers, pêchers et cerisiers qu'il avait lui-même plantés et greffés. Il se retira pour céder la place au père Zenner, que beaucoup d'entre nous se rappellent et qui, tandis qu'il poursuivait les succès agricoles de son prédécesseur, construisait les premières villas. Qui n'a mangé, alors à Hanoï, les produits — vendus à des prix très raisonnables — de son « domaine de Chapa » ? Ce dernier enfin, étant devenu, au cours d'une des premières années de la présente décennie la propriété de Jourlin, nous en arrivons, avec ce nouvel acquéreur, à des temps tout proches de nous. Jourlin devait en effet, à la fin de la saison de 1925, céder sa terre et ses installations — dont le Grand Hôtel et la plupart des pavillons annexes — à Fouyer qui le fit passer cette année même aux mains d'un dernier possesseur, la Société immobilière de l'Hôtel Métropole.

Bien entendu, s'édifiaient successivement en outre, pendant ce temps — depuis surtout les dernières années du père Zenner — les autres constructions de Chapa, constructions dont je parlerai dans ma prochaine chronique.

JEAN DARBOIS.

LA SAISON À CHAPA
V
(*L'Avenir du Tonkin*, 13 août 1930)

Un quart de siècle a donc suffi pour qu'ait évolué l'aimable villette d'été du Tonkin nord occidental du cycle de l'ère originelle, c'est-à-dire de la toute première enfance, à celui d'une pleine adolescence vigoureuse et robuste. Car il est bien vrai que l'on ne saurait déjà parler de maturité. Cet âge du plus grand développement où la station aura réalisé sa plus puissante force d'attirance et son rayonnement le plus complet peut sembler proche : il n'est pourtant pas encore advenu. Si les habitations particulières se

sont multipliées pendant que les Zenner, les Jourlin, les Fouyer, accomplissaient successivement, au prix parfois des plus pénibles efforts, leur œuvre au demeurant fort belle et méritoire : si peu à peu s'édifiaient, en même temps que ces villas privées, dont certaines sont très confortables et coquettes, les « résidences » officielles et le sanatorium militaire avec les « camps » des sous-officiers et des soldats convalescents ; si le sympathique, intelligent, et fort serviable indigène Mariky parvenait à fonder en partie sur l'emplacement de sa bien modeste et voire très humble auberge de 1923 l'hôtel infiniment plus vaste et d'un bon deuxième ordre « du Fan-Si-Pan » dont maints pensionnaires font un vif éloge ; si, enfin, divers artisans et commerçants, escomptant les bénéfices que leur laisserait une clientèle exclusivement française, sont venus s'installer tour à tour dans le village, il n'en reste pas moins que bien des modifications, des transformations et des innovations sont encore à apporter à l'actuel et déjà satisfaisant état de choses. Or, elles s'accompliront toutes (comme il est dès maintenant permis de le présumer et mème d'en être convaincu) tout en accélérant de plus en plus leur marche conquérante, dans un rythme créateur d'un surcroît de bien-être et d'harmonie, — chacune participant de la sorte au progrès de tout l'ensemble, dans une heureuse évolution vers un magnifique devenir.

Car Chapa — je ne cesserai de le croire ni de le répéter — a dans son destin d'être un jour, non pas l'*une* des stations estivales les plus agréables et les plus fréquentées du Tonkin, mais bien au dessus de toutes les autres, *la* plus attrayante et *la* plus achalandée. J'ai donné de cela les raisons majeures au cours de mes précédentes chroniques et je ne les redirais pas. J'ajouterai seulement qu'il faudra pour que parvienne à cette supériorité nettement dominante le précieux refuge, dispensateur de globules rouges à nos anémies deltaïques, que lui soient continués sans interruption, pendant quelques années encore, les généreux concours dont il a bénéficié jusqu'ici. Je m'empresse, au surplus, de dire à ce sujet que l'on peut — et que l'on doit faire entière confiance à ce groupe d'élite qui réunit quelques-uns des plus fervents amis de Chapa: le comité d'initiative, composé d'hommes très avertis de toutes affaires et questions indochinoises, sachant quelle heureuse influence et quels bienfaisants résultats peut avoir une villégiature agréable par sa fraîcheur et sa salubrité sur nos compatriotes débilités par un climat de feu, fort au courant en outre des conditions tout à fait favorables que présente la station en vue d'un développement pour l'instant difficile à limiter, de ses progrès, il n'est pas douteux qu'il ne poursuive sans défaillance et jusqu'au succès final la tâche qu'il a entreprise, qu'il a déjà commence d'accomplir, et dans laquelle on peut avoir, depuis l'an dernier, la quasi certitude que le soutiendra fermement l'administration supérieure du Protectorat.

M'étant permis, sans la moindre hésitation, de prendre de telles assurances sur l'avenir, j'en viens maintenant à la description des habitations diverses que Chapa présente à ses hôtes. Parmi elles, voyons d'abord, considérées dans leur ensemble, ce que sont les villas. Assez peu nombreuses encore — une trentaine peut-être —, elles sont pour la plupart édifiées depuis une époque récente et ne dénotent guère, en général, de prétention ni de recherche architecturales. Très rares par suite sont celles que leur aspect extérieur rend comparables aux plus avenantes et aux plus coquettes du Tam-Dao. On se rend parfaitement compte que les propriétaires n'ont ici rien voulu d'autre que des maisons répondant strictement à cette destination : servir de logements, pendant trois ou quatre mois de l'année, à des familles peu soucieuses de luxe ni de faste. Aussi les ont-ils presque toutes construites suivant des plans d'une grande simplicité, bien qu'assez différents, et néanmoins en y ménageant toutes les commodités désirables dans un appartement provisoire. Beaucoup sont basses, n'étant guère que rez-de-chaussée surélevé et sans étage. Elles sont posées, avec leurs toits dont les pentes rapides permettent l'écoulement facile des pluies, soit aux flancs des coteaux, soit aux faîtes aplanis des mamelons, au centre de terrains d'une plus ou moins grande étendue sur lesquels s'élèvent des pêchers, des noyers ou des pins, et que

parfois divisent ça et là des allées, bordant dès lors maint parterre fleuri. Plusieurs furent bâties en vue de recevoir des locataires pendant la saison. Elles comprennent le plus généralement, comme dans nos autres centres de villégiature, des appartements pour deux ménages ou deux familles amis, heureux de vivre ensemble à frais communs, et dont les chambres sont disposées, avec leurs annexes du cabinet de toilette, de la salle de bains et du *buen retiro*, de part et d'autre d'une salle à manger centrale, quelquefois précédée par un salon. En s'y prenant plusieurs mois à l'avance, on peut se faire réserver l'une de ces villas avec, bien entendu, tous ustensiles de cuisine, services de table, et verrerie nécessaires —, pour un loyer afférant à la période saisonnière, c'est-à-dire comprise entre le 1er juin et le 1er octobre, et qui, s'il ne s'abaisse guère en dessous de six cents piastres, ne s'élève pas non plus, sauf exceptionnellement, au delà de neuf cents. Si nous supposons réalisée cette entente entre deux ménages dont nous venons de parler, ce sont là des chiffres qui nous paraissent ne rien avoir de prohibitif puisque, la maison n'étant même habitée que pendant les trois mois des vacances scolaires au lieu des quatre que comprend la location, la dépense mensuelle, dans le cas du plus onéreux des deux prix précités, ne dépasse pas cent-cinquante piastres pour chacun des deux chefs de familles.

Quant au ravitaillement en denrées alimentaires, comme en produits de toute nature destinés à l'économie domestique, le Chinois classique — que l'on trouve installé dans le moindre poste de brousse où vivent deux Européens — y pourvoit de manière fort satisfaisante, moyennant des prix de vente supérieurs de vingt à trente pour cent à ceux que pratiquent les autres Célestes, établis négociants dans les villes deltaïques. Ce fils de Han est, à la vérité, fort intelligent et débrouillard. S'étant mis très vite au courant de tous les besoins de sa clientèle — il n'est venu fonder son établissement à Chapa qu'après1926 —, il est approvisionné de tout ce qu'elle désire. Il reçoit notamment, plusieurs fois par semaine, les primeurs qui paraissent sur les marchés de Haïphong et de Hanoï, et vous pouvez prendre aussi bien ici que là-bas, grâce à lui, votre café au lait matutinal en l'accompagnant d'un excellent beurre frais de Hong-Kong. En résumé, c'est merveille de voir tout ce que l'esprit éminemment pratique et l'ingéniosité de notre commerçant déraciné de l'Empire du Milieu et de l'Anarchie, réunit de marchandises diverses et variées dans son étroite boutique, pourtant si bien achalandée qu'il n'est guère d'instants de la journée où elle manque d'acheteurs.

Passons maintenant, à la suite de cette indication que précède celle des ressources en villas de la station, aux édifices qui réunissent chacun un important chiffre d'hôtes. Voici d'abord « l'Hotel du Fan-Si-Pan », moins considérable assurément que le « Grand Hôtel », mais néanmoins d'une incontestable et primordiale utilité. Il est malheureusement un peu défavorisé par sa situation au centre du quartier annamite où sa façade s'allonge parallèlement à l'unique rue du village qui, rocheuse et complantée de cailloux, dévale une pente très inclinée.

Nous avons déjà fait connaissance tout à l'heure de son propriétaire, l'entreprenant et fort aimable Mariky. Disons encore de lui que son effort, en vue sans doute de développer les intérêts matériels, mais aussi de contribuer au progrès de Chapa, doit être compté parmi ceux qui furent les plus tenaces et les plus louables. Pour en donner la preuve, citons quelques chiffres auxquels on ne saurait, de bonne foi, se refuser à accorder une particulière éloquence. Alors que l'humble auberge de 1925 disposait seulement de cinq chambres, sorte de cages étroites et bien inconfortables, l'hôtel du Fan-Si-Pan en avait trente-quatre dès 1929, toutes beaucoup plus vastes, plus claires, mieux disposées, mieux meublées, et satisfaisant à tout ce que demande une clientèle moyenne, c'est-à-dire point trop exigeante. Ajoutons pour conclure, avant de passer aux autres établissements hospitaliers dont je parlerai dans ma prochaine chronique, qu'en cette même saison de l'an dernier, Mariky avait q vingt six pensionnaires en juillet, cent six en août, et qu'il avait dû, d'autre part, se refuser à recevoir, faute d'assez de place pour les accueillir, une quarantaine de familles.

JEAN DARBOIS.

LA SAISON À CHAPA
VI
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 août 1930)

J'ai terminé ma dernière chronique en m'efforçant d'attirer l'attention du public sur l'œuvre méritoire et digne d'éloges qu'a réalisée en quatre ans l'indigène Mariky, propriétaire et fondateur de l'Hôtel du Fan-Si-Pan. Continuant à passer en revue les établissements hospitaliers de Chapa, c'est vers le Grand Hôtel que je vais aujourd'hui diriger la curiosité de mes lecteurs.

En présence du bâtiment principal, une première et très nette constatation s'impose, quand on a connu de visu les très modestes débuts de la station. C'est celle du contraste vraiment frappant qui existe entre maintenant et un récent passé, et tend précisément à faire croire que ce dernier est considérablement plus lointain. De fait, rien aujourd'hui ne rappelle, dans l'hôtel ni dans ses pavillons, ce qui fut, en 1914, la première et tout embryonnaire forme de ceux-ci. Le père Zenner, qui avait vanté le délice du climat et le charme du paysage à quelques rares personnes dont certaines l'avaient sollicité d'agréer leur clientèle, n'avait, alors, pour héberger celle-ci, que six pauvres chambres dans une modeste ca-nhà, construite hâtivement en torchis et paillote. Pendant la guerre, cette très élémentaire installation n'avait été naturellement ni accrue, ni modifiée. Puis, à compter du retour de la paix, l'état des choses avait commencé de se transformer lentement pour poursuivre, en fin de compte, cette évolution suivant un rythme rapide. De telle sorte que le père Zenner, au moment de se retirer de toutes affaires, pour prendre un repos bien gagné, avait pu céder une entreprise déjà florissante et comprenant, entre autres biens tangibles, vergers et jardins, cheptel et bâtiments, à son successeur qui n'avait plus, dès lors, qu'à continuer une œuvre jusque là bien conduite et, pour cette raison même, plus facile à développer. Ce bénéficiaire des efforts du vieux pionnier-défricheur de terre comme nos moines du Moyen-Age en France — ce fut, ainsi que je l'ai précédemment indiqué, le très heureux Jourlin. Celui-ci se trouva tout aussitôt dans une situation si favorisée que — grâce surtout, il est vrai, au concours de sa très aimable, laborieuse et toujours infatigable épouse, si frêle cependant ! — il fit rapidement fortune et réalisa son rêve d'aller, avec sa famille, vivre en France de bonnes et solides rentes. À la fin de 1925, dont la saison axait été merveilleusement achalandée, il céda son domaine à Fouyer et s'embarqua pour Marseille.

Il avait alors déjà fondé la première construction digne du nom d'hôtel et qui, non sans une certaine coquetterie, comprenait une dizaine de chambres. Tout près d'elle, à sa droite et perpendiculairement à son axe, s'élevait un second bâtiment, fait de chaume et de pisé et qui, de part et d'autre d'un long couloir central, se divisait en dix autres pièces. Enfin, le long de la grand'route, étaient édifiés cinq pavillons de briques dont l'ensemble offrait encore aux clients éventuels une quinzaine de chambres, de telle sorte que le chiffre total de ces dernières était, très exactement, de trente-quatre.

Avec ses annexes, l'établissement avait déjà quelque importance au Jourlin le céda a son successeur. Cependant, il était encore bien loin de présenter tous les avantages avec lesquels il nous apparaît aujourd'hui ! Or ce fut précisément Fouyer — en peu d'années, lui aussi — qui le modifia et le développa pour en faire l'hôtel, non encore parfait, ce qui était impossible pour bien des raisons indépendantes de son vouloir, du moins doté de plus de confort et d'agrément, que nombre d'estivants viennent maintenant fréquenter chaque année avec grand plaisir. Voyons donc ce qui, au début

de la saison dernière, par conséquent en juin 1929, avait été transformé ou innové depuis Joulin, c'est-à-dire depuis octobre 1925.

D'abord, la grande bâtisse en chaume et en pisé dont il vient d'être question, prive à jamais l'ensemble de sa note rustique et bien indochinoise de vaste sala. Mais est-il bien regrettable qu'elle ait été tout entière abattue et que le souvenir n'en demeure plus, sinon de manière occasionnelle et fortuite, même dans la mémoire de ceux qui l'ont habitée jadis ? Les chambres qu'elle représentait ont été récupérées fort avantageusement par les constructions neuves. C'est ainsi que l'hôtel proprement dit fut prolongé quelque peu dans ses deux dimensions de base et s'accrut en hauteur, dans cette même intention, de tout un premier étage aux très belles chambres, tendis qu'y furent ménagés divers services annexes et commodités indispensables. D'autre part, au pavillon sis exactement en face, devers la route et plus haut qu'elle sur la première élévation de terrain aplanie à son sommet, quatre chambres ont.été ajoutées aux trois antérieures, qui toutefois n'en forment plus que deux aujourd'hui, celle du centre ayant été transformée en dortoir de boys et, séparés par des cloisons, en salle de bain et *buen retiro*, avec passage pour y accéder. Les autres, bâtisses avant été laissées en leur premier état, Fouyer a considérablement, en outre, agrandi l'ancienne salle à manger. Enfin, il a fait édifier de toutes pièces dans l'immédiat prolongement de cette dernière qui, plus élevée de cinq ou six marches d'escalier, devient à l'occasion une très pratique scène de théâtre, et comme une véritable aile droite du bâtiment principal érigée perpendiculairement à l'axe de celui-ci, la claire et gaie salle des fêtes, très vaste, très belle avec ses hautes porte-fenêtres s'ouvrant respectivement sur les parterres fleuris de la cour et les vertes frondaisons du verger ; d'un goût fort satisfaisant avec ses parois peintes au sommet de pochoirs fleuris : très élevée sous sa charpente plafonnière qu'adorne en haut des murs, en contrastes avec leur teinte légère, le prolongement des poutres de soutien, comme des éléments de boiseries aux vives nuances de citronnier ; bien meublée enfin par son piano, ses casiers à musique, sa trop modeste et minuscule bibliothèque, et ses petites tables que couvrent de blanches nappes aux rouges et simplettes images rustiques et qu'entourent de larges et confortables fauteuils de rotin.

Fouyer qui avait, en outre, dès avant l'an dernier, projeté un nouvel agrandissement de la salle à manger, avait déjà fait établir dans ce but de lourds et massifs piliers de soutènement du côté du jardin potager et des pépinières de pêchers et de noyers. Il a dû s'en tenir à ce premier effort, de même qu'il n'a pu réaliser diverses autres transformations dont il avait mûri le dessein. Néanmoins, il disposait, au cours de la saison de 1929, d'un total de chambres qui atteignait exactement le chiffre de quarante-huit. Il en avait reçu de Jourlin trente-quatre dont il avait, comme nous l'avons vu, détruit une dizaine, soit un reliquat de vingt-quatre seulement. Il appert donc nettement, en conséquence, qu'en un laps de temps, plutôt court, de trois années, il doubla ce dernier nombre, ce qui fut une réalisation des plus considérables, des plus utiles, et d'un tel mérite qu'il n'en est pas d'autre à lui comparer en dehors de celui de Mariky.

Les travaux laissés interrompus ou non encore entrepris par Fouyer, il faudra pourtant les reprendre un jour pour rapprocher plus encore la station de son beau devenir. Il est certain que bien des installations, sans cela, s'avéreront insuffisantes à bref délai. Or cette tâche est dévolue, depuis l'hiver dernier, à la Société Immobilière qui, déjà propriétaire des grands hôtels Métropole à Hanoï, de Langson, de Doson, et du Tam-Dao, acquit alors aussi le Grand Hôtel de Chapa, flanqué de ses pavillons et de la totalité du vaste domaine dont, successivement, Zenner, Jourlin et Fouyer avaient été les possesseurs. Avouerai-je que j'en appris, comme beaucoup de ceux qui devaient ère un peu plus tard mes compagnons de villégiature, la nouvelle avec un vif plaisir ? Elle était, en effet, pour moi la certitude que nos destins d'estivants étaient remis en les meilleures mains du monde.

Et certes, cette assurance prenait une valeur d'affirmation d'autant plus grande que c'était Jean [Mélandri] — notre Jean populaire de Métropole — qui allait être chargé d'administrer le Grand Hôtel. Personne n'ignore plus le magistral talent qu'il déploie dans l'organisation des plus belles de nos fêtes de nuit hanoïennes. Or, il allait mettre au service de ses nouvelles fonctions directoriales les mêmes qualités exceptionnelles de réalisateur. Le temps, cependant, était bien court qui le séparait du début de l'actuelle saison ; trois mois, quatre mois encore, et celle-ci battrait son plein ; à sa place, beaucoup en eussent saisi le prétexte pour ne rien entreprendre avant l'an prochain. Lui, au contraire, ayant considéré la situation avec sa lumineuse acuité de vue, se mit sur-le-champ en devoir d'accomplir ce qui lui parut le plus immédiatement nécessaire C'est ainsi que le Grand Hôtel et ses pavillons eurent dans toutes leurs chambres la lumière électrique et l'eau courante qui firent aux clients la plus agréable surprise Et c'est encore ainsi que fut offerte, aux petits tables de la salle à manger du premier, une chère parfois infiniment délicate et savoureuse.

Souffrez que je m'arrête complaisamment un instant sur ce dernier sujet, en notre époque où naissent les gastronomes à la façon légendaire et mythique dont les pierres de Deucalion et de Pyrrha devenaient respectivement des hommes et des femmes ! Je passe sur les crémeuses brandades, les aïolis parfumés et les escargots de Bourgogne servis brûlants dans leurs coquilles, encore que ce soient mets dignes de tables lucullaires, qu'eussent frémi d'aise devant eu ces voluptueux épicuriens que furent Horace et Pétrone, et que nous les ayons nous-mêmes chaque fois accueillis comme le méritait leur très haute et culinaire dignité. Mais dites-moi si mes compagnons, experts en l'art du bien-vivre, ne durent, pas marquer d'une pierre blanche chacun des jours où notre Jean leur fit présenter cuites à point, ou bien une « vieille » exquise, dodue de blanc-manger sous sa peau dorée par le beurre de la friture, ou bien une langouste à la chair délicate, recéleuse d'une onctueuse crème d'or et véritable impératrice de festins sous sa cuirasse rutilante de pourpre vive ! « Voire ! dites-vous, oncques vit-on tels fruicts de mer à Chapa ! — Oui, nous les vismes et goustasmes, par quoy furent incontinent en liesse nos Sires Gosiers, tant estoit mirificque, de quoy fauldrez en doubtant, leur estat de frescheur ! » Oui, Jean nous fait de ces surprises qu'il compte bien parvenir à rendre tri-hebdomadaires au cours d'une proche saison ! Et naguère encore ne nous en a-t-il pas fait un autre que beaucoup considèrent comme d'un intérêt, en nous gratifiant d'un beau cinéma tout neuf qui, mardis et jeudis soirs, depuis le 4 de ce présent mois, réunit le plus agréablement du monde le Tout-Chapa jusqu'à minuit dans la salle des fêtes du Grand Hôtel ? Quand je vous le disais que nos destins d'estivants étaient désormais placés sous le signe de la plus heureuse fortune, d'être confiés à un tel intendant de nos plaisirs !

JEAN DARBOIS

LA SAISON À CHAPA
VII
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 août 1930)

J'avais compté compléter aujourd'hui les renseignements relatifs au Grand Hôtel et parler en outre du sanatorium militaire par quoi j'aurais terminé notre revue des établissements hospitaliers « chapayens ». Mais je n'en traiterai le sujet que dans mon prochain article, Je ne saurais, en effet, oublier que mon rôle de chroniqueur me voue avant tout à l'actualité. C'est donc à celle-ci que je vais consacrer ces lignes.

Sans doute, l'a-t-on déjà deviné cette actualité n'est autre que celle des fêtes, à peine terminées, du 15-Août. Quelle riche idée l'on eut, en vérité, de placer notre charmante station sous le signe « de la rose de Sâron et du lys de la vallée » et de lui

donner comme patronne la plus hautement souveraine, la plus prestigieusement belle et la plus délicatement consolante des figures féminines et maternelles sanctifiées par l'Église et par la foi de l'Univers, la source ineffable et libérale de toutes les grâces qu'est la Vierge Marie. Placées ainsi sous votre invocation, ô Mère tout aimable, elles ne pouvaient être, ces fêtes, que participant de votre merveilleuse splendeur ! Ainsi furent-elles brillantes entre toutes, et telles aussi que jamais dans notre paisible et verte montagne, tant de cœurs ne battirent à l'unisson, dans une joie sans mélange.

Certes, on les avait préparées de longue date. Depuis plus d'une semaine, me parvenaient du Grand Hôtel les éclats de voix, par intervalles, des acteurs bénévoles qui allaient nous donner le régal d'un vraiment impeccable concert. Chaque jour aussi, je savais que se réunissaient, chez l'une des dames du Comité des Fêtes, un certain nombre de nos plus charitables compagnes dont les doigts fins et délicats, habiles aux travaux charmants de l'aiguille et du crochet, créaient comme sans effort mille menus chefs-d'œuvre — printaniers falbalas fanfreluchés de dentelle — qui seraient offerts parmi les lots de la tombola qu'on organisait en faveur de diverses bonnes œuvres de la colonie. Enfin, l'on faisait la décoration du grand Hôtel où devait s'animer une kermesse digne des truculences du pinceau des peintres flamands, Ainsi, tandis qu'un détachement de soldats construisaient les baraques foraines où seraient offerts, avec maintes victuailles, des tirs à la carabine, des roues de fortune, et divers jeux populaires, une équipe nombreuse de travailleurs indigènes dressait à l'entrée du terrain réservé à ces futures réjouissances, de hauts portiques de verdure comme autant d'arcs de triomphe destinés au passage de la foule en liesse.

Quoi ? Vous riez de ce mot « foule » ? Vous le trouvez exagéré ? Mais je vous assure qu'il y eut foule vraiment, une foule aussi compacte que l'an dernier en pareille occurrence. Permettez cependant que je procède par ordre, sans anticiper.

La fête s'ouvrit, le 15 août au matin, par le cérémonial religieux. Il y eut, ce jour-là, dans la minuscule et trop humble villa de la Mission dont l'une des salles sert d'église, trois messes successives à sept, huit et neuf heures. À cette dernière, grande et belle solennité chantée, le sermon fut prononcé par Sa Grandeur, Monseigneur Ramond en personne, et ravit son auditoire en traitant le sujet de l'Immaculée Conception dans un sentiment plein de poésie. Comme il devait se sentir en sympathie avec tous ceux qui l'écoutaient avec respect, le bon et vénérable prélat aux yeux spirituels, et si majestueux avec sa longue et soyeuse barbe blanche ! Quant à la toute petite église, elle était bien ce que signifie son étymologie grecque. Elle était bien *l'ekklecia*, c'est-à-dire l'assemblée —-une assemblée des fidèles qu'elle ne pouvait abriter tout entière sous les oriflammes tricolores et à l'entour des fleurs dont elle est décorée. Et quel dommage que, pour se réjouir d'une telle affluence de monde, le bon pasteur de Chapa, l'excellent Père Savina, n'ait pas été présent ! Hélas ! cet apôtre de la charité chrétienne, ce saint qui se dépouille de tout pour ses ouailles indigènes et, avec rien, a toujours assez, avait dû, quelques jours plus tôt — il fallut l'y contraindre car il s'y refusait — descendre à Hanoï pour s'y faire hospitaliser, miné qu'il était par la fièvre, et d'un tel amaigrissement qu'il en avait perdu toute vigueur physique.

La grand'messe finie, ce fut charmant de voir se renouveler, à deux pas de la frontière de Chine dans l'Extrême Levant asiatique, l'une des plus vieilles coutumes de nos villages de France dont toute la population se réunit au sortir de l'église. Tous les assistants qui venaient d'entendre l'« Ite Missa est », s'en allèrent déambuler dans l'unique et courte rue de la bourgade. C'était, par hasard, jour de grand marché, et le coup d'œil était vraiment des plus attachants par le bariolage et la bigarrure de ses couleurs, Aux fraîches toilettes de nos compatriotes se mariaient avec harmonie les vêtements bleus, ornés de fines broderies d'une polychromie de mosaïques, des Méos venus de tous les hameaux environnants et qui portaient au col, aux mains, aux doigts, même aux oreilles, tous leurs bijoux d'argent massif, fantaisistement ciselés. Puis ce fut la dispersion vers les villas et les hôtels. L'heure du déjeuner approchant, la faim

aiguisait les appétits. Chacun, de toute évidence, allait faire honneur à la chère présentée à sa table.

Mais je ne saurais, sans allonger indéfiniment mon texte, décrire tous les détails de la fête profane. De celle-ci, je n'envisagerai donc que les « clous », d'ailleurs assez importants et nombreux. Les deux premiers se déroulèrent au Grand Hôtel, dans la salle des Fêtes qui, pour la circonstance, avait été décorée de plantes vertes et de guirlandes de papier de diverses couleurs, découpé en calices floraux, formant entre elles des entrelacs qu'illuminaient une profusion de minuscules veilleuses électriques. Combien il fut regrettable que, malgré tous les efforts, on n'ait pu réunir un bon orchestre pour le bal travesti qui s'ouvrit là le soir même du 13 août ! Le gramophone électrique dont on fut obligé de se servir était assurément beaucoup moins entraînant, et jetait d'autre part une bien humble, bien pauvre note dans la somptueuse richesse des costumes. Quant à ces derniers, ils étaient si nombreux qu'ils évoluaient difficilement dans la salle pourtant vaste, en nous offrant un fantastique tableau de tous les peuples et de tous les pays, ceux de l'histoire comme ceux de la légende, dans leur plus intense couleur locale. Comment citer tous les sultans et sultanes, tous les Incroyables et Merveilleuses ? Une hétaïre turque voisinait avec un cow-boy. Et ça et là passaient des paysans et des paysannes de notre Armorique, accointés par un groupe de Méos.

J'en passe, hélas! et des plus jolis, de ces travestis qui se livrèrent toute la nuit au plaisir de Terpsichore tandis que coulait à flots le blond et pétillant champagne dans les coupes. Ajouterai-je ce détail que j'allais oublier ? Le souper — oui, Madame ma chère ! était à la carte, et je vous assure que le Grand Hôtel, pour des prix qui n'avaient rien de prohibitif, avait fait les choses de telle sorte que vous pouviez vous offrir le menu le plus rare et le plus délicat. Mais laissons, laissons s'évanouir le souvenir de cet admirable « harnois de gueule », qui n'est plus, et parlons d'un autre plaisir.

Celui-ci, ce fut le lendemain 16 août qu'il nous fut offert, à partir de seize heures, par la kermesse suivie du bal costumé pour enfants. J'ai déjà caractérisé la première, en disant que le spectacle en eut tenté le pinceau de quelque Van Ostade. Quant au deuxième, au moins autant que le dancing de la veille, il nous présenta le mouvant panorama d'une féérie pleine de couleur, d'animation et de vie. Ah ! cher Verlaine des « Fêtes galantes », ce n'étaient point là des masques et bergamasques tristes sous leurs fantasques déguisements, mais un monde de jolis lutins ayant pris, joyeux, mille apparences charmeresses et dont les lèvres étaient fleuries de toutes les roses aimables du sourire ! Quelles mignonnes danseuses aux blancs tutus en ruches tuyautées ! Quel joli groupe de petites Bretonnes portant les plus belles des coiffes qui jamais s'inclinèrent pieusement devant les calvaires armoricains ! Et ces Roumaines et ces gitanes ! Les chats Bottés et les Oiseaux bleus ! Les paysans et les Bécassines ! Et encore ce « Printemps tout en fleurs » qui semblait inspirer — heureusement bien loin de tous lees« orages désirés » du vicomte René de Chateaubriand et sans songer non plus au « mal du siècle », cette adorable petite « Muse romantique » qui était sa voisine !

Là aussi, j'en passe, et des plus dignes d'être cités. Mais la place dans ces colonnes m'est mesurée et je suis assez éloigné encore de la fin de mon récit. Il me faut maintenant aborder ce qui fut peut-être la plus belle et la plus parfaite manifestation des fêtes, c'est-à-dire le concert qui nous fut donné le soir du lendemain. Ce fut le délicieux régal d'art qui satisfit fois les musicomanes et les amateurs de pièces théâtrales. Et tous ceux qui contribuèrent à nous le donner furent des artistes dignes des tous les éloges. Je voudrais ici tous les citer, Hélas ! ils sont trop, *comme l'on le verra d'autre part*. Je ferai donc à mon grand regret silence sur leurs noms en déclarant pour conclure à leur sujet, que l'on vit rarement, mème dans de très grandes villes, un groupe d'amateurs aussi talentueux et captivants que celui dont les mérites très divers et très grands exaltèrent les cœurs de tous les estivants pendant cette mémorable soirée du 16 août 1930.

J'en viens enfin au dernier des trois jours de fête, le dimanche 17, surlendemain de l'Assomption. La joie n'y devait pas être moindre qu'au cours des précédents. Elle eut ses différentes étapes dans la prolongation de la kermesse de la veille, dans le tirage, au Grand Hôtel, de la tombola dont les 1.500 billets à cinquante cents avaient tous été vendus, et dans le bal de tête que donnait, à partir de 21 heures et demie, Mariky dans son Hôtel du Fan Si Pan. Là aussi, la salle fut trop petite pour contenir la foule des danseurs qui tournaient et virevoltaient dans l'entrain le plus endiablé. C'est que, plus heureux que le Grand Hôtel, le Fan Si Pan avait pu se procurer un orchestre de cinq musiciens avec un jazz qui faisait rage. Quant aux « têtes », puisque têtes il y avait, l'on put voir les coiffures les plus originales et les mieux seyantes. Cinq d'entre elles, désignées par le vote de tous les assistants, furent primées. Ce furent successivement et par ordre de préférence, une lumière électrique rappelant le dernier progrès de la station avec ces mots : « J'éclaire Chapa », et d'une ingéniosité vraiment très curieuse ; une guérite minuscule où rêvait un factionnaire en armes ; un petit aéroplane, un chapeau d'Andalouse, et une coiffure de princesse russe. Jamais l'on ne vit société plus joyeuse s'amuser toute une nuit sans que la moindre fausse note vint s'y glisser, Mais combien étions-nous dans la salle du Fan Si Pan ? Trois cents ? Oui, au moins et plutôt quatre que trois, ce qui s'imagine assez mal, vu l'exiguïté relative des lieux ! En tous cas, recette a dû être bonne pour Mariky que les derniers clients occasionnels ne quittèrent qu'à six heures un quart du matin, très nombreux encore !

Aujourd'hui, nos Chapayens récupèrent le sommeil de la veille. Le soleil a beau rayonner : il n'éveille pas les dormeurs qui ronflent derrière leurs persiennes fermées.

JEAN DARBOIS

LA SAISON À CHAPA
VIII
L'ŒUVRE DES MISSIONNAIRES
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 septembre 1930)

Le compte-rendu des très brillantes fêtes qui, le 15 août et les deux jours suivants, se sont déroulées à la station dans l'animation générale et dans l'allégresse la plus joyeuse, m'a fait momentanément interrompre la revue des établissements de villégiature, ouverts pendant la saison chaude du Delta. J'y reviens aujourd'hui pour dire tout d'abord qu'entre nos hôtels de montagne et ceux de tout premier ordre, comme à Hanoï Métropole, et à Saïgon le Continental, qui s'élèvent depuis longtemps déjà dans nos grandes cités indochinoises, toute comparaison serait un peu prétentieuse tant est considérable la différence entre ces deux éléments. Cependant, elle ne s'avère pas telle que nous ne puissions espérer d'en voir diminuer très sensiblement bientôt l'importance. Le jour ne me paraît, en effet, pas éloigné qui doit permettre à la clientèle du Grand Hôtel, dès lors satisfaite à tous points de vue, d'apprécier de nouveaux avantages qui lui rendront plus encore agréable le séjour à la station.

Ces derniers mots indiquent nettement que je fais — n'étant d'ailleurs qu'une voix dans un chœur unanime — pleine confiance à l'homme dont j'ai dit déjà — dans mon avant-dernier article — les remarquables mérites d'organisateur en rappelant le goût très sûr, non moins que la parfaite maîtrise, avec lesquels il orchestre la claire et lumineuse symphonie polychrome des fêtes nocturnes d'hiver à l'Hôtel Métropole. Jean, dont la limpide acuité de vision dans le futur s'ajoute encore à ces rares dons, s'est tracé tout un programme en vue de doter l'établissement, à Chapa, de la Société immobilière de tout ce qui peut contribuer à en rendre impeccables l'habitat et le confort, et, ce programme, on peut être à l'avance assuré qu'il le remplira. J'ai dit aussi quelles sensibles améliorations il apporta, cette saison, dans le domaine culinaire. Il n'est pas

douteux qu'il n'eût même en cela — comme en toutes choses — voulu faire beaucoup mieux. Malheureusement, la Société de nos Grands Hôtels tonkinois, comme on le sait, n'a fait l'acquisition de l'établissement Fouyer qu'à une date tardive, précédant seulement de quelque trois mois l'ouverture de l'actuelle saison. Ne pouvant, dès lors, réaliser l'œuvre totale, elle dut se contenter de parer au plus urgent, et, partant, de remettre le reste à une date ultérieure.

Ce plus urgent, c'était-rappelons-le, la distribution de l'eau courante et de la lumière électrique dans les quarante huit chambres ainsi que dans tous les appartements et services annexes de l'hôtel et des pavillons. J'ajoute en passant que l'électricité nous éclaire ici de façon irréprochable et que, depuis le 10 juillet environ que la mise au point de l'installation et de la machinerie est terminée, nous n'avons pas eu la plus minime de ces pannes de lumière qui surviennent parfois si brutales et malencontreuses à Hanoï au moment du dîner. On peut estimer déjà que le double travail exigé par de tels progrès n'a pas coûté de minces efforts. Je passe sur l'introduction du cinéma dans le domaine des distractions de toute notre petite colonie d'estivants. Par contre, qu'il me soit permis d'insister un peu sur la façon dont Jean compte utiliser l'intervalle de temps qui va séparer, du début de juin 1931, la fin du prochain mois de septembre.

Je disais naguère que l'actuelle salle de restaurant était déjà devenue trop petite l'an dernier. Je n'osais alors ajouter — c'était en juillet que j'écrivais cela ! — qu'elle était trop grande en raison des défection de clients provoquées par l'on sait trop quelles fausses nouvelles. Aujourd'hui que l'influence de ces dernières est complètement dissipée, et que les plus récents trains de nuit — surtout celui du 14 août — nous ont amené une légion imposante de compatriotes nouveaux, il nous faut revenir à cette réalité d'un local trop exigu, dont un certain nombre de tables ont dû être expulsées pour envahir, en contrebas de leurs places initiales, la salle des Fêtes. Or, l'an prochain, cet inconvénient sera définitivement conjuré. Sur les lourds piliers de soutènement en pierre et maçonnerie que Fouyer, sans pouvoir, en dépit de ses plus énergiques et excellentes intentions, couronner son entreprise, avait fait établir dans le même but derrière l'aile gauche de l'hôtel, à l'orée du grand verger entre la route et la forêt la plus proche, s'éleva la nouvelle salle à manger, haute, spacieuse et claire, de plain-pied avec l'ancienne qui en sera comme le prolongement et la doublera à l'occasion. En outre, jouxtant cette nouvelle construction, sera bâti et aménagé un préau couvert qui, pendant les jours de pluie, sera lieu de récréation des enfants dont la turbulence et les voix auront alors cesser de troubler le local de fêtes qui est, en somme, en même temps que le café de l'hôtel, l'unique lieu de réunion de tout Chapa. Enfin, la large véranda qui s'allonge au premier étage de la façade du bâtiment principal sera supprimée, où plutôt transformée en autant de cabinets de toilette qu'elle dessert présentement de chambres, et qui auront attenant à celle ci, de plain-pied, en comportant encore cet appréciable agrément de s'ouvrir sur un vert et reposant paysage sylvestre.

Voilà pour les modifications et perfectionnements essentiels du bâtiment. Car je ne saurais, sans devenir prolixe ni fastidieux, détailler les améliorations moins importantes comme celles qui, par exemple, doivent donner un peu plus d'attrayante joliesse à l'apparence de certains pavillons, et les commodités complémentaires à leurs locataires futurs, j'ajouterai cependant qu'un très sérieux et coûteux effort doit encore être tenté pour édifier de nouvelles chambres, qui seront luxueuses, vraisemblablement sur la salle à manger projetée qui sera dés lors surmontée d'un étage et peut-être de deux. Je signale enfin l'intention de Jean d'accroitre de façon très sensible le confort des appartements. Tout le mobilier en usage aujourd'hui doit peut peu à peu disparaitre qui sera remplacé par un ameublement d'un style unique, plus pratique, et surtout moins vétuste et plus élégant. Nous en aurons donc heureusement fini avec le trop sommaire, trop disparate, et quelque peu triste état de choses antérieur. Qu'on veuille bien noter, en passant, que ces derniers mois ne sont nullement une critique à l'adresse des prédécesseurs de la Société Immobilière. Bien au contraire, il est de toute justice de

reconnaitre le grand mérite qu'ils ont eu de vaincre, dans un pays de montagne éloigné de tout centre, où il n'y avait rien, où il fallait donc tout créer sur place ou tout importer à prix d'or, les mille difficultés presque insurmontables qui s'opposaient à faire de la station un centre muni de toutes choses indispensables à une foule d'estivants habitués au confort des villes. Fouyer avait d'ailleurs lui-même, m'a-t-on dit, l'intention de changer sans tarder, contre un nouveau plus satisfaisant, le vieux mobilier actuel.

Quoiqu'il en ait été, toute la clientèle verra sans regret sen aller aux magasins de vieux accessoires et dans les entrepôts transitoires des chiffonniers, les antiques lits de bois parfois vermoulus - encore qu'on y repose mollement sur l'élasticité d'excellents sommiers métalliques — et les couvertures, plus où moins tachées d'encre et d'autres macules d'origine indéfinissable. Nos compagnes surtout seront heureuses de n'être plus en proie à ce qui faisait leur sombre désespoir, c'est-à-dire aux armoires sans glaces et à la carence de toutes psychés, qui leur créaient cette lamentable, cette exaspérante situation de ne leur permettre *de visu* aucune constatation de l'effet de leurs toilettes, ni de la sveltesse et de l'élégance de leur « ligne ».

Il est enfin un troisième édifice qui réunit un nombre important d'estivants dans un ensemble de chambres et d'appartements si nombreux que ceux du Grand Hôtel. C'est la Villa des officiers, plus communément appelée le sanatorium militaire. Construit à une altitude sensiblement plus élevée que celle des 1.500 mètres du village, cet établissement, dominant le sommet d'un haut mamelon érodé en forme de plateau, présente les conditions de salubrité les plus heureuses. Les brises de montagne y circulent sans encombre, plus perres [*sic*] et plus exquises encore, aux beaux jours que dans le vallon en-contrebas. Il est vrai que cet avantage, au cours de longues périodes pluvieuses, disparaît comme partout dans les environs, devant le désagréable inconvénient des nuages qui très bas, remplissant les vals et dévalant les gorges, enveloppent souvent la construction d'un blanchâtre brouillard. Vu de loin, à travers l'indécise clarté que filtre celui-ci, dont la masse apparaît plus opaque à mesure qu'elle s'accroît dans les profondeurs de l'horizon et, dès lors, obnubile le fond violet-noir de la Fan-si-pan et des autres montagnes, le dit sanatorium donne l'illusion d'une chartreuse par son architecture rectiligne et sommaire, ses toitures très déclives, et les multiples points noirs, qui semblent les ouvertures d'autant d'étroites cellules monacales, des fenêtres percées dans la blancheur des façades. Du terre-plein pourtant, qui précède celles-ci, l'on jouit par ciel clair d'un vaste panorama qui prend sous le soleil et selon les heures du jour, toutes les nuances du vert se dégradant de l'émeraude des forêts au crépuscule, déjà beaucoup plus long que dans le delta, au véronèse des herbages sur les massifs déboisés. Mais ce n'est là qu'un des avantages secondaires de l'établissement. Le principal, c'est que les estivants y sont privilégiés sur la clientèle des hôtels par les prix sensiblement inférieurs de leurs chambres et de leur pension. Ne me suis-je pas laissé dire que la réduction sur le tarif de Mariky, pour une seule personne, atteignait mensuellement quarante piastres ? Encore mon interlocuteur ajoutait-il que ce n'était pas là très considérable avantage comparativement à celui qui était fait aux ménages avec enfants. Voilà donc la raison, parbleu ! pour laquelle il y a là-haut tant de mioches, — plus de soixante, paraît-il ! Cependant, n'est pas admis qui le désire à jouir d'un tel bénéfice. Il faut pour cela montrer patte... d'épaule en argent ou en or. Être galonné ou l'avoir été, telle est la condition *sine qua non* pour s'y voir accueilli. Tous les hôtes de l'établissement, comme l'indique le premier des deux noms sous lesquels nous l'avons désigné, doivent être en effet officiers de l'active ou de la réserve. Étant donné que le système de gestion est une façon de coopérative dont j'ai, [l'an] dernier, entendu diverses personnes se déclarer très satisfaites, il arrive néanmoins que de nombreuses demandes d'admission sont à chaque saison en surnombre et ne peuvent être retenues. Là aussi, comme pour les autres gîtes de Chapa, il faut solliciter sa place longtemps à l'avance pour avoir quelque chance de se la voir attribuer.

JEAN DARBOIS

LA SAISON À CHAPA
IX
L'ŒUVRE DES MISSIONNAIRES
(*L'Avenir du Tonkin*, 10 septembre 1930)

Proche de son inéluctable fin, la voici décliner, notre belle et tout aimable saison ! Les premiers jours sont venus de septembre qui, déjà, dans la montagne, est un mois d'automne, pour la rendre un peu plus languissante à chacun de leurs tournants et accroître, dans le creux des vals et la profondeur de la forêt, la paisible domination du silence et de la solitude. Ce n'est plus maintenant que de loin que retentissent sur les routes les trois temps sonores à une allure de doubles croches, des sabots de chevaux au galop, montés par les rares amazones et cavaliers qui nous sont demeurés. Les enfants eux-mêmes, ces gentils perturbateurs de nos repos, ne font plus entendre, qu'avez timidité, l'on dirait, ces cris de joie qui, naguère, étaient répercutés presque sans interruption du matin au soir par tous les échos. Ah ! cette animation cette ardente manifestation d'une vie intense et multiple des fêtes du 15-Août, la voilà maintenant lointaine et morte ! Le définitif exode annuel des estivants a, depuis déjà plus d'une semaine, commencé, que termineront sans doute les deux plus prochains trains de nuit, auxquels il est dès maintenant prudent de se faire réserver sa couchette.

Puisqu'il en est ainsi, puisque, dans quelques jours, tous mes compagnons et compagnes de villégiature auront laissé Chapa dans un abandon précurseur de sa longue tristesse hivernale, et puisqu'enfin, j'aurai dû moi-même me résigner, non sans un vif regret, à quitter ce séjour de verdure et de fraîcheur pour notre capitale tonkinoise au climat encore torride sous un ciel trop ensoleillé, qu'il me soit permis, en manière d'adieux à la station, de signaler dans ces derniers articles, dont le sujet couronnera dignement ceux de mes chroniques antérieures, l'œuvre difficile et considérable qu'ont entreprise ici les Révérends Pères de la mission du Haut-Tonkin.

*
* *

Elle s'avère d'ores et déjà, cette œuvre, si remarquable, que la passer sous silence représente la faute la plus grave que j'eusse pu commettre contre l'exactitude, dans un récit ou j'avais la prétention d'être rigoureusement vrai. Il est donc tout naturel que, pour mieux m'en garder, je sois en occurrence allé chercher les renseignements qui vont suivre à la source la plus limpide et la plus abondante, c'est-à-dire chez les Pères eux-mêmes.

Insisterai-je, même à peine, sur l'amabilité de l'accueil qu'ils m'ont fait ? C'est je pense, inutile, étant donné que personne n'ignore combien ils manifestent coutumièrement à l'égard de tout le monde cette vertu charmante née de leur sentiment profond et sincère d'humaine fraternité. J'ai donc été reçu de la manière la plus agréablement délicate — je dirais même amicale, si le respect ne m'empêchait d'être à ce point familier ! — par les excellents Pères Vandaële, procureur de la Mission, de Neuville, curé de Laokay et desservant de Chapa, et Millot, en qui j'ai été tout heureux de saluer l'un des plus sympathiques Tonkinois parmi ceux qui sont originaires de ma petite patrie provinciale, tout là-bas, où s'étendent sur espaces les forets de sapins de mes montagnes jurassiennes.

Monseigneur Ramond n'était pas là pour l'instant. Il faisait, dans la matinée très douce, où le soleil suivait paisiblement son orbe, sans trop d'ardeur pour nous désobligeante, dans un ciel un peu nuageux, sa promenade accoutumée. C'est

merveille, en vérité, de voir le vénérable prélat, en dépit de ses cinquante années de Tonkin — car la durée de son apostolat ici atteint le demi-siècle ! — s'en aller seul, ou en compagnie de ses prêtres, sur les sentiers escarpés et combien rocailleux, qui environnent la station. Combien d'hommes plus jeunes — j'en connais au moins un hélas ! — qui manquent totalement d'une pareille énergie.

Mais revenons à notre sujet essentiel, qui est l'œuvre des Pères. Pour connaître la genèse de celle-ci, nous devons remonter à l'année 1895 où lut créée, avec siège à Hung-Hoa, la « Mission du Haut-Tonkin ». Celle-ci devait bientôt, dans I'évangélisation des indigènes, obtenir de tout à fait remarquables résultats en récompense de ses efforts. Combien alors, sur toute l'immense étendue de notre Haute-Région, de Son-La et Lai-Chau, à Magiang en passant par Lao-Kay, et en somme dans les trois hauts bassins de la rivière Noire, du fleuve Rouge et de la rivière Claire, existait-il alors d'indigènes chrétiens ? Quelques centaines à peine qui se sont multipliés au point d'être aujourd'hui bien près de cinquante mille, appartenant à quelque deux cents nouvelles petites chrétientés, fondées tour à tour dans tous les centres un peu importants de la population. Ajoutons encore que depuis cette même date de 1895 et dans la même Haute-Région escarpée, souvent difficile d'accès, et, par certaines de ses tribus de montagnards, fort mal accueillante aux Européens, nos missionnaires, qui sont au nombre de vingt-trois assistés par trente-six prêtres indigènes, ont réussi, pourtant dépourvus d'à peu près toutes ressources, à construire une quarantaine d'églises et de chapelles.

Cependant, si nous envisageons particulièrement la région de Chapa et de Lao-Kay, ce qui convient de dire en premier lieu, c'est qu'elle ne devait guère bénéficier des efforts entrepris et des progrès réalisés jusqu'à ces derniers temps, elle devait demeurer à peu près dépourvue de tout enseignement évangélique, en dépit du labeur de l'excellent P. Robert. Mais comment celui-ci, dont le souvenir est d'ailleurs resté vivant parmi les montagnards, pouvait-il se livrer à une propagande de grande envergure, et conquérir en très grand nombre de nouveaux adeptes à sa foi chrétienne, alors qu'il était seul dans une immense région, où les hameaux sont parfois éloignés de plusieurs lieues les uns des autres ? II dut se borner à inaugurer la tâche que couronneraient ses successeurs, «lni furent, simultanément, les Pères Savina et de Neuville.

D'autres ont parlé de la profonde érudition du premier, alors que, dans une de mes récentes chroniques, j'ai signalé l'inépuisable charité de cet apôtre à l'égard des Méos qu'il a entrepris d'amener à la religion du Rédempteur. En ce sens, il n'est en rien exagéré de dire que ses efforts commencent à être couronnés d'un beau succès et que beaucoup déjà, parmi ces gens de la montagne, suivent ses enseignements. Mais les Méos ne sont pas le seul groupe ethnique qui, dans la région, doit jouir des bienfaits du Saint ministère. La province est aussi l'habitat d'un assez grand tonifie de Thos et de Mans. Nous pouvons estimer par là combien y doit être rendue laborieuse et pénible la diffusion du catholicisme et quels sont les très sérieux obstacles —en dehors de ceux de la nature du pays — qui s'opposent aux conquêtes de ce dernier.

Quant au P. de Neuville, il semble que ses fonctions de curé de Laokay devaient le porter de préférence vers l'évangélisation des Annamites. Or, s'il n'avait pas affaire à plusieurs peuplades différentes de montagnards, il allait être appelé néanmoins, par sa désignation comme desservant de Chapa, à la direction spirituelle d'un groupe de population bien autrement exigeant parce que beaucoup plus civilisé, et, depuis l'enfance, instruit dans la religion catholique. C'était — on l'a deviné — celui des estivants, et le bon Père, non seulement allait donner satisfaction au besoin de ferveur et de piété qu'éprouvaient ces quelques centaines de compatriotes, mais encore — avec le concours de Mgr Ramond et du Père Vandaële —, il allait gratifier ces nouveaux paroissiens d'une chapelle où, pendant toute la saison, serait régulièrement célébré le service divin.

Sans doute, il n'y a pas longtemps que nos charitables missionnaires ont offert aux fidèles ce sanctuaire, né du sacrifice qu'ils ont joyeusement consenti de la plus vaste des quatre pièces de leur maison de repos et — pour servir de sacristie — d'un couloir, ou plutôt d'une véranda fermée y attenant. C'est que leur demeure de Chapa ne fut elle-même construite qu'à une date tout à fait récente. Ce serait cependant une grave erreur de croire que jusque-là, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la saison de 1928, les estivants furent complètement privés des cérémonies de l'Église. Des messes y furent très régulièrement dites au cours des années antérieures, à partir de celle où la population française fut assez nombreuse pour rendre désirable la célébration de telles solennités. Mais alors, le R. P. qui en était l'officiant, y conviait les fidèles en des installations de fortune toujours situées à la périphérie de la station. C'était tantôt à la villa des officiers, tantôt au Grand Hôtel, tantôt enfin au bas du village, chez un brave commerçant indigène, à l'étage d'une humble maison dont le plancher menaçait chaque fois de s'effondrer sous le poids de l'assistance. À cet inconvénient grave s'ajoutait pour beaucoup de personnes celui d'un domicile éloigné considérablement du local cultuel qu'elles estimaient de ce fait trop péniblement accessible, surtout les jours de pluie, pour peu que leur foi catholique manquât d'enthousiasme et ne réchauffât guère leurs âmes au-delà d'une insuffisante tiédeur. Ainsi devenait-il d'année en année, où s'accroissait de façon sensible et régulière le nombre des villégiateurs, plus désirable que la messe fût célébrée dans un sanctuaire plus central et qui présentât le moins possible de différences d'accès.

JEAN DARBOIS

LA SAISON À CHAPA
X
L'ŒUVRE DES MISSIONNAIRES
(suite et fin)
(*L'Avenir du Tonkin*, 27 septembre 1930)

C'était pourtant — sans qu'il nuisit en rien au recueillement pieux de l'assistance — un bien original et pittoresque tableau qu'offrait la célébration du service divin dans les conditions précaires que j'ai dites dans ma dernière chronique. Dans le salon du sanatorium, notamment, l'on pouvait facilement s'imaginer qu'on se trouvait à la même cérémonie à bord d'un paquebot de la ligne d'Indochine. Officiant et fidèles en donnaient l'illusion non moins que le décor. Et celle-ci, sans doute, eût été complète si quelque léger — et impossible — roulis fût venu par surcroît faire songer à une mer doucement berceuse.

Mieux valait cependant la chapelle offerte par la Mission. Or ce fut au début de la saison dernière que ce grand progrès sur l'ancien état de choses fut réalisé. Monseigneur et les Pères, qui n'avaient jamais eu dans la région de refuge où prendre quelque repos, transformèrent en lieu de culte, comme nous l'avons dit naguère, la plus vaste des pièces de leur maison de retraite nouvellement construite. Elle n'était pourtant pas trop grande pour eux, cette demeure que devait leur rendre encore plus étroite leur beau geste de sacrifice ! Mais quoi ! les ministres de Dieu sont partout — et selon toute apparence plus ici qu'ailleurs — les premiers à prêcher d'exemple en tout ce qui se rapporte à la grande vertu d'abnégation ainsi qu'à toute charitable sollicitude à l'égard du prochain ! Leur salle à manger, s'étaient-ils dit, est bien trop grande pour la petite table qui en occupe le centre ! Eh ! bien, l'on y ajouterait deux lits, de telle sorte qu'avec ceux de la pièce voisine — et la chambre de Monseigneur lui étant en tout temps réservée — de local et l'installation seraient suffisants pour permettre chaque année pendant la saison estivale, sous le climat frais et revigorant de la station, un

séjour d'une quinzaine à chacun des Pères de la Mission du Haut-Tonkin, en général si débilités par les fatigues de leur magnifique apostolat et les privations de toutes sortes qu'ils s'imposent au point de vue matériel, dans la pleine brousse où ils vivent le plus souvent.

Et c'est alors aussi que le P. Vandaële et le P. de Neuville songèrent à la future église. La saison de 1929 s'était attestée si prometteuse du grand et bel avenir de Chapa ; elle avait réuni un chiffre si important d'estivants de nos villes deltaïques que la petite chapelle de leur maison de repos leur avait paru plus que jamais trop exiguë. J'ai dit déjà, dans ma chronique relative aux fêtes du 15-Août, combien cette étroitesse allait s'affirmer bien plus regrettable encore cette année même où plus de cent fidèles, dont quarante cinq personnes européennes, avaient sanctifié cette solennité de presque apothéose de l'Assomption en requérant pieusement, des mains du prêtre officiant à la Table Sainte, le sacrement dont le nom est la signification même de la suprême Grâce, c'est-à-dire d'Eucharistie. J'ajoute qu'à l'une et aux autres des trois messes qui furent dites ce jour-là, l'assistance put être notée d'au moins deux cent cinquante paroissiens, dont près de deux cents Français et Françaises, étant donné qu'il n'y a guère dans la région que soixante quinze chrétiens indigènes environ, que les Pères, d'ailleurs, aident grandement à vivre en les employant comme coolies à leurs travaux. Comme bien l'on pense, cette affluence qui s'était de la sorte empressée de venir au divin sacrifice ne put tout entière prendre place sur les bancs disposés à l'intérieur de la chapelle. Dans celle-ci, se tinrent debout, depuis le début jusqu'à la fin de l'office, un si grand nombre de personnes qu'il eut été impossible de l'accroitre seulement d'une unité. Et cela fut encore insuffisant, puisque la large véranda, très heureusement disposée de façon à ce que la porte du sanctuaire ouverte sur elle laissait voir de tous les points de son allée rectiligne le prêtre officiant à l'autel, fut encore envahie tout entière par les derniers venus des fidèles.

Or, de la future église, l'emplacement était depuis longtemps choisi par les Pères. Malheureusement, cela ne suffisait pas pour permettre de commencer les travaux. Les lotissements des terrains n'étant pas encore arrêtés de façon définitive par l'administration du Protectorat, il fallait attendre, de toute nécessité, qu'on sût à quoi sen tenir à ce sujet. Or, c'est aujourd'hui — depuis bien peu de temps, il est vrai — chose faite, le sol sur lequel s'édifiera *Notre Dame de Chapa* est bien celui sur lequel les Pères de Neuville et Vandaële avaient fondé leur espoir, avec cette unique différence, tout en gardant la mème étendue, que le plan l'incline légèrement du coté de la route, comme s'il l'avait à peine commencé de faire pivoter autour de son grand axe.

Comme on doit s'en douter — personne d'ailleurs ne saurait imaginer qu'il en puisse être autrement ; c’est de beaucoup celui qui présente les plus nombreux et les plus sérieux avantages. Grâce à sa situation suffisamment surélevée ou-dessus de la voie la plus passante, celle qui vient de Laokay, et, desservant le Grand Hôtel avec tous ses pavillons, bifurque ensuite pour aller, d'une part au village et, de l'autre aux villas résidentielles et aux bâtiments militaires ainsi qu'au sanatorium des officiers, il s'offre nettement à la vue de tous les points du cirque qui l'entoure. Il est, d'autre part, aussi central qu'on pouvait le désirer, et, par conséquent, à une distance relativement modeste de la plupart des villas particulières comme aussi des établissements hospitaliers à nombreuse clientèle, y compris le sanatorium lui-même qui est de ceux-ci le plus éloigné. Il est enfin, d'ores et déjà, d'un accès facile, alors que seul y conduit un étroit sentier au lien de la route de plusieurs mètres de largeur qui doit en épouser le tracé et se prolonger ensuite tout autour de l'église comme un commode et pratique chemin de ronde.

Ayant ainsi tenté de faire valoir l'emplacement, passons maintenant au sujet de l'église, envisagée particulièrement quant aux divers caractères qu'elle doit présenter. Elle atteindra vingt-six mètres de longueur et sera surmontée d'une flèche dont la hauteur dépassera de quatre mètres environ ce dernier chiffre. Combien n'est-ii pas en

France de chefs-lieux de canton, même importants, où le temple de Dieu n'atteint que des dimensions très inférieures ? Dominant de la sorte son esplanade et, comme nous l'avons indiqué déjà, située au carrefour des routes, Notre-Dame de Chapa, visible — et s'imposant même impérieusement aux regards — de tous les points de la station, sera, construite tout en pierre de taille, et couverte de tuile rouge, en parfaite harmonie avec la gaité de notre petite ville de villégiature. Elle en sera sans conteste le plus beau monument. Non seulement elle lui donnera la majeure partie du lustre qui lui manque encore, mais en outre, elle en symbolisera le joyeux et tout aimable accueil, par son frais sourire de montagnarde vigoureuse, éclose comme une fleur dans la paisible verdure de son paysage alpestre.

À l'heure actuelle, le travail de préparation du terrain en vue de la construction prochaine est commencé. Des équipes de coolies décapent ici quelque monticule, comblent là telle dénivellation, arrachent gosses ailleurs buissons et broussailles. Les Pères, quand je suis allé me présenter à leur logis, ont pu me montrer le plan de l'édifice. Ils venaient précisément de le recevoir et s'en déclaraient satisfaits. Il est, d'ailleurs, à peu près inutile d'indiquer l'élégance d'un tel travail, puisque le vieil adage étant toujours d'actualité qu' « à l'œuvre on connait l'ouvrier », il n'est qu'à citer, pour donner l'idée de ce que sera notre église, le nom de l'architecte. Or celui-ci, c'est l'ami Lagisquet, qui a fort heureusement dessiné — sans nul doute inspiré par le site — le plus séduisant des projets. IL fallait que le sanctuaire de Notre Dame de Chapa ne fût ni trop sévère, ni trop mièvre où maniéré pour s'harmoniser avec les paysages à la fois rustiques et sylvestres de la montagne.Si donc il se révèle un peu — oh ! à peine ! —- composite, c'est avec l'apparence de la plus séante simplicité. La gravité du plein cintre s'y tempère du sourire de l'ogive. Ainsi se marie joliment le style roman à l'art si purement et si uniquement français de nos autres « Notre-Dame », les grands Parthénons du gothique.

Quant aux travaux de l'entreprise, ils sont dirigés par Vaumousse qui est, depuis déjà quelques années, un pur « Chapayen ». À ce sujet, qu'on veuille bien me permettre quelque vingt lignes de digression. Dans mes chroniques précédentes où j'ai loué l'effort de la plupart des excellents ouvriers qui ont fait de la station ce qu'elle est aujourd'hui, je n'ai pas vu l'occasion de parler de nos deux entrepreneurs, Magne et Vaumousse, établis à demeure, depuis longtemps, à Chapa. L'un et l'autre cependant ont aussi leur mérite, qui est même très grand, et de telle manière que j'eusse été fort répréhensible de ne l'indiquer point. Car en est-il beaucoup qui contribuèrent autant qu'eux à la prospérité de notre aimable et frais refuge estival ? C'est à eux que celui-ci doit la plupart de ses villas, pour ne pas dire toutes. Quand on songe à l'inouïe difficulté qu'ils ont dû affronter — et qu'ils ont vaincue ! — pour recruter la main-d'œuvre qui leur était nécessaire et pour en former des équipes d'ouvriers rompus à tous les métiers du bâtiment, on ne peut pas ne pas admirer de tels lutteurs à qui je suis heureux de rendre à leur tour la justice que leur est due.

Et maintenant, revenons à notre église, pour conclure à son sujet. Le travail d'aplanissement du terrain est, comme je le disais tout à l'heure, commencé ; les fondations seront établies dès qu'il sera terminé, c'est-à-dire dans un délai qui ne saurait tarder beaucoup. Enfin, les Pères sont d'ores et déjà certains de pouvoir, l'an prochain, convier la population des estivants à la pose de la première pierre. Ce sera là une grande solennité qu'ils feront sans doute coïncider avec la fête patronale du 15 août. Quant à la cérémonie, beaucoup plus grandiose encore de la dédicace, elle se fera... quand l'édifice, bien entendu. sera construit. Mais quand le sera-t-il ? Cela dépend de la générosité des chrétiens du Tonkin. Car les Pères ont, une fois de plus, entrepris leur œuvre sans avoir à l'avance les ressources matérielles qui leur permettraient de la mener à bien. Ils ont vu le succès couronner déjà tant d'autres de leurs tentatives, commencées dans d'analogues conditions, qu'ils n'ont pourtant pas hésité.

Et ils ont eu raison ! Ils savent par expérience qu'on ne s'adresse jamais en vain à cette générosité que nous venons d'évoquer et ils espèrent en elle, comme les y engagent déjà les quelques dons qu'ils ont spontanément reçus. Que chacun donc veuille bien envoyer son subside, si modeste soit-il, au P. de Neuville ou au P. Vandaële pour participer au paiement du prix total de vingt mille piastres que coûtera l'église. Il pourra goûter ainsi le plus délicat des plaisirs en songeant que Notre Dame de Chapa sera un peu sienne, lorsqu'enfin elle s'élèvera, souriant de toute sa grâce, et portant, avec l'élan irrésistible de la flèche, une moisson sans cesse plus opulente de prières vers le ciel.

JEAN DARBOIS

———————————

Publicités
LAO-KAY - HOTEL MARIKY
(*L'Avenir du Tonkin*, 6 novembre-1er décembre 1930)

M. Mariky, propriétaire de l'Hôtel du Fansipan à Chapa, a l'honneur d'informer sa clientèle qu'il ouvrira à Laokay, rue des Caravanes, à compter du 9 novembre 1930, un hôtel dit Hôtel Mariky, pourvu du dernier confort et dont les prix sont des plus raisonnables :

Pension mensuelle (sans chambre) 45 p. 00
Chambre (par jour) 2 p. 00
Repas sans vin 1 p. 50

———————————

À CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 février 1931)

Comment aurions pu nous douter, en notre bonne ville de Hanoï, aux derniers jours qui précédèrent le Têt — et tandis que les indigènes se livraient sous nos yeux, dans leurs rues animées par leurs foules joyeuses, aux démarchés exigées par les préparatifs traditionnels de leur plus belle fête de l'année — que Chapa, la coquette station estivale du Haut-Tonkin occidental, était alors en proie à la violence d'un exceptionnel cyclone ? Nous savions bien qu'il n'était pas tombé de pluie là-bas depuis plus de trois mois, c'est-à-dire depuis la fin de la mousson d'été qui, par contre, dans le cours d'août dernier, avait trop copieusement arrosé villégiateurs et villégiature. Mais à imaginer qu'à cette longue période de sécheresse allait tout à coup succéder pareille tempête, surtout aux moments où nous étions ici pénétrés jusqu'aux moelles par l'humidité froide du crachin, il y avait une telle invraisemblance que bien fol nous eut paru quiconque en eût envisagé l'exceptionnelle possibilité.

Mais hâtons-nous d'abord de rassurer ceux des estivants de Chapa que pourrait alarmer cette entrée en matière. Si pourtant, contre toute prévision, s'est produit le déchaînement de l'ouragan, à la suite d'une profonde dépression barométrique, et par une température — combien anormale pour la saison — de 25° centigrades, la saison d'été prochaine n'est par là nullement compromise. Elle s'annonce au contraire —ce que nous tenons de la meilleure des sources auxquelles nous pouvions puiser nos renseignements — comme tout à fait brillante.

[Quatorze maisons annamites incendiées]

Revenons maintenant à l'extraordinaire perturbation atmosphérique qui s'est produite ces jours-ci. Le vent a commencé de souffler le 12 février au soir, s'est enflé

progressivement pendant la nuit suivante, et s'est manifesté dans sa plus brutale puissance tout au long de la journée du 13. Puis, le lendemain, il s'est apaisé quelque peu, non cependant assez pour que l'on ne put encore comparer sa vitesse et sa force à celles d'une queue de typhon. De telle sorte qu'il a eu la plus désastreuse influence sur la propagation de l'incendie qui, provoqué par une congai imprudente au moment où elle allumait son foyer, s'est, ce même soir du 14, déclaré dans la grand rue du village indigène.

Or, c'est ce second sinistre qui, bien plus gravement que celui de la tempête, est surtout à déplorer. Qui connaît Chapa peut s'imaginer sans grand effort ce qu'il dut être, en pensant que la station est dépourvue de pompe à incendie, que, d'autre part, l'absence de toutes précipitation pluvieuse depuis trois mois était infiniment favorable a la consomption des charpentes et, en général, des habitations, et qu'enfin sont toutes unies respectivement entre elles par des murs mitoyens les maisons du quartier où les flammes ont sévi. De fait, malgré le dévouement et l'activité déployés par le commissaire de la station qui fut, paraît il, vraiment admirable et qui, en se dépensant sans se ménager, put enfin, avec l'aide des indigènes et des rares Européens présents, d'abord circonscrire le feu, puis s'en rendre maître, ce dernier a fait des dégâts considérables dont on évalue l'ensemble à quelque soixante mille piastres au minimum. De ce chiffre global, la moitié environ affecte le Chinois A Lim dont les magasins et leurs entrepôts, avec la totalité de leurs marchandises, ont été la proie des flammes. Puis vient aussitôt, parmi ceux des sinistrés qui ont le plus souffert matériellement, le propriétaire de l'Hôtel du Fan-Si-Pan, le sympathique Mariky, à l'énergie méritoire duquel la dernière saison n'avait déjà guère été favorable. Quatre de ses chambres ont été complètement détruites avec leur mobilier et lui-même faillit bien perdre la vie dans la catastrophique circonstance. Au plus fort de l'incendie, il dormait profondément, paraît-il, de telle sorte qu'il fut éveillé par les flammes qui l'environnaient de toutes parts et à travers lesquelles il lui aurait été difficile de trouver une issue sans risque de brûlures profondes. Or ce lui encore le commissaire qui le dégagea en jetant quantité de seaux d'eau, du haut d'un mur qui menaçait de crouler, sur les foyers proches les plus ardents. Quant enfin la part du feu eut été faite et qu'on eut sauvé tout ce que l'on pouvait, quatorze maisons étaient brûlées et dix-huit familles sans abri.

En comparaison, l'on peut affirmer que les dégâts causés par l'ouragan dans les villas comme au Grand Hôtel sont à peu près insignifiants. Dans les premières, ont seules souffert quelques dépendances aux couvertures de zinc qui ont été emportées assez loin par le vent. Dans le second, c'est aussi la toiture — et la toiture seule — qui a été endommagée. Il s'agit, d'ailleurs, d'un préjudice tacitement irréparable et qui n'aura précisément duré que le temps nécessaire à sa réparation. Dans quelques semaines, il n'y paraîtra plus.

Telle est l'opinion de Jean, l'animateur et le créateur des belles fêtes de Métropole. Nous avons pu le voir quelques minutes à la veille de son départ pour France où l'*Avenir* a dit déjà qu'il allait passer 45 jours durant lesquels nous manquera le plus aimable et le mieux inspiré des ordonnateurs de nos plaisirs hanoïens. Et lui avons demandé ce qu'il pensait au sujet de la prochaine saison de Chapa au Grand Hôtel dont chacun sait qu'il a, l'an dernier, considérablement amélioré le régime et le confort. Or, comme nous l'avons rapidement indiqué tout à l'heure, cette saison s'annonce tout à fait favorablement. D'après le chiffre actuel des locations qui sont déjà, en ce mois de février, bien plu nombreuses qu'elles ne le furent jamais à cette époque, elle paraît devoir être des plus animées et des plus brillantes.

Quant aux constructions diverses que Jean avait projetées, elles ont dû malheureusement être remises à quelques mois plus tard. Pour des raisons tout à fait indépendantes du bon vouloir de celui qui en avait eu l'initiative, elles n'auraient pu commencer assez tôt pour être terminées à l'ouverture de la saison estivale de 1913. Il est bien certain que toutes saisons ne sont point propices, dans notre station de Chapa,

à l'édification de bâtiments, et l'importance de ce que Jean avait l'intention d'accomplir était telle que toute perte du temps limite favorable était extrêmement préjudiciable à cet accomplissement. Néanmoins, une légère partie des transformations projetées sera réalisée, en ce sens que toutes les chambres du rez-de-chaussée du Grand-Hotel proprement dit auront, à partir de mai prochain, leur cabinet de toilette. Et certes, les estivants qui les auront retenues jouiront d'un très agréable surcroît de ce confort qu'ont déjà contribué pour beaucoup à apporter, l'an dernier les installations de la lumière électrique et de l'eau courante.

Pour le surplus, patientons. Jean ne s'en va, en somme, que pour trois mois et demi, voyage compris. Dès qu'il sera de retour, il s'emploiera comme toujours à donner à sa clientèle de nouvelles satisfactions. Chacun de nous sait assez, à ce sujet, quelle confiance on peut lui faire.

Jean Darbois.

———————————

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 7 mai 1931)

Mariage. — Tout prochainement aura lieu le mariage dont la publication vient d'être affichée à la mairie de M. Charles Magne, entrepreneur à Chapa, avec madame Céline Grivot, née Hélène Perreau, infirmière.

Nous renouvelons aux futurs époux nos meilleurs souhaits de bonheur.

———————————

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 12 mai 1931)

L'hôtel Mariky vous attend. — L'hôtel créé par M. Mariky en 1924 et qui porte le joli nom de Fan-si-pan est prêt à recevoir des visiteurs qui viendront chercher à Chapa repos, tranquillité, fraîcheur.

D'année en année, M. Mariky a apporté à son établissement tous les aménagements susceptibles de le doter du confort voulu.

À l'heure actuelle, l'hôtel dispose de trente chambres meublées avec cabinet de toilette ; aération parfaite, propreté minutieuse. L'électricité remplace aujourd'hui l'éclairage à l'essence.

Une grande salle à manger, pouvant se transformer aisément en salle de fête, est a même de recevoir 200 convives.

Une vaste vérandah donnant sur la rue principale abrite chaque soir, les personnes désireuses de prendre l'apéritif ou de faire une partie de cartes.

Quand la saison battra son plein, M. Mariky donnera un thé tango chaque jeudi, et un grand bal le samedi : à cet effet, une excellente pianiste et un jazz réputé ont été engagés pour la saison.

La cuisine est l'objet de la constante attention de M. Mariky :il sera servi à son hôtel une bonne cuisine bourgeoise, bien apprêtée et variée.

L'hôtel a une cabine téléphonique mise à la l disposition des pensionnaires.

Enfin, une salle de douche spécialement aménagée permettra de prendre des douches dans la journée chaque fois qu'on le désirera.

———————————

N° 912 — Arrêté autorisant la substitution de M. Magne Charles à M. Guy Maigne dans les droits de ce dernier sur la parcelle de terrain domanial n° 28 de la station d'altitude de Chapa.
(*Bulletin administratif de l'Indochine*, 1931, p. 1808)

(Du 22 mai 1931)

Par arrêté du gouverneur des colonies résident supérieur p. i. au Tonkin du 22 mai 1931

Est autorisée la substitution de M. Magne Charles, entrepreneur à Chapa. aux droits nés au profit de M. Maigne de l'arrêté n° 665-A du 11 avril 1930, droits dont M. Maigne est déclaré déchu.

L'autorisation de substitution résultant de l'article précédent est subordonnée aux conditions expresses que le substitué se conformera aux clauses, charges et conditions imposées au substituant par l'arrête n° 1665-A du 11 avril 1930.

———————————————

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ
(*Les Annales coloniales*, 8 juin 1931)

[…] Au cours de l'exercice, la société a exécuté des travaux importants pour le compte des particuliers et de l'administration. Parmi ces travaux, certains sont terminés, comme la station hydroélectrique qui alimente la station de Chapa […].

———————————————

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 16 juillet 1931)

Un bal à l'hôtel du Phan-si-Pan à Chapa — 14 juillet 1931.

Il y a eu, hier au soir, grande fête avec bal de têtes, à l'occasion du 14-Juillet, à Chapa, à l'hôtel du Phan-si-Pan, propriétaire l'aimable M. Mariky. Cela aurait pu être mieux si l'artiste que l'on attendait de Hanoï avait pu monter comme on l'espérait. Le « nouvel orchestre », affiché au programme, a dû être, au pied levé, tenu par un client, amateur pianiste à ses heures, ainsi que par le brigadier chef André H et le caporal Chrétien H qui ont bien voulu l'un jouer de sa mandoline et le second tenir le jazz.

M. Schneider s'occupa, dès après le dîner, d'aller avec ses autocars chercher les invités au Grand Hôtel Métropole de Chapa et au sanatorium des officiers : à vingt deux heures, la salie de restaurant du Phan-si-Pan, modestement mais joliment décorée et pavoisée, était comble et l'orchestre de fortune put attaquer ses premières mesures, donnant deux heures durant toute satisfaction aux exigences des danseurs.

À minuit, il y eut un temps d'arrêt créé par le souper, organisé par petites tables, qui, entre parenthèses, fut copieusement arrosé de bon Moët et Chandon frappé, et au cours duquel furent distribués des articles de cotillon et des serpentins. Le bal reprit ensuite pour se clôturer fort tard vers le matin après quelques couplets de la *Marseillaise* dont le refrain fut repris en chœur par toutes la salle.

Somme toute, très bonne soirée. Tous nos compliments aux artistes amateurs qui ont fait tout leur possible pour, sans partitions, donner de l'entrain à la salle ; tous nos compliments également à l'aimable M. Mariky dont le souper et le champagne ont été très appréciés de ses invités.

———————————————

CHAPA

LE RÉVÉREND PÈRE SAVINA RENTRE EN FRANCE
(*L'Avenir du Tonkin*, 30 juillet 1931)

Chapa, le 27 juillet 1931. Aujourd'hui, beaucoup de monde au départ de l'auto. Plusieurs estivants quittaient la station d'altitude pour retourner, plus ou moins enthousiastes, dans la fournaise du Delta.

Parents et amis entouraient les partants ; mais un groupe plus nombreux attirait particulièrement les regards.

C'était une cinquantaine de Méos, hommes femmes et enfants qui, malgré une pluie tenace, avaient tenu à venir témoigner de leur attachement au cher Père Savina, leur missionnaire si dévoué, que la maladie oblige à rentrer en France.

Quand l'auto s'ébranla, l'émotion de ces braves gens fut à son comble ; ils ne peuvent retenir leurs larmes en recevant la bénédiction de leur pasteur.

Depuis près de trente ans, en effet, le Père travaille dans ces régions montagneuses, vivant de la vie de ces pauvres peuplades dont il a su gagner le cœur par sa grande charité.

La connaissance approfondie qu'il a de diverses langues lui permettait de leur rendre, en maintes circonstances, les plus signalés services.

Mais à une si rude existence, la forte constitution du Père Savina ne pouvait résister indéfiniment.

Plusieurs séjours à la clinique Saint-Paul [à Hanoï] ne suffirent pas à guérir complètement le délabrement de son estomac. Il était d'ailleurs difficile d'obtenir de lui qu'il prit quelque soin de sa santé. Tout ce qu'on lui donnait était affecté d'avance à ses Méos.

Il va retrouver sa chère Bretagne et demander à l'air du pays natal un renouveau de santé qui lui permettra, c'est le vœu de tous, de revenir continuer son laborieux ministère.

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 août 1931)

Pose de la première pierre de l'église. — Le 16 août au matin a eu lieu la cérémonie de la bénédiction de la première pierre de la future église, Notre Dame de Chapa. Depuis longtemps, elle était attendue de tous. Répondant au désir et confiant en la générosité des estivants, S. E. Mgr. Ramond, évêque de Hung-Hoa, choisit le jour de l'Assomption pour cette fête.

Malgré la pluie, Tout Chapa se trouva réuni sur le terrain de l'église. D'aimables enfants ornaient la boutonnière de chacun d'un gracieux insigne bleu-ciel, portant en lettres d'or l'inscription N. D. de Chapa. Tous l'achetèrent avec plaisir, Annamites et Méos l'arboraient toute la journée comme les Européens de la station.

Après la messe paroissiale de 9 heures, où Mgr. Ramond remercia avec délicatesse les généreux bienfaiteurs, une petite éclaircie permit de faire la bénédiction de la pierre. Le Père de Neuville, chargé de Chapa, voulut bien en expliquer les différents rites, et tous assistèrent à cette cérémonie avec respect et intérêt.

Les prières terminées, un parchemin joliment enluminé par le Rév. Père Méchet, relatant cette bénédiction, et signé par Mgr. Ramond et quelques notabilités présentes, fut déposé dans la dite pierre.

Puisse se lever bientôt le jour où, cette église enfin terminée, sera bénite et livrée au culte !

LE 15-AOÛT À CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 août 1931)

Notre station estivale de Chapa a été favorisée, pour la grande fête annuelle du 15-Août, par un temps serein et des réjouissances multiples.

La recette des attractions a été versée aux œuvres de bienfaisance ci-après : Société des enfants franco-indochinois, Société des enfants annamites abandonnés, église et école de Chapa. D'après les pronostics autorisés, elle atteindra mille huit cents piastres.

Voici le programme des fêtes : Le 14 août, à 21 h. 30, bal de têtes à l'hôtel du Fan-Si-Pan (M. Mariky, propriétaire). Le 15 août, au grand hôtel Métropole, à 21 h. 30, bal travesti.

Le 16 août, au grand hôtel Métropole de 15 à 18 heures kermesse et à 20 heures dîner dansant, suivi de concert et bal.

Au bal de têtes de chez M. Mariky l'entrain était parfait grâce à l'excellent orchestre et à une bande joyeuse costumée en cagoules.

À Métropole, le sympathique M. Paul avait tout réglé ; aussi ses efforts ont-ils été récompensés par le réel succès du bal travesti. A signaler une vingtaine de beaux costumés dont les meilleurs ont obtenus des prix gracieusement offerts par la direction de l'hôtel. Voici les heureuses lauréates : Mme Zitek en soleil, Mlle Girard en Pierrette, Mme Rambert en Russe, Mme de Rozario en artisane provençale, Mme Cazes en dame du Moyen Age, Mme Legros en Précieuse. Nous avons également remarqué : Mme Allemand (merveilleuse), mesdames Ferlande, Gatti et Mlle de Parcevaux (marquises), Mme Schunk et M. Lavigne (Russes), Mlle Garel et M. Pierre (pages), Mlle Frapié et M. de Rozario (pierrots), M. Ferlande (Calabrais), Mlle Michel en Incroyable, M. Cordier en sultan, etc.

Le concert musical et artistique fut très applaudi. Mlle Garel a chanté avec talent l'air de *Salomé* (*Hérodiade*) et le *grand air de Louise*, accompagné par Mme Schunck. Mme Gauthier a dansé la *Mort du cygne* et l'aria de Bach avec beaucoup de science. Mlle Robert a ravi l'auditoire par trois morceaux de piano : valse de Dolly, Ligodon et Coccacca. M. Rambert, l'animateur de la saison, a égayé le public par ses chansons montmartroises et un bout rimé très réussi. Enfin, la comédie, en un acte de Duvernois, « Seul », fut interprété, avec brio, par mesdames Caibou et X, MM. Rambert et Courtoux.

Félicitons le comité pour les belles journées du 14, 15 et 16 août et en particulier M. le résident Allemand, Mme la générale Gaide et M. Rambert.

LE KILOMÈTRE 38
(*L'Avenir du Tonkin*, 22 août 1931)

Laokay. — Pluie et chaleur lourde. On étouffe, et l'on aspire à la fraicheur revigorante des altitudes. Les camions s'ébranlent, On va partir… on est parti. Voici le pont de Coc-Lêu, qui remplace avantageusement, mais avec moins de pittoresque, le bac de jadis.

Et l'on file à toute allure vers les 1.600 mètres de Chapa. Les lourds véhicules halètent et ahannent. Il est des côtes au flanc si abrupt que l'on se demande parfois avec angoisse : Ne va-t-on pas glisser en arrière ? Et, à de certains tournants, on a, sur le vide, des points de vue qui donnent la chair de poule et font courir des frissons délicieux, car on a légèrement peur, en se sentant tout de même en sécurité.

*
* *

Première étape, premier gîte. C'est à La Madeleine, charmante hostellerie surplombant le ravin et où règne le sympathique Tocco, figure bien populaire dans toute la région de Lao-kay : des fleurs, de jolies allées de jardin garnies de gravier, voilà un endroit qui invite à revenir. Et, plus tard, au cours d'une chevauchée, on reviendra, en effet, pour s'asseoir sous la vérandah de Tocco, où l'on aura, d'ailleurs, l'aubaine de rencontrer deux estivants hanoïens, Mme et M. Alfred Meynard.

On remonte. Ça grimpe dur, le soleil apparaît, les roues dérapent, car, dans ce pays-ci, on est toujours entre deux pluies et le chemin en apparence le plus sec s'illustre toujours ça et là de flaques de boue.

Deuxième étape : chez Morellon. Ici le décor change : on ne surplombe plus le ravin, mais la route. On grimpe quelques vagues escaliers et l'on se trouve face à face avec le truculent charcutier-aubergiste, qui vous accueille rondement, et ne se travaille surtout pas à faire des phrases. Mais sachez bien qu'il a le cœur sur la main, qu'il est « brave », ce Lorrain de Nancy, et que, si votre tête lui revient, il vous préparera, lui-même, sur ses fourneaux, une de ces potées lorraines à faire se pâmer ses compatriotes de Lunéville, ou encore un de ces canards à la rouennaise, à réveiller dans sa tombe M. de Brillat Savarin.

… Après chez Morellon, ça approche, plus que trois kilomètres et demi environ. Allons, voici les deux orgueilleuses villas de la Banque de l'Indochine, juchées sur un « roc sourcilleux », et c'est le beau vallon de Chapa, avec pour toile de fond, la chaîne bleuâtre et sombre du Fan-Si-Pan, qui dessine, à trois mille mètres, ses arêtes vives sur le ciel bleu (qui est souvent gris.)

Halte ! C'est le Grand Hôtel de Chapa, succursale de l'hôtel Métropole de Hanoï. Descendez : vous serez reçu comme en famille. Il est vraiment avenant et gai, cet établissement, qui me rappelle certains hôtels de petites villes d'eaux de France, comme Bourbonne, Luxeuil ou Martigny. Ici, le jeune gérant, M. Paul, si sympathiquement connu de tous les Hanoïens, se dépense sans compter, afin de faire de cet hôtel un hôtel modèle pour les estivants. Qu'il sache bien que ses efforts sont couronnés de succès, et que le plus bel avenir est réservé à cet ensemble de pavillons et de bâtiments, à cette véritable cité estivale, dont il est actuellement l'animateur.

*
* *

Les jours succèdent aux jours et l'on ne s'ennuie pas un instant à Chapa. Au 14-Juillet, des fêtes, et fort réussies. Les jours de pluie, ah ! dame, le temps paraît un peu long, mais enfin, on savoure le plaisir de voir le ciel distiller la fraicheur vivifiante à pleins seaux. Fait-il une éclaircie ? Vite à cheval, et l'on sonne un peu partout le boute-selle. Les *mafous* amènent les coursiers tout sellés. Et en avant ! Au trot, au galop, d'aimables dames, légèrement impressionnées, affirment qu'aujourd'hui, elles ont un point de côté et ne peuvent aller qu'au pas. Des enfants, hauts comme une botte, ont l'air de faire leur apprentissage de jockeys tant ils montrent de mâle assurance sur leur visage, et de fermeté en leurs genoux et en leurs cuisses.

… Et puis l'on va, comme distraction, faire visite à l'excellent Mariky, amphitryon de l'hôtel du Fan-si-Pan, qui sait se mettre en quatre pour faire plaisir et se rendre serviable à tous.

Si l'on a du courage, on grimpe enfin au sanatorium militaire, qui domine fièrement le pays, tel un château féodal. Et l'on est récompensé des fatigues de la grimpette, car c'est un bien joli site que celui du sanatorium, et il y règne la gaieté : des multitudes d'enfants gazouillent, trottinent et s'amusent. C'est bien véritablement le cas de dire :

« l'amusement des enfants et la tranquillité des parents ». Des silhouettes de militaires allant et venant, ça et là des vareuses à deux ou à trois galons, des écuries, des chevaux que l'on panse ou que l'on selle : tout cela vous a un petit air de quartier de cavalerie.

… Le samedi matin, un peu partout, chez M. Paul, chez Mariky, au sana, les lourds camions déversent le flot des nouveaux arrivants. Les pensionnaires de l'hôtel se rangent pour les voir débarquer : on dirait un peu l'arrivée dominicale du *Claude-Chappe* à Haïphong, avec le quai noir de monde.

*
* *

Chapa s'agrandit, d'année en année, s'embellit, s'étire, se fleurit, comme un bouquet de fleurs nouvelles qui sont des villas confortables. Un peu partout, il en pousse, comme des champignons. Le tout extrêmement coquet et simple à la fois.

Et voilà que bientôt surgira du sol une église. Il y aura un peu de vie spirituelle à Chapa, et tous de s'en réjouir, car, ici, on est assez haut placés, n'est-ce pas, pour être au-dessus de la mêlée, et Monseigneur Ramond, en bénissant au matin du 15 août la première pierre de la future basilique, a pu se réjouir en son cœur devant l'affluence des fidèles.

… Pittoresque, avec leurs barbes d'apôtres, des Pères, la canne à la main, cheminent sur les routes. Ils savent parler aux Annamites ; mieux encore, ils savent parler aux Méos, de bleu vêtus, souriants et doux, avec leurs colliers et leurs bracelets d'argent, avec leur khène aux sonorités mélancoliques et douces. Vivent ces braves Pères de la Mission — et je pense particulièrement au vénérable Père Savina, si aimé dans cette région à qui il a donné sa vie et son âme.

Mais voici le 15-Août et ses fêtes. Trois jours de fêtes, et charmantes, Concerts, dancing, kermesse, représentation dramatique, tombola, bal travesti, bal de têtes, rien ne manque. C'est un enchaînement... Et le ciel sourit à tant d'efforts vers la joie. Après avoir lancé des hallebardes, il s'est éclairci, et il fait, ma foi, fort chaud.

Le 14 au soir, bal de têtes au Fan-si-Pan, chez Mariky. Énormément de bonne humeur, de gaieté, d'entrain. On danse héroïquement sur un plancher qui, d'ailleurs ne glisse aucunement, ce qui fait que Terpsichore regrette prosaïquement l'absence. de la poudre de talc ! À noter, chez Mariky, la sensationnelle entrée de treize affiliés du Ku-kux-Klan, en cagoules, des torches à la main. Ils ont l'air de chercher des victimes à coiffer du *san bénéto* et à conduire vers l'autodafé... mais non, l'on se rassure bientôt, car ce ne sont, en réalité, que treize joyeux compagnons, du sana et du Grand hôtel.

L'excellente danseuse, madame Gauthier, donne cinq numéros très goûtés : en sultane, en marquise Louis XV, en matelot, en Espagnole. On l'applaudit ferme, et elle le mérite bien.

Le 15, au soir, bal travesti au Métropole. Salle délicieusement parée, grâce à la diligence et aux bons soins de M. Paul et de son aimable auxiliaire, madame Gallé, toujours souriante. Le temps est au beau, et une obscure et discrète clarté tombe des étoiles. Peu à peu des autos, venues du village ou de la villa des officiers, amènent à Métropole des personnages qui semblent sortis du fond des âges pour une sorte de rétrospective du costume. Et, en même temps, ils représentent une revue synoptique des différentes civilisations : XVI^{e} , XVIII^{e} et XIX^{e} siècle, Russes, Bédouins, Provençaux, Siciliennes.. On entre, on se case comme on peut, parmi l'éclatement joyeux des bouchons de champagne, on se presse pour voir, car le spectacle en vaut la peine ; les bravos crépitent à l'entrée d'un beau travesti. Les photographes ont mis en batterie, et les servants, mèche allumée en main, obéissent au chef de pièce, qui a minutieusement pointé.

Comment énumérer tous les brillants travestis, grâce à quoi cette soirée fut un régal des yeux ? Voici, d'abord, madame Allemand, la charmante femme du résident de

France à Laokay, en Dame aux Camélias, robe d'organdi rose, chapeau d'organdi garni de velours noir ; non loin d'elle, la délicieuse mademoiselle Denise Delamarre, en crinoline 1830 ; apparition, qui semble surgie d'un roman romantique illustré par Tony Johannot, à moins qu'on ne la replace dans le cadre d'un tableau de Gainsborough ou de Romney ; madame de Rozario, pimpante, souriante et fraiche en Provençale dix-huitième siècle ; MM. Delamarre et Michel, en Bédouins, le lieutenant Thomas en prince Oriental ; un groupe de trois Russes, échappés à la Tcheka et aux Soviets, et qui sont en l'espèce les gracieuses mesdames Chunk et Rambert et M. Lavigne : le jour de la kermesse, les trois Moscovites nous offriront un excellent caviar que l'on arrosera de zoubrovka et de vodka ; M. de Rozario en Pierrot enfariné, madame Ziteck en tournesol à longs pétales.

Quels sont ces deux groupes si joliment historiques qui ont fait sensation à leur entrée dans la salle ? Nous apercevons madame Cazes drapée en gente dame du quinzième siècle, robe de velours bleu de ciel et hermine, haut hennin lamé d'argent, accompagnée de son page, de velours bleu vêtu et de satin rose, très dignement incarné par mademoiselle Garel, à qui il ne manque que le faucon au poing et le lévrier en laisse ; derrière, s'avance, majestueux et distant, un contemporain de Charles IX, de Coligny et de Ronsard ; M. René Pierre porte le costume le plus splendide et le plus magnifiquement ouvragé de la soirée : toquet de velours à plumes d'autruche, pourpoint et mantelet de velours violet lamé d'argent, chausses bouffantes à crevés, bas de soie, dague à la ceinture : il vient en droite ligne d'une *Chronique du règne de Charles IX* illustrée par Gustave Doré, et Mérimée lui confierait avec plaisir le rôle de Comminges ou de Mergy.

Un autre groupe exquis, qui nous reporte loin du Pré au Clercs, à l'époque du Bien Aimé :

Madame Ferlande et mademoiselle de Parcevaux figurent, avec une grâce exquise, qui leur méritait l'un des plus beaux prix, deux marquises venues en droite ligne des toiles de Watteau, de Lancret ou de Pater, et Madame Gatti est un adorable petit marquis de la même époque, où régnait la douceur de vivre : tous ceux qui ont un peu de goût se récrient devant les trois ravissants travestis, et les applaudissent avec joie.

Mais je vois que la place va me manquer.

Force m'est donc d'abréger, et de ne nommer que pour mémoire madame Cornu en 1830, madame Clavé en Sicilienne, madame Legros et mademoiselle Michel en marquises XVIII^{e} siècle, — avec une mention toute particulière pour un prince hindou étincelant de soie et fièrement distingué, qui n'est autre que le jeune et distingué M. Stickel.

… Tous ces féériques personnages qui sont venus rompre la monotonie des modes modernes par leurs évocations du passé, dansent, s'amusent, évoluent avec grâce. Dieu merci, la joie règne sans arrière-pensée. Honnis soient les grondeurs, les censeurs et les boudeurs !

Le 16 août, changement de décor : la fête sera d'abord, en plein air, devant l'hôtel, et la kermesse battra son plein, favorisée par un gai soleil, de 3 heures à 7 heures.

Amusement des grandes personnes et des enfants et, en même temps, œuvre de charité en faveur des pauvres Annamites et métis abandonnés. Oh ! la jolie kermesse, en vérité : parcourons, voulez-vous, ces stands tenus par les plus charmantes dames qui se puissent voir.

Madame Allemand préside aux anneaux, avec quoi on essaie d'attraper au vol le col des bouteilles, comme avec un lasso : rhum, Curacao, crème de cacao, champagne, vins fins. Allons, mesdames, allons, messieurs : Cinquante sous les six anneaux !….

Notons, en passant, la prodigieuse habileté de M. de Rozario, qui fait mouche presque à tout coup.

Puis le stand où tourne la roue de la fortune, puis le stand des pommes de terre frites, où règne et tonitrue, costumé en Vatel, l'ami Rambert, lequel — vous vous en

doutez un peu— n'engendre pas la mélancolie : autour de lui, madame Pagès — jolie soubrette du répertoire — épluche les « kartoffeln » et mademoiselle Garel, très gravement, confectionne les cornets de papier pour loger les frites toutes chaudes. Vingt sous le cornet !

De l'autre côté, en face un tir, puis un bazar, avec un tas de jolies petites choses à acheter. Et comment ne se presserait-on pas pour y faire des emplettes du moment que les vendeuses s'appellent madame Delamarre, madame Homer Dickson, et mademoiselle Delamarre, ravissante en Bretonne ? À coté, mesdames Clavé, de Rozario et Cazes vendent les parfums de Coty et de Guerlain, et de la bonneterie.

Plus loin, le stand des sandwiches au caviar et de boissons russes, où opèrent infatigablement, costumés en moscovites, mesdames Rambert et Chunk, M. Lavigne et le sympathique et populaire docteur de Laokay-Chapa, M. Ceccaldi.

Et enfin — ô délices ! — le stand des beignets de pommes, des crêpes et du bon cidre de Normandie, tenu avec une incomparable maestria par madame Gaide, mademoiselle Gaide ; mademoiselle Gaffiero, mademoiselle Werquin toutes quatre délicieuses en Normandes. Oh ! les exquis, les savoureux beignets de pomme dont nous régalèrent ces aimables et actives travailleuses !

… *Claudite jam rivos, pueri*… Allons, il est temps de s'arrêter pour aujourd'hui, car je devine M. de Massiac levant les bras au ciel et s'écriant : mais je n'aurai pas assez de colonnes pour tant de copie !![18]

Je remets donc à huitaine la relation de la belle, de la splendide soirée du 16 août.

Un Estivant

———————————

ANNONCE

(*L'Avenir du Tonkin*, 3 septembre-1er octobre 1931)

À VENDRE DE SUITE, JOUISSANCE IMMÉDIATE
Hôtel du Fan-si-pan à Chapa
COMPOSÉ DE 7 BÂTIMENTS EN MAÇONNERIE

1 réfectoire pouvant renfermer 100 personnes. 23 chambres confortables entièrement meublées et toutes dépendances nécessaires.

Installation électrique.
Mobilier, meuble en bon état
Prix modéré
S'adresser à M. MARIKY à CHAPA.

———————————

Découverte d'apatite dans la région de Lao-Kay
par G. M.
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 15 novembre 1931)

[…] La découverte […] est due surtout à MM. Viaud et Quini. […] Les gisements seraient situés à une vingtaine de kilomètres de Lao-Kay, sur des périmètres appartenant à M. Magne, hôtelier à Chapa. […]

———————————

[18] Rassurez-vous, mon cher ami, il y aura toujours place, et place très large, à l'*Avenir* pour des articles de si belle tenue. Usez, abusez de nos colonnes, pour la plus grande satisfaction des lecteurs de ce journal. — H. M.

Charles Robequain, Notes sur la région de Chapa (province de Lao-Kay, Haut-Tonkin), Revue de géographie alpine, 1932, volume 20, nº 20-2, pp. 307-333.
www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rga_0035-1121_1932_num_20_2_5310

———————————

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 15-26 avril 1932)

Chapa : villas meublées à louer pour la saison. Prix très modéré. S'adresser Magne, entrepreneur à Chapa.

———————————

ÉTUDES DE MAITRES G. MANDRETTE ET H. PIRIOU
AVOCATS-DÉFENSEURS
30, boulevard Gambetta à Hanoï
VENTE SUR SAISIE IMMOBILIÈRE
(*L'Avenir du Tonkin*, 16 juin 1932)

Au plus offrant et dernier enchérisseur,

En l'audience des saisies immobilières du tribunal résidentiel de Laokay, séant à la Résidence de France de ladite province.

D'une propriété sise à la station d'altitude de Chapa, province de Laokay.

==========

L'adjudication aura lieu le samedi neuf juillet mil neuf cent trente deux (samedi 9 juillet 1932) à neuf heures du matin.

==========

On fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra :

Qu'à la requête de monsieur Sourdain Hippolyte Pierre Marie, garde principal des Forêts à l'île de la Table (Hongay) y demeurant ;

Ayant pour avocats-défenseurs constitués maîtres G. Mandrette et M. Piriou, demeurant à Hanoï, boulevard Gambetta, nº 59, et suivant procès-verbal de Crouzet Pierre, fonctionnaire huissier à Chapa (Lao-kay), en date du 27 février 1932, visé, enregistré et transcrit en la conservation des hypothèques de Hanoï le 21 mars 1932, volume 101-N, nº 15, il a été procédé à la saisie réelle des immeubles ci-après désignés sur M. Nguyên-van-Ky dit Mariky, hôtelier, demeurant à Chapa, hôtel du Fan-si-pan.

Que les formalités de publication du cahier des charges ayant été remplies en l'audience des saisies immobilières du 9 mai 1932, le Tribunal, par son jugement en date dudit jour, a fixé l'adjudication des immeubles saisis au samedi onze juin 1932 à neuf heures du matin, date reportée au samedi neuf juillet 1932 à neuf heures du matin.

Qu'en conséquence, et sur les poursuites de M. Sourdan Hippolyte Pierre Marie, sera procédé le samedi neuf juillet mil neuf cent trente deux à neuf heures du matin en l'audience des saisies immobilières du Tribunal résidentiel de Laokay à la résidence de France à Laokay, à la vente aux enchères publiques, au plus offrant et dernier enchérisseur, des immeubles dont la désignation suit :

DÉSIGNATION

Une propriété sise à la station d'altitude de Chapa, province de Laokay comprenant :

Un terrain d'une contenance superficielle de 1.200 m^2 ensemble les constructions édifiées sur ce terrain, construites en pierres et torchis et couvertes en tuiles et en bois comprenant sept corps de bâtiments à usage d'hôtel, restaurant et dépendance, le tout

tenant par devant vers le nord-est la route du signal, par derrière vers le sud-est un mamelon d'un côté à droite vers le nord-ouest la propriété de M. Vu-van-Quy et, d'autre côté, à gauche, vers le sud-est madame Lê-Thi-Hai.

Étant précisé que les meubles affectés à l'usage des voyageurs et de l'Hôtel restaurant d'une manière générale sont immeubles par destination.

Lesdits immeubles portés au rôle de la contribution foncière de la province de Laokay ainsi que le constate un extrait délivré par M. le résident de France de ladite province dont la teneur suit :

Extrait de la matrice cadastrale de la province de Laokay en ce qui concerne M. Nguyên-VAN-KY dit MARIKY :

NOMS, DEMEURES ET PROFESSIONS DES CONTRIBUABLES MONTANT DES COTES ET CATÉGORIES DES TERRAINS

Nom : Nguyên-van Ky.

Demeure : Chapa.

1re zone 1.062 m2 à 0 p.015 (centre de 2e catégorie) 15 p. 93

Total du droit proportionnel à la superficie 15 p. 93

Droit fixe 25 p. 00

Total de l'article 40 p. 93

Pour extrait conforme.

Laokay, le 21 Février 1932.

P. l'administrateur résident.

Par délégation, l'Administrateur-Adjoint

Signé : JOUJOU.

Il est à remarquer que l'extrait foncier ci-dessus comprend un terrain de 862 m2 non bâti, appartenant à M. MARIKY, mais ne faisant pas partie des immeubles saisissables en vertu des titre et pouvoir sus-énoncés.

Ce terrain est séparé de l'hôtel de M. Nguyên-VAN-KY dit MARIRY par la route du Signal. Dans la matrice foncière, il se trouve désigné dans la mème cote que le terrain non bâti de l'hôtel et dépendance, qui a une superficie de 200 m2.

MISE À PRIX

Outre les charges, clauses et conditions insérées au cahier des charges dressé par maître H. PIRIOU, avocat-défenseur, les enchères seront reçues sur la mise à prix fixée par le poursuivant à la somme de huit mille piastres,

Les enchères seront au minimum de cinquante piastres.

ll est en outre déclaré, conformément à l'article 696 du code de procédure civile, que tous ceux du chef desquels il pourrait être pris inscription pour raison d'hypothèques légales devront requérir cette inscription avant la transcription du jugement d'adjudication.

Fait et rédigé à Hanoï le onze juin mil neuf cent trente deux par l'avocat-défenseur poursuivant et soussigné :

Signé : Henri PIRIOU.

Enregistré à Hanoï (Tonkin) le treize juin 1932 Folio 56 case 19 Reçu soixante quinze cents.

Le Receveur

Signé : ILLISIBLE.

=========

S'adresser pour les renseignements et pour prendre communication du cahier des charges :

1°) Au greffe des saisies-immobilières du tribunal résidentiel de Laokay ;

2) À maîtres G. MANDRETIE et H. PIRIOU, avocats-défenseurs poursuivants demeurant à Hanoï, 59, boulevard Gambetta.

———————————

TONKIN
(*L'Indochine : revue économique d'Extrême-Orient*, 5 août 1932)

En dépit des promesses administratives, l'hôtel du Fan Si Pan à Chapa a fermé ses portes ; il devait être mis en vente le 9 juillet.

———————————

TRANSFORMATION DU FAN-SI-PAN EN CHAPA-HÔTEL (Sourdain)

AU PARADIS DES ESTIVANTS
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 septembre 1932)

Chapa ! Chapa ! nom joyeux et clair qui résonne ainsi qu'une fanfare dans le frais vallon où s'accrochent, au flanc des montagnes, des nuages effilochés comme une ouate paresseuse.C'est véritablement l'oasis après les lourdeurs orageuses de Laokay et du Delta, après les moiteurs, après les journées épuisantes où les ventilateurs éperdument tournent, où le soleil traître guette les nuques imprudentes : ici, ce sont les fraicheurs d'un été de l'Europe septentrionale devant l'écran bleuâtre du Fan-Si-Pan inviolé. La joie y règne, et comme un sentiment de délivrance : elle se traduit par la symphonie parfois cacophonique des enfants qui mènent leur sarabande, et les petits chevaux eux-mêmes participent de cette allégresse universelle : regardez les comme ils piaffent, caracolent et virevoltent, tout fiers de porter sur leurs dos d'aussi jolies cavalières, de qui la grâce surpasse bien souvent l'expérience.

Le soir, quand le soleil, d'ailleurs fort raisonnable, même aux jours chauds, a tiré sa révérence, gare au froid vif. Les vestons chauds sont indispensables pour éloigner les rhumes, et peu d'estivants s'aventurent à porter le large col ouvert à la Danton : un bon faux-col est le bienvenu, ma foi, et c'est d'un pas alerte que, au clair de lune, sous la fraîche nuit étoilée, propice aux promenades, l'on fait résonner les dures routes sous le martèlement des cannes.

Ça et là, dans la verdure, les points blancs des villas, avec, au sommet d'un piton, le sanatorium militaire, orgueilleusement juché en observatoire — site incomparable. C'est vraiment ici une petite Suisse, avec de belles verdures sombres, et le chant cristallin des sources : oh ! les fraiches boissons naturelles sans artifice de la glace ! Quel frigidaire que cette vallée de Chapa !

[L'HÔTEL DU CENTRE (Alexandre Vaumousse)]

Le village lui-même s'agrandit d'année en année, et devient coquet, propret, prospère avec le poste avancé de Vaumousse qui domine le fond de la vallée. Le marché frétille d'une vie intense, avec les taches bleues des Méos aux lourds colliers et fanfreluches d'argent. Les *ma fu* alertés conduisent, vers l'hôtel ou vers les villas, la théorie des petits chevaux fringants. Les robes des promeneuses forment des taches claires et parfois, au crépuscule, s'entend au loin, dans les bois, le son mélancolique d'un cor de chasse, comme pour parfaire un joli décor d'opéra romantique.

Le cœur, le vrai cœur de Chapa, vous l'avez deviné sans peine, c'est le Grand Hôtel, — succursale du Métropole de Hanoï, c'est tout dire — et qu'entourent, tels des satellites, plusieurs gais pavillons ombragés d'arbres. Qu'il est clair et avenant, cet hôtel où se retrouvent tous les raffinements et le confort de Métropole, mais avec un cachet rustique et bon enfant !

Ferai-je l'éloge du jeune et charmant gérant de l'hôtel, bien connu des Hanoïens, Paul, Monsieur Paul ; le Monsieur Jean de Chapa — le plus gentil, le plus dévoué, le plus vigilant, le plus actif de tous les gérants qui jamais aient géré hôtel de par la vaste Indochine ? Je sais qu'il va rougir en lisant ces lignes, mais, ma foi, tant pis pour sa modestie !

Je suis encore sous le charme d'un succulent pot-au-feu, vraiment très vieille France, qu'il nous a servi lui-même, ce matin, puisant avec une vaste louche dans un gigantesque plat de cuivre rouge où embaumaient le bœuf tendre, la saucisse rose comme lèvres vermeilles, les pommes de terre, les haricots ! Comme il était heureux de voir se régaler les clients de cet hôtel dont il est l'animateur infatigable et souriant.

De plaisirs, à Chapa, il y en a de toutes sortes. D'abord, une excellente table, au Grand Hôtel, et je pense, chers lecteurs, que vous ne dédaignez point les satisfactions de Messer Gaster. Il y a le cinéma, deux fois par semaine. Il y a les franches chevauchées : allons, en selle, Mesdames ? en selle, Mesdemoiselles ? en selle Messieurs. Quelles sont aimables à voir, ces cavalières, qui, bientôt, seront capables d'aller courir, en vrais jockeys, un 800 mètres à Maisons-Laffitte. Bravo, mesdames Mansohn, Camboulive, Cazes, Larivière, mesdemoiselles Ehrsam et Chirocoff, vous avez, en selle, ma foi très bon air.

Un petit coup de cravache et au galop ? À quand ce petit champ de courses de Chapa, dont Jean de Métropole, Jean l'ingénieux comme Ulysse aux mille tours, me parlait naguère ? Organiser un turf à Chapa, voilà ce qu'il faut pour l'an prochain.

Enfin, chance unique, chance incomparable, nous avons eu, cette année, à Chapa, Jean Manikus, le jeune et sympathique et habile opérateur d'Indochine films. Manikus est venu tourner un magnifique documentaire sur Chapa, dont vous me direz des nouvelles cet hiver. Vous verrez sur l'écran… Mais je ne veux pas vous dire d'avance ce que vous verrez. Je préfère vous en laisser la surprise. Sachez seulement que Jean Manikus s'est surpassé : je ne saurais mieux dire pour le moment.

Chapa, c'est la gaieté, c'est le repos, c'est la fraîcheur, c'est l'oubli des tracas et des soucis du tran-tran journalier de la ville. C'est l'heureuse et bienfaisante détente loin du Bureau, loin du garage, loin du Lycée, du magasin ou du prétoire. C'est la familiarité de la vie de bateau avec la possibilité d'échappées en forêt ou au bord des cascades. Ce sont les joyeux pique-nique à Lo-qui-ho, au pont des Lianes, à Thafinh. Paul Varenne en a organisé un fameux en ce dernier endroit, — mi partie à cheval et en camions. Et il ne manquait rien, là haut, pour s'amuser, pas même un excellent ring, non pour boxer, mais pour danser bostons et tangos.

Chapa, c'est la bonne et divine campagne, avec les chèvres, les bœufs, les senteurs d'herbes et de fourrés. Les Méos vous apportent de petites pêches succulentes comme pêches de vigne. Les oiseaux chantent, les chiens aboient, les chevaux hennissent. On s'interpelle, on forme une famille, on goûte sans mélancolie la fuite des heures...

Vive Chapa et son grande hôtel où, à côté du gentil Manikus qui si bien tourne, Monsieur Paul règne, dévoué et souriant !

Un admirateur de Chapa

———————

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 16 septembre 1932)

Déplacements et villégiatures. — Quitteront Hanoï ce soir par le train de nuit à destination de Laokay et gagneront ensuite Chapa : M. Faciolle ; M. Cléopâtre ; M. Lesquoy ; M. Chenu, Mme Alfano [19] ; M. Vermot et son fils.

———————

Annuaire général de l'Indochine, 1933, p. 658 :

CHAPA
Station d'altitude à 1.850 mètres
GROS COMMERCE

ALIM MACCA, épicerie.
GRAND HOTEL, Téléphone no 5.
MAGNE, entrepreneur.
SOURDAIN, hôtelier.
VAUMOUSSE, entrepreneur et hôtelier.

———————

RENSEIGNEMENTS TOURISTIQUES
HOTELS ET BUNGALOWS
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 19 mars 1933)

TONKIN

Lao-Kay, Touring Hôtel, Hôtel la Madeleine (12 km. avant Chapa).
Chapa, Grand hôtel de Chapa du Fan-Si-Pan, Morellon

———————————

(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 25 juin 1933)

———————————

[19] Odette Alfano (1913-2007) : fille de Gaston Chenu, directeur de la cimenterie d'Haïphong, épouse de Vincent Alfano (1901-1978), polytechnicien, sous-directeur des Chemins de fer de l'Indochine.

CHRONIQUE DE CHAPA
II
(*L'Avenir du Tonkin*, 10 juillet 1933, p. 1, col. 5)

Chapa, en ce moment, prodigue à la fois ses sourires et ses grimaces. Pour parler plus clairement, il y pleut et il y fait soleil. Mais ce qui est certain c'est qu'il y règne une fraîcheur salutaire combien revigorante pour tous ceux qui ont quitté Hanoï en le laissant sous le signe de la plus humide et torride chaleur.

Départ de Lao-Kay, de bon matin. Schneider et sa dévouée compagne s'affairent autour des camions qui, ces jours-ci. ont travaillé à plein rendement, ayant eu à transporter à Chapa quantité de militaires anémiés qui sont envoyés là-haut refaite leurs forces.

Quelques missionnaires, à grande barbe, sont là, prêts à partir vers les hauteurs, pour y rendre visite au vénéré Mgr Ramond.

C'est un charme que d'avoir pour compagnon de route le Père de Neuville - extraordinairement populaire — et à quel juste titre ! — dans toute la région. Il parle de tout avec humour, avec compétence et, quand il faut, avec gravité, une gravité toujours tempérée de bonne humeur.

Avec sa grande barbe blonde, il fait songer à Frédéric Barberousse. Nous échangeons de fort agréables propos : heureusement, d'ailleurs, car la route, jusqu'à la Madeleine, n'est pas fameuse, ayant été abîmée par les éboulements consécutifs aux orages. Pendant que Schneider répare deux ou trois pannes sans gravité, c'est un plaisir de causer les pieds dans la boue...

Muong-Xen, La Madeleine, la villa de la Banque de l'Indochine. Enfin ! Victoire, nous y voilà ! Le kilomètre 37 est avalé : voici que s'étend sous nos yeux le panorama ravissant du vallon de Chapa, avec, pour toile de fond, le Fan-Si-Pan aux cimes bleuâtres, où traînent des nuages cotonneux.

De jour en jour, les villas eu pierre poussent ici comme des champignons. Un jour viendra, je pense, où elles selon si nombreuses que l'on n'apercevra plus la verdure.

Les petites sources fraîches gazouillent et chantent au long du chemin… Le village s'est métamorphosé : jadis *purotin*, il est fort cossu aujourd'hui avec ses hôtels et ses magasins. Il faut croire qu'ici, les commerçants ont, au cours des précédentes saisons, fait des affaires d'or, à voir les belles maisons qu'ils se sont fait construire…

Partout, des pancartes avec ces mots : Chevaux à louer. Et, en effet, du matin au soir, ce ne sont que trots et galops de chevaux, martelant le sol goudronné. De petits bambins hauts comme une botte caracolent déjà comme des jockeys.. en herbe. Des amazones passent, élégantes et fines en selle, laissant derrière elle un sillage de parfum.

Déjà on parle d'organiser des pique-niques et des fêtes. L'une des prochaines excursions sera pour Tafinh, où nous verrons la colonie scolaire des Révérends Pères Dominicains…

Le distingué administrateur résident de Laokay, M. Devé [20], songe, pour bientôt, à organiser un « Bal des montagnards. »

Allons ! Hanoïens, hâtez vous de venir !

Je ne dirai qu'un mot du grand hôtel Métropole, où je me trouve : c'est qu'il est égal à lui même, sous la direction si sympathique de Paul Varenne. Je ne saurais dire mieux...

J'ajouterai cependant que les prix ont baissé pour permettre à un plus grand nombre d'estivants de venir se reposer. On ne pouvait mieux faire.

À bientôt d'autres détails.

Un estivant de Chapa

———————

[20] Maurice-Arsène Devé (Paris, 1879-Tanger, 1968) : créateur de la Boîte à musique à Hanoï (1909).

AOÛT À CHAPA

(*L'Avenir du Tonkin*, 10 juillet 1933, p. 2, col. 4)

Des familles, des personnes ne peuvent pas toujours prendre comme elles le voudraient des vacances entières hors la ville, soit à la mer, soit à la montagne. Mais voici que nous marchons à grands pas vers le mois d'août : le dernier mois de vacances : un mois de villégiature ne constitue pas une très grosse dépense et beaucoup se demandent où aller. Le Grand hôtel Métropole leur permet de résoudre aisément la question pour concourir au développement de Chapa, maintenir la vogue, le Grand Hôtel Métropole consent des conditions exceptionnelles ; il a abaissé ses tarifs de pension (à partir de 160 p. par mois), ce qui va permettre à bien des personnes d'aller se retremper là haut, au bon air, certains qu'elles y trouveront une installation parfaite, une cuisine excellente comme sait en préparer Métropole partout où elle a des hôtels, Métropole fait là un gros effort ; il faut lui en savoir gré.

———————

CHRONIQUE DE CHAPA

II

(*L'Avenir du Tonkin*, 18 juillet 1933)

Pendant plusieurs jours, en vérité, il eût été paradoxal d'appliquer à la température de Chapa le célèbre vers de Mallarmé:

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui.

et, toujours en citant le même poète, il eût été difficile de s'écrier :

L'azur ! l'azur ! l'azur ! l'azur ! l'azur ! l'azur!

…. Mais, Dieu merci, tout a changé, Le ciel a daigné sourire,

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie
Et c'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.

C'est pourquoi, on trotte et galope ferme sur les routes. Parfois mème, tard dans la soirée, on entend retentir au loin le martèlement des sabots de chevaux. (Ce martèlement qui impressionnait tant Néron fugitif…)

À ce propos, je pense qu'il ne serait pas mauvais de rédiger quelques instructions plus ou moins techniques à l'adresse de tous ceux et de toutes celles qui n'ont pas une grande pratique, ou même pas de pratique du tout, du cheval. En attendant de publier le recueil des *Conseils hippiques*, — je me bornerai à formuler ci-dessous quelques vérités premières :

1) Se rappeler toujours, quand on se trouve à cheval, qu'on est à cheval (et non pas à pied sur la route).

2) Ne pas croire que parce qu'on n'a pas, par un heureux hasard, ramassé de gamelle, on est, pour cela, un Stern, un O'Connor, un O Neil ou un Parfrement...

3) Ne pas oublier que les meilleurs cavaliers, font, parfois, des chutes de cheval et se dire que, puisqu'on est un apprenti, on doit redoubler de prudence. et de modestie.

4) Ne jamais trotter ou galoper dans une descente. Car les chevaux sont comme les hommes et même les femmes : il leur arrive de tomber. Or, le poète a dit, à peu près :

Ah! n'insultez jamais un cavalier qui tombe !

Seulement, à défaut d'insultes à votre adresse, si vous tombez, les spectateurs peuvent avoir le sourire et, dame, c'est ennuyeux, bien que le ridicule ne tue nullement à Chapa.

5) Ne pas enfoncer ses pieds dans les étriers jusqu'au talon. Car, premièrement c'est affreux à voir, et, secundo, si d'aventure votre cheval glisse les quatre fers en l'air (ce qui m'est arrivé l'autre jour...), vous risquez d'être trainé lamentablement sur le sol, par votre cheval apeuré, les cheveux dans la poussière, comme le fut jadis la pôvre reine Brunehaut et, plus près de nous, un jour, à Auteuil, un jockey,Powell, que son cheval, *Wisigoth,* entraîna, fraichissant dix obstacles, sur plus de deux mille mètres. Vous vous rendez compte.

6) Ne pas vous imaginer qu'il soit nécessaire de faire le « mariolle » avec une cravache, car il est de petits coursiers qui, tout petits qu'ils sont, n'aiment pas du tout qu'on leur caresse l'échine. Et il pourrait vous en cuire si, au contact de votre stick, la plus belle conquête de l'homme faisait mine de vouloir se débarrasser de son trop maladroit conquérant.

7) Bien se garder de croire que, parce qu'ils sont de petite taille (1 M. 40 à 1 M. 50), les chevaux de Chapa soient, nécessairement, de tout repos, tels de vulgaires chevaux de bois. Eh ! eh ! il en est qui ne laissent pas d'avoir leurs nerfs et leur petit caractère. Ils s'entendent fat bien à déposer par terre leur cavalier.

8) Ne pas être, une fois en selle, en proie à des distractions. Il serait pour le moins imprudent de trop contempler le paysage, ou le caractère géologique du terrain ou de bayer aux corneilles, car on pourrait fort bien être, sans autre forme de procès, envoyés, comme on dit, « dans le décor. »

9) Ne jamais se moquer d'un cavalier ou soi-disant tel, qui tombe, et ne jamais perdre de vue l'adage latin : *Hodie tibi, cras mihi* [21].

10) De préférence, s'abstenir de trotter, si l'on ne possède pas l'art, d'ailleurs peu compliqué, du trot enlevé. Car, autrement, le tape-cul auquel on se voit condamné pourrait nuire dangereusement à la digestion… et à l'esthétique !

…. Voilà, pour aujourd'hui, ce que je me permettrai d'indiquer à tous les « apprentis » du noble art équestre.

… Pendant que je me livrais à cette divagation, la pluie s'est mise à tomber derechef. Mais cette pluie est si bienfaisante, elle rafraîchit tellement l'atmosphère que l'on s'en trouve tout heureux et tout aise.

…. Prochainement, Paul Varenne va organiser ce divertissement original : on partira tous pour Muong-xen, à quelque quinze ou seize kilomètres, pour y pêcher la truite. Oui, la truite ! Et chaque pêcheur emportera son fourneau individuel, pour y faire cuire sur le lieu même le produit de sa pêche. Et ce sera là son repas.

Hum! j'ai bien peur que beaucoup de personnes, ce jour là, n'aient rien à se mettre sous la dent car dame truite est fort capricieuse personne, et qui point n'aime à se faire prendre par des novices.

… Cette parenthèse sur les truites a donné au soleil le temps de réapparaitre. Temps délicieux. Il va faire un charmant coucher de soleil : sur les routes, on verra des groupes de promeneurs et de promeneuses aux fraiches et claires toilettes, vraie gamme diaprée.

À Chapa, ceux qui sont amateurs de fruits peuvent se régaler de pêches, de délicieuses petites pêches aussi bonnes que nos pêches de vigne. Et cela rappelle la douce France.

… Jour de marché. Les Méos, leurs achats ou leurs ventes terminés, s'en retournent vers la montagne, où ils nichent, vêtus de bleu foncé, orné de passementeries brodées en bleu clair, le chef recouvert d'un turban compliqué, avec au cou de grands colliers et, au poignet, des bracelets d'argent joliment ouvragés. Ils s'en retournent, gais, rieurs, calmes, jouant du « khêne » sonore, qui rappelle les « syrinx » des bergers grecs. Les Manhs vêtus de bleu, également, ont, eux, la tête coiffée de laine rouge. Tous les primitifs de la montagne ont un type sympathique. Le Père Savina devait être le seul, je

---

[21] Moi aujourd'hui, toi demain.

pense, à comprendre, voire à parler leur langage, qui n'a rien de dur, — bien au contraire.

… Avez-vous un petit bobo ? Vous serez soigné avec dévouement par un excellent toubib, à quatre galons, s'il vous plaît. Ce brave médecin-commandant fait toutes ses tournées à pied : on dirait un personnage de Balzac.

Le temps passe le plus agréablement du monde, dans la saine et vivifiante simplicité de la nature. La Nature ! J'ai, au moment où j'écris ces lignes, devant la porte-fenêtre de ma chambre, deux belles vaches qui broutent l'herbe d'un champ. Voilà, chers lecteurs, ce que vous n'avez pas à votre porte à Hanoï. Tout près de moi, est attaché le cheval de mon ami M. Pache lequel hennit (le cheval, et non M. Pache) quand il entend passer un de ses congénères sur la route.

Et, ce soir, nous irons secouer les pêchers, si chargés de fruits, qu'ils rappellent le vers de Malherbe.

Et les fruits ont passé la promesse des fleurs !

À bientôt !

Un estivant de Chapa.

———————

CHRONIQUE DE CHAPA
III
(*L'Avenir du Tonkin*, 4 août 1933)

La fête organisée à Chapa le 30 juillet dernier au bénéfice du Foyer colonial de Marseille comptera certainement parmi l'une des plus brillamment réussies qu'ait jamais vues notre belle station d'altitude. Adressons nos plus vifs compliments aux membres si dévoués et si actifs du Comité des fêtes de Chapa, ainsi qu'à M. Devé, le si distingué résident de France à Laokay, qui sait interrompre de temps à autre sa lourde tâche administrative pour venir apporter aux fêtes de bienfaisance le précieux concours d'un goût artistique délicatement éclairé.

Cette fête était si bien conçue, les exécutants — je veux dire ceux qui ont particulièrement payé de leur personne — étaient animés d'une ardeur si endiablée —, la bonne humeur était si générale que le mauvais temps, malgré sa malignité, n'a pas réussi à apporter la plus légère ombre au tableau. Il a eu beau, pour la circonstance, revêtir à nouveau son manteau de froidure et de pluie, il en a été pour ses frais, car, en dépit de « l'inclémence de la saison pluvieuse », tout le monde s'est joliment amusé !

Tâchons de ne rien oublier et de donner un aperçu aussi exact et fidèle que possible de cette magnifique fête dont le résultat palpable a été un joli denier de deux cent cinquante piastres dont bénéficiera l'œuvre si intéressante à tous égards du Foyer colonial de Marseille.

La matinée du 30 s'annonça bien, et plus d'un « aficionado » du sport hippique arpentait avec joie le macadam de la route, en aficionado s'écriant : « Chouette ! le sol ne sera pas glissant. Ils auront un terrain épatant...» aficionado

Qui ça, ils ? Eh bien, mais … les compétiteurs, qui, l'après-midi, à quinze heures précises, devaient, sous les ordres du starter, au lieu-dit La Chaumière, (fief de M. Viaud, l'aimable propriétaire du Grand Hôtel de Laokay), prendre un départ impressionnant pour disputer le Derby de Chapa !

Ce Derby fut admirablement réussi, hâtons-nous de le dire, en dépit d'une pluie quasi diluvienne envoyée d'en haut par je ne sais quel malin génie. En tout, treize concurrents, six du beau sexe, sept du sexe laid ou, si vous préférez, fort.

Le service d'ordre, sur la route, était admirablement organisé : entre La Chaumière et l'Hôtel métropole, soit sur une distance de tout près de quatre kilomètres en montée-(sauf un court palier et une petite descente), le trafic des autos et autres véhicules était

arrêté. Cependant, de Métropole et de chez M. Viaud, une voiture était prête à se porter au secours des accidentés, si par mésaventure il y en avait…

Il n'y en eut pas, rassurez-vous ! mais, maintenant que la course est courue depuis deux jours, qu'il me soit permis d'admirer la belle crânerie de celles et de ceux qui n'hésitèrent pas à se lancer au triple galop sur une route qui ne laissait pas d'être un tantinet glissante : au reste, deux des jockeys s'en aperçurent à leurs dépens, leur monture ayant manqué des quatre pieds. Heureusement, ces deux chutes n'offrirent aucune gravité. Félicitons tout particulièrement M. Hue qui, à cent mètres du poteau d'arrivée, fit au grand galop, sur le macadam, une chute impressionnante. Aussi habile à tomber qu'un vétéran des steeples d'Auteuil ou de Liverpool, M. Hue se releva avec un grand calme et, sans prendre la peine de se tâter, réenfourcha aussitôt son coursier pour s'élancer vers le but. Bravo pour ce hardi cavalier !

Le départ des treize concurrents se fit individuellement — sage mesure de prudence — à trois minutes d'intervalle. Il fallait voir le monde qui s'était massé aux abords de l'Hotel Métropole, malgré une pluie battante, pour ressentir les émotions des arrivées et goûter pleinement « la glorieuse incertitude du turf ! »

Le premier départ avait lieu à la Chaumière — alias « Chez Morellon » — à 14 heures cinquante neuf minutes vingt secondes (vous voyez que, même à Chapa, on se soucie de précision mathématique). Bientôt, au tournant de la villa de la Banque de l'Indochine, apparaissait un petit point mouvant. Celui-ci disparaissait ensuite, derrière une ligne d'arbres, puis reparaissait à l'entrée de la ligne droite comme on dit à Longchamp. C'était la première concurrente qui arrivait, mademoiselle Lucienne Dufau, la charmante fille du sympathique propriétaire de l'Hôtel de Hongay. Cette intrépide amazone avait couvert le parcours (4 kilomètres) en sept minutes dix secondes, — ce qui est une fort jolie performance.

Puis les arrivées se succédaient, plus on moins espacées, suivant la vitesse respective des coursiers engagés. L'arrivée la plus remarquée fut incontestablement celle de mademoiselle Antoinette Dreyfus qui gagna le poteau dans un *rush* impressionnant, — montée sur cheval pie, jaune et blanc, fort plaisant à voir.

Le dernier arrivé — étant le dernier parti — fut M. Hue, notre sympathique concitoyen de l'Hôtel de la Paix, lequel, sans sa chute malencontreuse, eût été certainement parmi les meilleurs, puisqu'il n'a mis en tout que 8 M. 15, y compris le temps de tomber, de se relever, de courir après son cheval et de les réenfourcher.

Voici les résultats chronométrés !

Derby de Chapa

1er) Madame Schenk, dans le temps magnifique… de six minutes trente deux secondes 6' 32 "

(a obtenu, de ce fait, le grand prix offert par l'Hôtel Métropole, consistant en un sujet en bronze : Pierrot tenant une lanterne vénitienne).

2e) Mademoiselle Dreyfus, en six minutes trente sept 6' 37 "également tout à fait remarquable

(a obtenu un beau prix offert par le Comité des fêtes de Chapa, consistant en un nécessaire de couture en argent).

3e) Monsieur Mangeney — premier de la catégorie « Messieurs », en sept minutes deux secondes 7' 02"

(a obtenu le prix offert au premier des Messieurs gagnants : garniture de bureau).

4e) ex aequo Mademoiselle Dufau, Madame Talon en sept minutes dix secondes 7' 10"

6e) Madame de Laroque, — en sept minutes trente deux secondes 7' 32"

7e) Monsieur Jean Forsans, — er sept minutes quarante deux secondes 7' 42"

(deuxième de la catégorie « Messieurs » — a obtenu le second prix des Messieurs : une pendulette de bureau).

8e) Monsieur Gironce, en sept minutes quarante sept secondes 7' 47”
9e) Monsieur Pierre Braemer, en sept minutes cinquante six secondes 7' 56”
10e) Monsieur Lefèvre, en huit minutes deux secondes 8' 02"
11e) ex æquo Monsieur Hue, Monsieur Michel en huit minutes quinze secondes 8'15”
13e) Madame: Gonnet, en huit minutes vingt huit secondes 8' 28"

Tel fut le Derby de Chapa, qui a obtenu le plus franc succès et a marqué une supériorité indiscutable du côté des « Dames ».

Ce succès a été tel que, à l'occasion du 15-Août, il sera organisé encore une course de chevaux, avec caractère différent : ce sera un rallye en forêt, avec fin de parcours sur route, — (parcours total d'environ quatre kilomètres).

Il y aura une autre attraction sensationnelle : course d'autos — en côte : Laokay-Chapa (38 kilomètres) avec départs espacés de quart d'heure en quart d'heure.

Vous voyez qu'on ne s'ennuie pas à Chapa. Dans une très prochaine chronique, j'essayerai de décrire la seconde partie de la fête : la soirée,

UN ESTIVANT DE CHAPA

(à suivre)

———————

CHRONIQUE DE CHAPA
IV
(*L'Avenir du Tonkin*, 10 août 1933)

Dans ma dernière chronique, j'ai raconté la première phase de la journée de fête du 30 juillet, qui consistait en une superbe course de chevaux sur un parcours de près de 4 kilomètres entre la Chaumière (ou si l'on préfère « chez Morellon ») et l'Hôtel Métropole.

Il me reste à vous parler de la kermesse qui a fait immédiatement suite au «Derby de Chapa », puis du dîner dansant et de la soirée-cotillon, au grand Hôtel Métropole. Disons tout de suite que le succès de la seconde partie de la fête ne l'a cédé en rien à celui de la première et qu'il y a régné d'un bout à l'autre un entrain du meilleur aloi.

Quelques jours avant la fête, des coolies annamites avaient tôt fait d'édifier de petites baraques avec des bambous, du feuillage et des planches. Le tout orné de lanternes vénitiennes qui se balançaient gaiement au vent.

Si la course de chevaux fut un peu gâtée par la pluie, en revanche, la kermesse bénéficia des sourires du soleil et la foule des visiteurs se pressait autour des stands, dont il était même fort malaisé d'approcher, tant les enfants formaient jalousement alentour une ceinture bruyante et trépignante.

D'exquises pommes de terre frites, de ces bonnes *parmentières* rissolées dans l'huile et servies toutes chaudes en cornets de papier, assurèrent l'éclatant succès du stand où, telles des abeilles diligentes autour de leurs ruches, s'affairaient, auprès des poëles crissantes, mesdemoiselles Batsère, Dufau, Dreyfus et Gorjus. Ce fut le régal des enfants et aussi de leurs parents. En dévorant ces sapèques dorées comme croquignoles, on pouvait se dire que jadis le bon roi Louis XV avait eu bien raison de piquer à sa boutonnière brodée une fleur de pomme de terre, pour faire honneur à l'introducteur en France de cel incomparable fruit de la terre !

Non loin de là — plaisir réservé, non plus aux enfants bien sages, mais aux élégantes de la station, un bar américain offrait les breuvages les plus variés, dextrement servis par les mains gracieuses de mesdames Battesti et Villeneuve, que secondait avec brio l'un des excellents jockeys du Derby, le jeune et très sympathique Jean Forsans, qui encadrait sa haute taille sur le fond du tableau.

Une fois lestés de ces délicates boissons, les visiteurs allaient risquer leur chance à la *Roue de la fortune*. De petits bonshommes, hauts comme une botte, mais à l'escarcelle fort bien garnie par papa et maman, confiaient leurs mises aux mains impartiales de mesdemoiselles Corenwinder, Celle et Batsère et poussaient des cris de joie lorsque l'index de la roue s'arrêtait sur l'un des numéros inscrits sur leurs palettes… Et l'on ne tardait pas à les entendre souffler dans les trompettes de fer blanc conquises de haute lutte sur sa Majesté le Hasard.

Mesdemoiselles Michel et Couder présidaient, d'autre part, à la roulette de la chasse au lièvre — qui remporta également un grand succès. Mais où la chance était heureusement aidée par l'adresse d'une main habile, — c'était au stand de la pêche aux anneaux, où mesdemoiselles Mongenet, Perquis, Burgard et M. Padovani ne chômaient pas pour distribuer aux joueurs les anneaux fatidiques qui, tels des lassos lancés impétueusement, allaient faire prisonnières… non des cavales sauvages, mais de bonnes belles bouteilles bien pleines.

Mesdames Toulouse, Padovani et M. Legros ne manquaient point d'amateurs pour la pêche miraculeuse et enfin mesdemoiselles Braemer, Lemineur, Loubet et Simon étaient —charmant quatuor ! — préposées au stand qui devait faire à la fois le bonheur des mamans et la joie des enfants.

Il régnait, sur le « parvis » du Grand Hôtel métropole, une assourdissante activité. Aussi n'est-il pas étonnant que, grâce au zèle des charmantes vendeuses, le « chiffre d'affaires » réalisé ait été fort coquet…. Je dois ici faire mon *mea culpa.* J'ai, l'autre jour, sur la foi d'un renseignement inexact, annoncé que la fête avait produit, pour le Foyer colonial de Marseille, un bénéfice de deux cent cinquante piastres. *Infandum* ! C'est le double qu'il fallait dire et j'ai mérité les justes reproches du président du Comité des fêtes qui m'a sommé d'avertir les lecteurs de l'*Avenir du Tonkin* qu'un mandat de cinq mille francs avait été adressé dès le lendemain de la fête au Foyer colonial de Marseille...

Cinq mille francs… Qu'en dites-vous ? Ne trouvez-vous pas que ce n'est vraiment pas mal pour une journée de fête ? Et ne faut-il pas se féliciter qu'à Chapa, on sache se divertir tout en faisant un beau geste ?

*
* *

Des courses. une kermesse. tout cela donne soif et faim

Tout était prévu pour assouvir délicatement la faim et délicieusement étancher la soif. Ici, nous pénétrons dans le domaine propre de notre ami Paul Varenne qui, sur ce terrain, ne redoute aucune concurrence. Il avait composé un fort joli menu, qui fait le plus grand honneur à son bon goût et qui fut, sous sa surveillance, parfaitement réussi.

Ô vous, mangeurs très illustres et buveurs très précieux, qui ne faites pas fi des bonnes choses que Dieu nous a permis de goûter sur cette terre, savourez-moi ce joli poème culinaire, en six chants, avec prologue et épilogue :

Consommé madrilène
Vieille pochée à la Russe
Tournedos Chéron
Petits pois Française
Dinde rôtie
Salade de saison
Bombe pralinée et vanille
Mignardises
Les Fruits

Le dit poème, accompagné d'une savante orchestration de Clicquot brut (pour les cuivres) et de Cordon Rouge (pour les cordes), atteignit à une splendeur harmonique telle que les mœurs s'en trouvèrent singulièrement adoucies dans toute la salle des fêtes du Grand Hôtel — ce qui est, comme vous n'en ignorez, l'effet habituel de la bonne musique — et que tous et toutes se regardaient avec un sourire des plus euphoriques.

Le *Consommé Madrilène* était aussi velouté que les yeux de Carmen !

Cette *vieille pochée à la Russe* nous a causé à tous autant de plaisir que si nous avions mis *knock out* la République des Soviets.

Quant au *tournedos*, il était aussi large et dodu que le dos du papa Henri Chéron — le bon Silène qui présida naguère à nos Finances.

Les petits pois avaient toute la grâce légère de l'esprit français.

La *bombe glacée* — praline et vanille — ah ! mes amis, elle eût fait s'évanouir de plaisir M. de Brillat-Savarin en personne où le Grand Ali-Baba.

Donc un triple ban s'impose et, puisque nous sommes à Chapa, villa du sport hippique, un triple ban de cavalerie, doublé d'un hip ! hip ! hurrah ! très britannique, en l'honneur de haut et puissant seigneur Paul Varenne, docteur ès sciences culinaires...

*
* *

Mais ce n'est pas tout que de s'abandonner aux joies gastronomiques. Au risque de mettre en mâle rage le pédant Lancelot, qui juge cette phrase vicieuse, je déclarerai bien haut que « l'homme ne vit pas que de savoureuses victuailles. »

Les pieds commençaient un peu partout de s'impatienter sous les tables et il fallut donner, comme disaient les Précieuses, « les âmes des pieds ». Ces âmes, pour le plus grand plaisir des dîneurs, se trouvèrent incarnées par quatre musiciens de la Légion, venus tout exprès de Tong, pour réjouir les échos de Chapa.

Remercions bien vivement l'autorité militaire de nous avoir gracieusement accordé le concours de ces excellents virtuoses qui, inlassablement et avec une ardeur des plus sympathiques, déroulèrent pendant des heures et des heures, aux sons excitants du jazz, le ruban des fox-trott, rumbas, tangos, valses, bostons et javas. Ces braves garçons ont prodigieusement aidé au succès de la soirée. Aussi est-ce avec un vif plaisir que les danseurs et danseuses versèrent leurs oboles qui, réunies, constituèrent une gentille petite gratification pour ces quatre animateurs — que nous aurons encore la joie, nous promet-on, de revoir pour les fêtes du 5 août.

Hanoïens, Haïphonnais, habitants de Nam-Dinh et autres lieux tonkinois, si vous faites, pour l'Assomption, le déplacement de Chapa, je peux vous garantir que vous ne le regretterez pas. Venez en foule. parce que, plus on est de fous (ou de foules) plus on rit. Vous régalerez d'abord Messer Gaster, car vous pensez bien que Paul Varenne va nous sortir, pour le 15-Août, une de ses plus belles créations artistiques. Et puis, enfin, vous me direz des nouvelles de ce magnifique jazz de la Légion, qui réveillerait un mort dans sa tombe.

…. Je m'arrête, chers lecteurs, de peur d'abuser de voire patience. Mais sachez qu'il y eut quelques jolis travestis (trop peu nombreux, malheureusement), que des prix furent décernés par un jury aux plus réussis de ces travestis. Sachez qu'on lança force boules multicolores et moult serpentins et qu'il fallut bien s'aller coucher, puisqu'hélas ! cette fête

… était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin
qui est d'avoir une fin !

CHRONIQUE DE CHAPA
V
(*L'Avenir du Tonkin*, 22 août 1933)

Chapa et ses alentours iront se développant de jour en jour et, grâce à une heureuse concurrence entre hôteliers, la clientèle des estivants connaîtra de plus en plus un confort qui (en plus réduit, naturellement) devrait, jusqu'à un certain point, évoquer celui de l'industrie hôtelière suisse.

Nous avons aujourd'hui le plaisir d'annoncer que M. Viaud, le très sympathique propriétaire du Grand Hôtel de Laokay et de la Chaumière de Chapa-Bas — établissements où il est si bien secondé par son fils M. Robert Viaud — M. Viaud, donc, va faire construire, cet hiver, tout près de la « Chaumière », sur un mamelon admirablement exposé et d'où la vue portera jusqu'à Laokay, un hôtel qui comprendra de dix à douze chambres avec un confort parfait. D'autre part, la « Chaumière » actuelle sera mise bas et, sur son emplacement, seront aménagés plusieurs courts de tennis : à la bonne heure ! M. Viaud a sagement compris que *le client a besoin de distractions* et qu'il ne suffit pas, pour son bonheur, que le patron ou le gérant de l'hôtel *aille lui serrer la main en ressassant des lieux communs*. Le client exige (puisqu'il paie et généralement assez cher) *confort et distractions*. Les enfants, eux aussi, ont droit d'avoir des jeux et une salle pour jouer.

Ce n'est que le jour où tout le monde, à Chapa, aura bien compris ces quelques vérités élémentaires que la station estivale se développera vraiment.

Nous sommes assurés que, dans son nouvel établissement, M. Viaud, qui est l'amabilité même et qui connaît son métier, aura une nombreuse clientèle. Nous la lui souhaitons bien sincèrement.

*
* *

Les fêtes du 15-Août à Chapa furent, comme tous les ans, bien réussies ; le pont de trois jours — décidément, cette année est l'année des ponts — avait permis à bon nombre de Tonkinois du plat pays de monter retrouver leurs familles et partager avec elles les divertissements des fêtes de l'Assomption. Ce ne furent, les 13, 14 et 15 août, que réjouissances de toutes sortes sur tous les points de la station. Il n'y eut pas, il est vrai, de course d'autos. Et cela vaut mieux sans doute, car, sil y avait de bons conducteurs, d'autres, par contre, auraient conduit brutalement et comme des fous. Mieux vaut, n'est-il pas vrai, prévenir que guérir ? Il y eut, par contre, des courses de chevaux, des matches de tennis et de ping pong. Les courses de chevaux ne présentèrent pas, il est vrai, le même attrait que celle du 30 juillet, faute d'un nombre suffisant de compétiteurs.

D'abord, le lundi 14, course hippique pour indigènes ; elle fut fort amusante, car les cavaliers, après avoir correctement effectué le parcours (La Chaumière — Syndicat d'initiative) semblaient, pour la plupart quelque peu désorientés et malhabiles à l'arrivée, où certains, afin de stimuler leur monture, avaient la bizarre idée de leur cravacher non point la croupe, comme il se pratique d'habitude, mais l'encolure, que, dis-je ? la tête, les oreilles, les yeux... Il fallait voir combien les pauvres « canassons » goûtaient peu ce genre d'excitant : aussi le résultat obtenu finalement était-il directement contraire à celui qu'avaient escompté ces piètres cavaliers.

La course de chevaux pour Européens, il faut bien le dire, fut loin d'être aussi brillante que celle du 30 juillet : est-ce parce qu'aucune dame ou demoiselle n'était engagée dans l'épreuve ? On serait tenté de le croire, ne fût-ce que par galanterie. Cette course ne comportait donc que quatre concurrents : les chevaux semblaient, d'ailleurs, courir sans conviction. Les temps obtenus s'en ressentirent, car le même parcours (Chaumière — Hôtel Métropole) fut couvert en plus de 8 minutes et demie, tandis que, le 30 juillet, madame Schenk avait vu homologuer son parcours à 6 minutes trente deux : magnifique record.

Le gagnant de la course européenne fut un outsider, — le jeune Antony, haut comme une botte (ce qui convient à un jockey) et âgé de quelque onze ans. Bravo !

Je ne vous parlerai ni des matches de tennis ni de celui de ping-pong — désirant ne parler que de ce que j'ai vu.

Vous saurez d'abord que la grande kermesse du 14, sous les halles du village, fut pleinement réussie et qu'elle fut suivie d'un dancing auquel le jazz des légionnaires assura un éclatant succès.

J'en arrive, pour terminer cette chronique, à ce qui fut, incontestablement, le clou des fêtes, — le grand *Bal montagnard* donné à l'Hôtel Métropole le soir du 15 août et suivi d'un concours de travestis et d'une distribution des prix.

Le repas fut, comme toujours, très bien réussi. En voici le menu :

Consommé au porto
Vieille grillée Maître d'Hôtel
Poulet Métropole
Asperges sauce mousseline
Gigot de mouton à la broche
Salade de saison
Cassatta sicilienne
Petits Fours. l
Corbeille de fruits

Les travestis étaient relativement nombreux : seize en tout. Je ne sais s'ils étaient tous « montagnards », ainsi que l'annonçait le titre de « Bal des montagnards ». Il m'a semblé voir un superbe cosaque, or on m'a toujours parié des cosaques du Don. Et comme le Don est un fleuve, j'en conclus que les cosaques ne sont pas nécessairement des montagnards.

Certaines « montagnardes », de leur côté, portaient des costumes si coquets, si ravissants, si joliment adornés de broderies, si bellement agrémentés de colifichets et d'« affiquets », comme écrit notre Mathurin Régnier, que, vraiment, il était impossible, avec la meilleure volonté du monde, de reconnaître en ces jolies silhouettes blanches ou bleues des habitantes des lieux boisés et « sourcillieux »

Quand M. de Rozario, qui fut si actif et si dévoué au cours de toutes ces fêtes, eût annoncé le concours de travestis, les personnes qui portaient un travesti formèrent un long monôme bigarré qui défila dans la salle, à deux ou trois reprises, devant les assistants. Un bulletin de vote avait été distribué à chacun d'eux : il y fallait indiquer, dans l'ordre de préférences, les 8 travestis qui devaient gagner les 8 prix offerts.

Les suffrages des volants allèrent, avec une grande majorité, à la ravissante petite Lucrèce Barrazza, fille de notre sympathique concitoyen d'Hanoï, délicieusement travestie en « poupée de salon »..La gentillesse, la grâce, la vénusté de cette jolie figurine, de ce bibelot de vitrine en porcelaine de Saxe, dégageaient, en effet, un tel charme, qu'il était vraiment tout naturel de lui accorder la palme.

J'entendis cependant murmurer timidement :

« Mais une poupée de salon n'est pas une montagnarde ! »

Possible. Mais qu'y faire ? Vous vous rappelez que, aux yeux de Molière, la grande règle de toutes les règles était de « plaire aux honnêtes gens » — pour Racine, c'était de « plaire et de toucher ».

Or qu'a fait la ravissante petite Lulu Barrazza ? Elle a d'abord charmé toute la salle des fêtes par un joli numéro de danse exhibition.

Ensuite, elle a défilé avec son exquise robe de poupée.

C'est bien le cas, je pense, de lui appliquer le fameux :

Sallavit et placuit
… Elle a dansé.
… Elle a plu.

Que voulez-vous davantage,

Un estivant de Chapa

P. S. Je n'ai garde d'oublier l'excellent orchestre jazz des musiciens de la Légion. Ils étaient venus cinq, cette fois, au lieu de quatre. Ils ont été parfaits à tous égards et l'on peut dire qu'ils ont été l'âme de la fête. Tous nos remerciements à ces braves garçons, si talentueux d'ailleurs.

———————

CHRONIQUE DE CHAPA
CONCLUSION
(*L'Avenir du Tonkin*, 29 août 1933)

Dans mes précédentes chroniques, écrites sur le lieu même, je me suis efforcé de mettre en relief les principaux avantages et agréments que pouvait offrir la station de Chapa aux estivants. Je me bornerai aujourd'hui à faire en quelque sorte le « bilan »— et à récapituler les quelques notions précises à retenir.

Tout d'abord, je n'hésiterai pas à conseiller à tous ceux qui disposent, à l'époque des vacances, d'assez longs loisirs — de choisir Chapa, comme lieu de villégiature — de préférence aux autres stations où se retrouveront ceux qui, hélas ! au moment des chaleurs, ne peuvent s'absenter que huit jours, quinze jours au maximum Pour jouir pleinement de Chapa, il faut au moins avoir un mois devant soi.

Choisissez Chapa, surtout dans l'intérêt de votre santé. Je sais bien que beaucoup de personnes ont la coquetterie de clamer sur tous les toits : « Oh ! nous autres, voilà 15 ans (ou 16 ou 17) qu'on est à la colonie, et on a toujours passé l'été à Hanoï (ou à Nam-Dinh ou à Haïphong) vous voyez qu'on ne s'en porte pas plus mal ! »

Pardon ! répondrai-je à ces héroïques amis de la chaleur. Je crains que votre manière de raisonner ne rappelle un peu celle du renard en face des raisins. Vous faites fi des villégiatures, parce que... vous n'êtes pas assez privilégié du sort pour en connaitre le charme et la douceur ! - ou alors, si pouvant quitter la fournaise d'Hanoï pendant l'été, vous préférez y demeurer comme dans le taureau d'airain du tyran Phalaris, - en ce cas je vous conseillerai, ma commère, de vous purger « avec quatre grains d'ellébore ».

Le seul moyen de « tenir le coup » en Indochine, c'est-à dire à la fois d'y faire de longs séjours et de s'y bien porter, c'est d'éviter, autant que possible, de subir les chaleurs débilitantes de la canicule à la ville. Il faut absolument changer d'air et, de préférence, aller à la montagne.

Or, Chapa est à près de 1.700 mètres d'altitude. On y respire à pleins poumons un air revigorant. Les nuits y sont très fraîches, sinon froides. On n'y connaît point la monotone gyration des ventilateurs, la peau s'y débarrasse des lancinantes cuissons de

la bourbouille et, pour les enfants principalement, ce séjour est vraiment à recommander.

Malgré l'éloignement et l'altitude, le confort y existe. Il y a, à Chapa, plusieurs hôtels — Sourdain, Vaumousse, Métropole — fort bien tenus à tous égards. Je ne connais que le dernier et n'ai pas dissimulé les satisfactions de tout ordre que l'on y trouve. Cet hôtel est très bien gouverné par un jeune et sympathique gérant, Paul Varenne, qui se multiplie et fait de son mieux pour être agréable aux clients. Je n'insisterai pas davantage sur ses qualités, sur sa vigilance et son activité. Si, parfois, il a affaire à des clients un peu grincheux, qu'il sache bien que ceux ci, aussitôt après leur mouvement de mauvaise humeur, se reprochent à eux-mêmes de s'être montrés par trop exigeant... L'Hôtel Métropole de Chapa est, dans son agréable site et cadre rustique, digne de son frère aîné de Hanoï, de son autre grand frère du Tam-Dao ! Nous ne formulerons qu'une réserve ! Il serait nécessaire de prévoir, à l'intérieur de l'hôtel, quelques distractions, en vue de parer à la monotonie et à l'ennui des journées de pluie. Nous nous permettrons donc de suggérer quelques améliorations telles que :

1) Abonnement à quelques journaux et publications : un journal du Tonkin, un journal de France et l'*Illustration* — avec ses suppléments (romans et pièces de théâtre).

2) Une salle de jeux pour les enfants qui, les jours de pluie, se trouvent un peu désemparés et, de ce fait, vont et viennent, font du bruit, impatientent un peu les grandes personnes !

3) Serait-il possible d'installer un billard ? Grosse dépense, peut-être, mais quelle joie pour les grandes personnes !

4) Enfin, en dehors de l'hôtel et pour les jours où il fait beau, ne serait-il pas tout indiqué de créer un ou deux courts de tennis ?

Lorsque ces quelques suggestions seront un fait accompli, le Métropole de Chapa n'aura plus rien à envier à personne et réalisera la perfection hôtelière.

… Il existe encore à Chapa, deux autres hôtels : l'un, le sanatorium militaire, admirablement campé tel un château féodal, au sommet d'un piton, est réservé aux officiers en activité et aux officiers de réserve avec leurs familles. De nombreux amis nous en ont dit beaucoup de bien et nul doute qu'on n'y rencontre tout le confort désirable.

À quelque distance de Chapa, « Chapa-Bas », se trouve la Chaumière de monsieur Viaud, le propriétaire de l'excellent hôtel de Laokay. J'ai annoncé, dans ma dernière chronique, que M. Viaud a projeté d'agrandir considérablement son installation pour l'année prochaine : il va faire construire, à quelque trois kilomètres de « Chapa-Haut », un bel hôtel qui contiendra une douzaine de chambres.

La grande et saine distraction de Chapa, ce sont les promenades, à pied et surtout à cheval. Les buts de promenades ne manquent pas et rien n'est plus agréable que de partir à douze ou quinze pour un pique-nique, dans l'une des directions suivantes :

1) la Cascade, en contrebas du village, charmante excursion où l'on est récompensé de la fatigue d'une descente assez rude, par la fraîcheur d'une eau pure auprès de laquelle on s'installe pour faire la dinette.

2) le pont des Lianes, auprès duquel réside le sympathique et dévoué R. P. Savina, le plus éminent linguiste du pays.

3) la Roche percée, ainsi nommée à cause d'une ouverture cyclopéenne taillé dans le roc par la nature.

4) Tafinh, avec sa station agricole où, cette année, s'étaient installés les Pères Dominicains avec leur colonie scolaire, Les enfants y ont passé un mois charmant en pleine verdure. À quelque distance, se trouve la maison forestière où, en général, se rendent les « pique-niqueurs » et où ils installent des étables et des bancs à l'ombre des grands arbres. (distance de Chapa : une quinzaine de kilomètres).

5) Un peu loin — à quelque dix-sept kilomètres de Chapa —, la plus belle des excursions, celle du col de Lo qui-Lo, — avec un arrêt tout indiqué à la maison forestière où l'on peut s'installer pour les repas.

6) Enfin, à quinze kilomètres, en suivant constamment la route, la station de Muong-Xen, au bord d'un joli torrent de montagne, qui descend en cascades sur d'énormes rochers. Paul Varenne avait, cette année, organisé une charmante promenade en cet endroit : il ne manquait rien pour s'amuser : pêche à la ligne (il n'a été pêché, en tout et pour tout, que deux petits poissons !) ; excellent repas, à l'ombre de paillotes ; un beau phonographe pour danser.

J'ai parlé de chevaux : tout le monde, à Chapa, ou presque, s'improvise cavalier. On monte, on trotte, on galope, on tombe, on relève. Bref, on s'amuse, on fait même des courses et j'ai longuement narré les péripéties du Derby de Chapa, qui fut fort réussi. Il y a beaucoup de chevaux, et pas mauvais du tout, On les loue à la demi-journée, à la journée ou au mois, aux prix respectifs de une piastre, deux piastres,… vingt-cinq à trente piastres. Certaines personnes font même, pour la saison, l'emplette d'un coursier avec le harnachement complet, selle et bride et tout cela « va chercher » dans les cinquante à soixante piastres.

Les promenades à pied sont également fort en honneur et, si l'on se lève de bon matin, on a quelque chance d'apercevoir notre infatigable footing-man Pételot qui, en vrai disciple de Jean Jacques, ne goûte pas de plus vif plaisir que d'aller herboriser dans la montagne. Il arpente à grands pas routes, sentiers, bled, pistes à peine praticables, où vous le voyez marcher avec autant d'aisance que sur les plus beaux parquets cirés.

Enfin, à Chapa, vous avez les fêtes, pour le 14-Juillet et le 15-Août. Cette année, il y en a même eu une autre, en rabiot, pour le 30, juillet, et ce n'a pas été la moins brillante. Ces fêtes ont lieu au profit d'œuvres de bienfaisance telles que le Foyer colonial de Marseille, qui a reçu 5000 francs, ou au bénéfice du Syndicat d'initiative de Chapa, lequel sait tirer un si heureux parti des sommes qu'il a à sa disposition.

En définitive, et pour en revenir à ce que je disais au début de cet article, Chapa est une station estivale des plus attrayantes à la fois et des plus salubres. Il faut grandement féliciter tous ceux et toutes celles — hôteliers, commerçants, syndicat d'initiative, villégiateurs, etc. — qui, chaque année davantage, contribuent à agrémenter et à améliorer cette station.

Le rêve — réalisable, certes, et qui se réalisera avant qu'il soit bien longtemps —, c'est qu'enfin soit terminé le tronçon de route Yen-bay–Lao-kay ; ce jour-là, on pourra en quelques heures, se rendre, en auto, d'Hanoï à Chapa. La valeur de la station d'été aura centuplé et tous ceux qui y auront bâti ou acheté une propriété se trouveront avoir fait une très bonne affaire.

Un ami de Chapa.

———————

CHRONIQUE DE L'INTÉRIEUR
CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 31 août 1932)

Fin de saison. — La saison est sur le point de s'achever. Mais, avant de se séparer, les estivants viennent de passer une semaine particulièrement agréable.

Le jeudi 25 août, M. Paul Varenne, le sympathique directeur du Grand Hôtel à Chapa, assisté de M. et de M^me^ Janvier, avait organisé un pique-nique très intéressant à tous les points de vue. Les excursionnistes, au nombre d'une cinquantaine, furent d'abord transportés dans des voitures automobiles pilotées avec habileté par MM. Schneider et Géglé. Ensuite, prenant à pied un sentier de montagne, ils arrivèrent à l'ancienne station agricole de Taphing, située à 10 kilomètres de Chapa. Cette

promenade leur permit d'admirer un panorama superbe sur toute la vallée et ses environs.

À Taphing, les touristes furent accueillis, bien

……

un excellent menu leur fut servi : hors d'œuvre variés, viande froide, pâté en croûte, petits pois au beurre, asperges vinaigrette, poulet en cocotte, tartelette aux poires, fromage, fruits. Après le déjeuner, M. Manikus, le cinéaste bien connu, prit un film documentaire. Puis on dansa jusqu'à 19 heures. Le samedi 27 août, il y eut un bal de têtes, très réussi, à l'hôtel du Centre. L'aimable propriétaire de cet hôtel, M. Vanmousse, avait bien décoré sa salle avec des fleurs de la région. L'entrain fut remarquable grâce au bon pick up de la maison et au jazz dirigé avec talent par M. Bertrand.

Parmi les personnes travesties, nous avons remarqué : mesdames Charreton en dame du moyen-âge ; Douguet et de Rozario en faneuses ; Roger en Boulonnaise ; Sarda en hollandaise.

Mesdemoiselles Roger en Alsacienne ; Louise Sens en Mauresque ; Messieurs Bertrand en cardinal chinois ; Charreton en danse de 1830 ; de Rozario en Napolitain ; Roger en astronome ; les fils de M. Sarda en apothicaire, vieux professeur et sultans etc.

———————————

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 juin 1933, p. 2, col. 2)

L'Église de Chapa. — Le Comité de l'église de Chapa à l'honneur d'informer le public que le résultat de la Loterie n'a pas permis d'avoir les ressources pour monter et couvrir l'église.

Cependant, les fondations ont été arasées au cours de cet hiver à un mètre au-dessus du sol.

Les dépenses antérieures ont été de 2.540 p., celles de cet hiver de 450 p., soit un total de 2.990 p.

Ce prix des fondations peut paraître élevé mais l'état du sol a obligé à descendre très bas les fondations pour trouver le rocher stable.

Il reste ce jour en dépôt en banque la somme de 3.626 p. 95, somme insuffisante pour terminer le gros œuvre.

Il est rappelé que le compte nº 52109 du Comité de l'église de Chapa à la Banque de l'Indochine, agence de Hanoï, est toujours ouvert aux versements des généreux donateurs.

(Communiqué du Comité).

———————————

CONSEIL FRANÇAIS DES INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES ET FINANCIERS DU TONKIN
Année 1934
Liste décryptée des 2.904 des électeurs

CIRCONSCRIPTION DE YÊN-UAY
SECTION DE LAO KAY

6 Bertrand Jean, né le 3 janvier 1874 à Roche-sur-Linotte (Haute-Saône) Retraité 60 Chapa

8 Corenwinder Auguste, né en 1875 à Paris Agent de la maison Guioneaud 54 Chapa

16 Gelle Charles, né le 25 novembre 1888 à Aunarède (Htes-Pyrénées) Chef de division forestière 46 Chapa

21 Magne Charles, né en avril 1879 à Anglards de Salers (Cantal) Entrepreneur 55 Chapa

24 Morellon Édouard, né le 21 décembre 1882 à Lay-Saint-Christophe (Meurthe-et-Moselle) Colon 52 Chapa

28 Schneider Guillaume, né le 21 juin 1897 à Mulhouse (Haut-Rhin) Entrepreneur de transports 37 Côc lêu

29 Tocco Nicolas, né en 1878 en Italie Hôtelier [La Madeleine] 56 Chapa

30 Vaumousse Alexandre, né le 24 août 1871 à Equeumauville (Calvados) Hôtelier [Hôtel du Centre, Chapa] et entrepreneur 63 Chapa

31 Viaud Gabriel, né le 24 août 1884 à Pont-l'Abbé (Charente Inférieure) Industriel et hôtelier [Hôtel Touring et La Chaumière] 52 Chapa

32 Viaud Robert [fils de Gabriel], né le 2 septembre 1906 à Cholon (Cochinchine) Hôtelier 28 Laokay

Publicités

(*Chantecler*, 13 mars-11 juin 1934)
CHAPA HÔTEL
H.P. SOURDAIN, propriétaire

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 mai 1934)

La montagne, considérée du point de vue des oisifs estivants — ce peut être le Tam-Dao, ce peut être Langson, ce peut être Mauson et autres sites de fraîcheur et de paix. Mais c'est, avant tout, et de l'avis unanime, Chapa. Chapa a été assurément l'une des plus belles réussites d'Indochine, quant aux plaisirs des vacances : Chapa et Dalat sont les deux pôles de salubrité fraîche entre le Sud et le Nord de l'Union indochinoise. Et Chapa possède, de plus que Dalat, un je-ne-sais-quoi de très simplement bourgeois, familial, voire patriarcal qui fait de cette station d'altitude placée à 1.600 mètres, le lieu de rendez-vous de tous ceux qui vont en vacances non pour paraître mais pour être, non pour mener la vie fastueuse des palaces, mais pour se recréer, dans toute l'acception du mot. Ailleurs, sans doute, on s'amuse, on se divertit même follement, et

avec élégance et distinction ; à Chapa, on se divertit, on s'amuse, mais à la bonne franquette.

(Une petite parenthèse, avant d'aller plus loin : la spiritualité n'est pas absente de notre station, car il s'y construit une belle église, mais il ne serait pas mauvais que les estivants songent à préparer leur modeste petite obole en vue de hâter les travaux de construction de cette basilique. Car enfin, il ne serait pas décent que l'on ne pensât qu'à édifier de profanes villas ; encore ne faut-il oublier la maison du Seigneur. Je me persuade, d'ailleurs, que là-haut, à 1.600 mètres, les idées n'éprouveront aucune difficulté à s'élever. Plus on monte, plus on se rapproche de Dieu. Allons !

Mesdames et Mesdemoiselles, mettez à contribution votre imagination si fertile en inventions terpsichoriennes et autres. Que Dieu me pardonne de me montrer aussi païen en un sujet aussi sacré : mais j'invite très instamment nos aimables concitoyennes à mettre sur pied une de ces jolies kermesses, avec bal travesti, souper de têtes, courses de chevaux et dont le produit ira à notre église de Chapa.)

Ceci posé, énumérerai-je une fois de plus les innombrables attraits de Chapa ? D'abord les hôtels : ceux-ci ne manquent pas, et excellents. Il y en a pour toutes les bourses. Je me bornerai à citer les trois qui se présentent à ma pensée ! Peut-être en existe-t-il d'autres ? Qu'il me soit pardonné si je ne les nomme pas tous. Choisissez donc entre Chapa-hôtel tenu par ce brave M. Sourdain, il y a, au point de jonction des routes descendant au village ou vers la cascade ou montant vers la Poste ou vers le grand hôtel, l'établissement Vaumousse dont je voudrais vous dire tout le bien que j'en pense. Il est accueillant, confortable et gai.

Et, enfin, le troisième de ces hôtels, — c'est le Grand Hôtel Métropole, qui, avec son corps principal et sa ceinture de jolis pavillons, domine la vallée et vous offre tout ce que Métropole sait offrir, vous pouvez en croire un estivant qui, par. trois fois, a séjourné en l'un de ces pavillons. Tout y est parfait.

Et il y a là un gérant, bien connu des Hanoïens et universellement sympathique : j'ai nommé le jeune, très actif et très dévoué Paul Varenne qui, cette année (car je pense que cette année encore, c'est lui qui sera chargé de la succursale de Chapa), qui, cette année, dis-je, aura auprès de lui pour le seconder, sa toute jeune et charmante épouse, laquelle connaît également Chapa de longue date.

Bien entendu, je n'ai garde d'oublier, à quelques kilomètres avant Chapa, en venant de Laokay, la très coquette *Chaumière* tenue par le sympathique M. Viaud et son fils, de Laokay.

Non plus que je ne passerai sous silence le splendide sanatorium militaire, plus gaiement nommé Villa des officiers. Pour y séjourner aux vacances, une condition s'impose : il faut être officier de réserve (aux environs se trouve une fort agréable villa des sous officiers) — le sanatorium justifie merveilleusement son nom par sa situation vraiment audacieuse au sommet d'un piton. Là ça ne sent pas le moisi, je vous assure, car le dit piton est sans cesse balayé par un courant d'air pur et vivifiant. Ah! qu'il fait bon respirer face à face avec les cimes bleuâtres du Fan-si-pan, que domine la borne géodésique !

À côté de ces hôtels, — de nombreuses villas particulières vous offrent une hospitalité plus familiale, plus simplement domestique, il en est de fort luxueuses, il en est de plus simples, il en est de toutes modestes. Toutes présentent un cachet qui leur est propre, et ce doit être bien difficile. que de choisir parmi elles.

Voilà pour le *home*. — je n'insiste pas, craignant de me faire accuser de publicité rémunérée — sur la magnifique installation du Grand Hôtel. Il n'y manquera rien pour l'enchantement des parents. et des enfants : courts de tennis, salle de jeux, pingpong, cinéma… que sais-je encore !

À Chapa, les estivants seraient vraiment bien maussades et atteints d'incurable misanthropie, s'ils trouvaient un moment pour s'ennuyer. Je m'en vais essayer de vous

énumérer, au courant de la plume, les principaux divertissements qui contribuent à faire de l'existence, là-haut, une véritable mosaïque de plaisirs.

1°) la descente au village, soit les jours de marché (le lundi) soit n'importe, quel jour. Le marché est fort pittoresque avec ses marchands méos et mans — une symphonie en bleu et rouge —, le tout agrémenté de colliers et bracelets d'argent finement ouvragés. Il y a les boutiques des photographes, avec leurs devantures si bien achalandées, où l'on peut admirer la gracieuse silhouette de madame X ou de mademoiselle Y. montée sur un fier coursier, bottée, éperonnée (pourquoi pas?) la cravache à la main, et solidement arc-boutée sur ses étriers, les petits chevaux, même sur la photo, ont l'air de piaffer. Il y a aussi, en contrebas, l'universel Alim-Macca, chez qui vous trouverez tout ce dont vous pouvez avoir besoin, pour les agréments et le superflu de l'existence.

2) les promenades à cheval et les pique-niques joyeux aux environs. On part en une bande de dix, douze — vingt parfois et même plus. Toute une cavalerie vous est amenée dès le matin : il n'est que de savoir se tenir à cheval (Et encore !). Et aussitôt, on part au trot, voir au galop soit pour le col de Lo-qui-Ho — la plus importante de ces randonnées, soit pour Tafinh, soit pour la Roche Percée, soit pour la Cascade soit, enfin, pour Muong-Xen. Des chevaux de bât transportent les victuailles, — voire même le phono et les disques, qui permettront de danser un peu dans l'après-midi….

L'année dernière, Paul Varenne avait organisé pour le Grand Hôtel un magistral pique-nique à Muong-Xen : rien n'y manqua, la chère était exquise et, en revenant, rien n'empêche de s'arrêter à La Madeleine chez le sympathique Tocco — lequel possède, à quelque treize kilomètres de Chapa, cette très charmante « hostellerie » où l'on peut fort bien s'installer pour les vacances.

Les chevaux de Chapa, l'année dernière, étaient généralement excellents, en bon état, jeunes, bien nourris. Ce ne sont plus du tout les pauvres rossinantes d'autrefois, dont le dos était parfois moucheté de plaies, à vif — faute d'avoir été bien sellés et harnachés par leur *ma-fou*.

On peut louer un de ces coursiers au mois, pour le prix de 25 à 30 piastres. On peut même — comme l'avait fait notamment une excellente Amazone, madame X..., habitant une villa assez éloignée — s'offrir le cheval avec la selle et l'équipement complet pour une soixantaine piastres.

3) Pour le 14-Juillet et pour le 15-Août, Chapa s'égaye de fêtes toujours très réussies, avec bal travesti, souper de têtes, bal d'enfants, kermesses, jeux, rallye, courses de chevaux. L'an passé, il y eut une course hippique de la Chaumière à Chapa (4 km. environ), qui fut un vrai succès, malgré le temps détestable. Rien n'empêcherait, en vue des fêtes du 14 juillet et du 15 août, de mettre sur pied une pièce de théâtre ou encore une revue : les amateurs ne manqueraient pas et, notamment, en 1931, il avait été réalisé quelque chose de fort bien en ce genre, avec le concours dévoué de quelques estivants de la Villa des officiers.

Je suis obligé de m'arrêter, car je ne voudrais pas abuser de la patience des lecteurs de l'*Avenir du Tonkin*. Je n'ai fait qu'énumérer quelques-unes des attractions de Chapa. Il y en a d'autres encore, — qui participent des circonstances et qui ont tout le charme de l'imprévu.

Pour finir, un petit mot sur les bienfaits d'une saison à Chapa ; vous n'avez qu'à comparer les joues de vos enfants, au 1er juillet quand vous quittez Hanoï — alors surchauffé, et au 1er septembre, quand vous redescendez après votre saison : vous serez frappé de les voir passées d'un jaune quelque peu anémique au plus beau rose.

Allons, préparez vos malles pour Chapa et ses 1.600 mètres,

Stations balnéaires et d'altitude au Tonkin
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 27 mai 1934)

[…] Chapa a vu l'industrie hôtelière se développer dans le sens de la variété. A côté d'un hôtel tenu par la première société hôtelière du Tonkin [Métropole], toute une série d'auberges et hôtelleries, plus modestes mais dispersées dans des sites variés, offrent à la clientèle un plus grand choix. D'ailleurs, Chapa, avec ses vastes espaces, permet à une auberge d'être en même temps une ferme et de pouvoir par conséquent vivre sur une clientèle restreinte. Le Tam Dao, délicieux parc dans un cirque de montagne, mais sans possibilité d'extension, a pour lui sa proximité de Hanoï (deux heures et demie d'automobile) et son altitude modérée, 950 mètres, qui le rend plus agréable aux convalescents et à certains tempéraments.

Chapa, au contraire, offre à 1.600 mètres d'altitude de vastes espaces plats, en pente douce, permettant une dispersion plus grande des villégiateurs et la possibilité de se sentir chez soi, que beaucoup apprécient, la possibilité aussi d'avoir un vaste jardin et au besoin un petit terrain de culture.

Pour les excursionnistes, des sommets de 2.500 à 3.150 mètres, et un climat vivifiant, qui excite les jeunes aux sports ; enfin, une population indigène depuis longtemps fixée au sol, assez nombreuse, pittoresque et de relations agréables. Aussi voyons-nous plutôt à Chapa qu'au Tam-Dao la possibilité d'un développement de la villégiature annamite, comme cela s'est produit à Samson. Là une clientèle indigène riche ou simplement aisée sera attirée par le charme, nouveau pour elle, de la montagne, avec la possibilité de vivre selon ses habitudes et dans son milieu. […]

———————

CHAPA
Station
(*Chantecler*, 14 juin 1934)

M. Sourdain, l'aimable propriétaire de Chapa hôtel, dont la cuisine, si soignée, est si appréciée de tous ceux qui y ont fait un séjour, a baissé ses prix d'une manière très sensible.

Quel que soit l'âge des pensionnaires, les prix sont : 3 piastres par jour (une chambre, un lit) pour une personne et 4 p. 50 pour 2 personnes (une chambre et un lit).

Comme attractions dans cette station, où les excursions dans la montagne constituent déjà un plaisir sans égal, où la température est celle de la Côte d'azur, le Chapa Hôtel offre à sa clientèle : un dancing avec piano, pic kop Electrola ; jazz ; un jeu de ping pong et, pour les tout petits, un jardin privé d'enfants dans un site unique.

Les personnes désirant profiter du tarif indiqué plus haut, doivent se faire inscrire avant le 15 juin. Hâtez-vous d'écrire.

———————————

Saïgon-Dalat en 1 heure 45
(*Chantecler*, 21 juin 1934)

Il ne s'agit pas d'un record automobile, mais, tout simplement, du temps que mirent M. Drouhin et un mécanicien pour se rendre de Tan-Son-Nhut au terrain du Camly avec l'avion Phalène de l'aéro-club.

……

Nous donnons cette information pour pouvoir rappeler que nous avons également, au Tonkin, des aviateurs, qui pourraient aisément rivaliser avec les « as » de Cochinchine. Ceci non pas pour la seule satisfaction d'amour-propre de nos aviateurs, dont la modestie s'accommoderait mal d'une publicité intempestive ; mais parce que,

dans le même ordre d'idées, qui est le fond de l'information précitée, il nous semble qu'on pourrait étudier s'il ne serait pas possible d'établir un service aérien, par hydravion, entre Haïphong-Hanoï et Laokay, pendant les trois mois d'été, pour faciliter et encourager le mouvement de villégiature vers Chapa. Il n'est pas nécessaire de beaucoup insister pour faire comprendre les immenses avantages qui en résulteraient.

———————

LA FÊTE NATIONALE À CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 juillet 1934)

Les habitants et les estivants de Chapa ont célébré, avec joie, la Fête nationale.

Le 13 juillet, de 20 h.30, à 21h 30, une belle retraite aux flambeaux dirigée par M. le lieutenant Galibert et entraînée par l'ardente fanfare du Camp, a suivi l'itinéraire ci-après : route de Laokay, Villa Pennequin, arrêt devant la Résidence, P.T.T., hôtels du Centre et Sourdain, rue Xuân-Viên, Grand Hôtel Métropole, commissariat de police

Le 14 juillet, à 9 h., M. le capitaine Roux-Sibillon, commandant d'armes de Chapa, a passé en revue les troupes de la garnison, lesquelles ensuite ont défilé. La revue a eu lieu, rue de l'Église. Deux cents hommes, commandés par M. le lieutenant Galibert, y ont pris part. Coloniaux, légionnaires, linhs avaient belle allure. Le service d'ordre était assuré par les partisans, sous la direction de M. Perquis, le nouveau commissaire de police.

Le même jour, de 14 h.30 à 18 h 30 sous le hall du Marché, eut lieu une kermesse au profit de l'église. (Celle-ci, quoique encore inachevée, fait déjà honneur à la paroisse. La kermesse, malgré une pluie désagréable, obtint un certain succès. Voici la liste des personnes de bonne volonté qui y ont contribué :

Stand des lainages : mesdames de Rozario, Raged de la Touche.

Stand des jouets : mesdames Berthomé, Brisbarre, Quilichini.

Frites : madame L'Hostis, M^lle^ Dreyfus, M. Charreton.

Tourniquet : mesdames Anthony, Charreton.

Bar : mesdames Dreyfus, Roger, M. Régère.

Poupées : M^lles^ L'Hostis, Roger, Préclaire, Régère (costumées en Jeannettes), M^lles^ F, Rageot de la Touche, Régère, Perquis.

Jeu du tonneau : Les Scouts de France,

Pêche : M. Régère, M. Roger.

Le succès de la Kermesse est dû à l'inlassable dévouement des personnes que nous venons de citer et qui méritent des compliments. Quant aux scouts, ils étaient partout, d'une activité débordante,

Citons : Fleutot, Anthony, Birault, Daugreilh, Dausset, Dehais, Duport, François, Grognard, Laurel, Massimi, Monthuis, Mourret, Régère.

Le 15 juillet, de 16 h à 18h. eut lieu une fête récréative, entièrement organisée par les Scouts de France, les Jeannettes et les jeunes filles de la station, Sans prétention, mais de bon goût, les divers sketches et les ballets ont vivement intéressé le public qui n'a pas ménagé ses applaudissements aux jeunes artistes Une mention particulière doit être faite au ballet des papillons et à celui des Marquises.

Parmi les Papillons, nous avons remarqué les gracieuses fillettes dont les noms suivent : M^lles^ Monthuis, Tranchessst, Authony, lmbert, Biberon, Lauret, Guigen, Imbert, Préclair, Odette Rageot de la Touche Quant au ballet des Marquises, ce fut un régal. Souples et mignonnes, M^lles^ Régère, Françoise Rageot de la Touche, Roger, L'Hostis, ont été longuement applaudies et rappelées.

———————

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 juillet 1934)

On nous écrit. — Samedi 14 et dimanche 15 juillet nous avons eu kermesse et concert au profit de l'église de Notre Dame de Chapa.

Maigre le mauvais temps et surtout l'obstruction systématique et sournoise de quelques franc maçons notoires, les estivants accoururent nombreux et le produit de la fête fut tout à fait satisfaisant.

Les différents stands étaient des mieux achalandés et grâce à l'amabilité et au dévouement des vendeuses et des vendeurs, la foule s'y pressa de 16 à 20 heures.

Le lendemain dimanche, à l'hôtel Vaumousse, un concert des plus réussi attira de nouveau de nombreux et généreux auditeurs.

Jeunes filles et scouts rivalisèrent d'entrain et d'habileté et, pendant deux heures bien courtes, charmèrent une assistance choisie qui ne ménagea pas ses applaudissements.

Bref, fête des mieux réussie. Pour ne pas blesser la modestie de quelques opposants nous ne les nommerons pas aujourd'hui car tout le monde sait que ces Messieurs aiment l'obscurité. D'ailleurs, leur absence n'a pas nui aux recettes ; ordinairement, ils ne brillent pas par leur générosité.

Un groupe d'estivants

L'arrivée de madame Roger Moutte. — Madame Roger Moutte, sachant être utile à nombre de ses aimables clientes hanoïennes actuellement en villégiature n'a pas hésité à monter à Chapa.

Elle nous est arrivée la semaine dernière, avec un de ses meilleurs spécialistes de la coiffure féminine et tout ce dont les élégantes peuvent avoir besson comme poudres, fards, pâtes, parfums.

Nous lui adressons nos meilleurs souhaits de bienvenue.

———————

CHAPA-LA-VERTE
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 juillet 1934)

J'ai parfois entendu dire qu'à Chapa en cette saison, « il pleut tout le temps. » Il y a la un tantinet d'exagération pessimiste qui vient peut-être, chez certains, d'un foie paresseux et gorgé d'hypocondrie, chez d'autres d'une partialité plus ou moins intéressée. Non, il ne pleut pas « tout le temps » à Chapa; il y pleut tout de même souvent. Je dirai, pour ma part, que c'est fort heureux et c'est peut-être là ce qui fait l'engouement de beaucoup de gens de goût, quand ils l'ont une fois connue, pour cette charmante station. J'ai l'air de paradoxer, je m'explique.

C'est très certainement la pluie fréquente (et généralement courte) qui contribue le plus à maintenir ici une température délicieuse. Certaines journées assez rares (et j'en suis, pour ma part, fort aise) où le soleil dans un ciel irréprochablement bleu versait à flots une lumière dorée, m'ont paru un peu tièdes, presque lourdes en raison du contraste et parce qu'on était presque tenté de reprendre le blanc, d'abandonner cette laine si sympathique ici à l'heure où les plaines deltaïques sont écrasées de chaleur pesante.

Même pour l'œil fatigué des fournaises étincelantes d'en bas, ce ciel gris, cette lumière atténuée, un peu nordique, baignant les monts adorablement verts, les brumes même de certaines heures sont une joie. Passez quelques années en Cochinchine sans jamais voir que du ciel bleu, avec la seule exception, à la saison des pluies, d'une heure environ par jour pour l'averse quasi obligatoire, et vous apprécierez, comme je le fais, le

ciel calmant et « moyen » de Chapa, même, et surtout peut-être, quand il est gris. Il y a d'ailleurs ici, me dit-on, pour les amants du bleu immuable, deux ou trois mois à l'automne pendant lesquels ils pourront se croire en Provence, dans le délicieux hinterland niçois.

Et je m'étonne, voyez-vous, qu'il n'y ait pas encore plus de monde ici. La crise, va-t-on me dire… Voire ! Je crois bien plutôt à la réputation de cherté de nos stations indochinoises. Là aussi; il faudrait s'entendre. Pour le luxe — quel luxe ! — peut-être est-il cher ici. Mais ce que je sais bien, par des amis qui y furent et dont certains y sont encore, c'est que vous pouvez trouver à Chapa « au moins » un hôtel (ne parlons que de ce que nous connaissons bien et voilà pourquoi je ne vous citerai que ce nom-là) l'ancien Fan-Si-Pan très amélioré, devenu « Chapa-Hôtel », où, pour un prix ridicule, vous trouvez une hospitalité fort agréable, et un patron affable et charmant.Trois piastres par jour !(ce sera 70 p. par mois l'an prochain !), des boissons excellentes à un prix étonnant, une cuisine sympathique et bien servie, un emplacement central et agréable, une atmosphère simple et cordiale, et, enfin, des tarifs « pacifiques ». Je ne vois vraiment pas ce que l'on peut désirer de plus pour ce prix. Ceci dit, par goût pur de la vérité, pour l'édification de qui l'ignore, et pour « la plus grande gloire de Chapa ».

J'achèverai ce billet en vous apprenant que la soirée du 14 juillet fut, chez Sourdain, d'une gaité folle, quoique de bon ton.Le pickup, étayé par un jazz *up to date*, le champagne, d'autant plus séduisant qu'il était moins cher (mais il faut croire que cet argument ne séduit point tout le monde !), la très agréable compagnie, fort bien inspirée, qui s'était habilement réunie là, tout cela remplissait de bruit et de joie l'aimable salle de Chapa-Hôtel.

Il a fallu, je vous assure, pour qu'on pensât à s'aller coucher l'arrivée inopinée de ce vieux trouble-fête de soleil — mais je lui ai pardonné tout de même car l'Aurore aux doigts de rose du vieux Phoibos était quelque chose, également, de tout à fait réussi. Spectacle saisissant de beauté sur Chapa-la-verte, fleur alpestre de notre ravissant Tonkin, très cher depuis qu'il l'a découvert dernièrement, au cœur de notre Dekobra national.

Vus au bal du 14 juillet, chez Sourdain, M^me^ et M. Lebreton, M^me^ et M. Rossignol; M^me^ et M. Lacombe, M^me^, M^lle^ et M. Perpuis, M^me^, M^lle^ et M. Corenwinder, M^me^ et M^lle^ Caradec, M^me^ Ruellan, M^me^ Robert, M^me^ et M. Shunck, M^me^ et M. Claude, M^me^ et M. Dabat, M^me^ et M. Bonte, M^me^ et M. Gozi, M. Egloff, M. Pélogry, M. Pauwen, M. Miquel, M. Bianchi, M.Bacon, M. Drouhot, etc.

L'estivant satisfait

[Vietnamisation]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 22 juillet 1934)

[…] Le même phénomène se produit à Chapa ; peu à peu s'y installe et prospère toute une colonie annamite de commerçants, que des compatriotes villégiateurs de plus en plus nombreux contribuent à faire vivre. Et dans quelques années villégiateurs, commerçants, artisans et serviteurs, et peut-être cultivateurs maraîchers annamites y seront assez nombreux pour que l'Administration n'ait plus de scrupule à faire des dépenses qui, pour une poignée de Français, auraient paru excessives. […]

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 2 août 1934)

Comité de construction de l'église de Chapa

Montant du forfait de l'entrepreneur : 4.000 p. 00
Versés : 3.850 p. 23
Reste à payer : 149 p. 77

———————

Le 15-Août à Chapa
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 août 1934)

Malgré la pluie et des difficultés sérieuses d'ordre moral, le comité des fêtes a réussi à donner aux estivants un programme varié et agréable de distractions.

Le 14 août, à 9 heures, eut lieu un rallye pour amazones et cavaliers, suivi d'un intéressant carrousel dont l'organisation revient à notre distingué Président, M. Devé. Quinze engagés ont parcouru un trajet de 10 kilomètres sous bois. Il convient de citer la vaillante championne, Mlle C. Braemer, les courageuses cavalières, mesdames de Rozario, de Laroque, Jugain, MM. le pharmacien-capitaine Mounier, le lieutenant Cimetière, Wertz, Pierre Braemer, dont les prouesses en équitation sont bien connues.

Le 14 août, à la villa des officiers, dans l'après-midi, un bal travesti pour enfants groupa de beaux garçonnets et de charmantes fillettes costumés en méphisto, peau rouge, Mimi Pinson, Gaulois, papillon, astronome, gitanes, Breton, marquis, Normande, paysans, gars de la marine, pierrot, mère Michel et père Lustucru, concierge, rose, Grec, sauvage. Les plus beaux costumes étaient portés par Minta Pascalis en Hollandaise, Thérèse Guilmet en Normande, Simone Guigen en Mimi Pinson.

Le même jour, l'Hôtel Métropole donnait un grand bal dont le parfait succès répondait aux efforts intelligents de M. Paul Varenne. M. le résident Devé et toutes les personnalités en villégiature à Chapa étaient présents à cette agréable soirée. Vers minuit, M. de Rozario, faisant office de speaker, annonça la danse de ballon et trois charmantes jeunes femmes furent primées.

Le 15 août, la traditionnelle kermesse attira la grande foule. Voici la liste des personnes qui y ont contribué.

Petite roue : Mlle Perrier, chef de stand ; M. Braemer fils, M. Wertz fils, M. B.Y. Lui. — Mme Bertrand, Mlle X et Y (à désigner).

Grande roue : M. Corenwinder, chef de stand ; Mlle Louissette Sourdain, MM. Roux Jacques, Ng-t-Nhân.

Objet de dames : mesdames Quilichini et Wertz (chef de stand) ; Mlles Simon, Braemer, Ng-thi-Thu.— Mlle R. Lhostis, Mmes Dutreuilh, Jugain, Mlle Dreyfus, M. Dung.

Bibelots : Mme Braemer, chef de stand ; Mlle Cripe, Trinh-thi-Thu. — Mme Magne, Mlles Geile, G. Lhostis. 5

Anneaux : Mme de Rozario, Rageot de la Touche, chefs de stands. Mlles Ginette Régère, M. Ng.-thi-Thi. — M. Mangonet, Mme Prénom.

Gâteaux : mesdames Couturier et Lacombe, chefs de stands, Mlle Ginette Régère, Francine, M. Hu. — Mesdames Legros, Robert et Gauzy, Mlle Ng-thi Khang.

Bar et Dancing : M. Courtoux, chef de stand, Mlles Caradec, Paquin, Babonneix, M. Tao, Mlle Brissbarre. — Mme Renucci, Vrignaud, chefs de stand, Mlles Lacombe, Michel, Mme Amblet.

Jouets : Mme Guilmet, chef de stand, Mlles Lacombe. Coudère, Mme Ferrier, M. Ng-v-Quy. — Mlles Mangeney, Mazalon.

Frites : Mme Lhostis, MM. Charreton, Roger, chefs de stands, Mlles Roger, Caradec, M. Tu.

Tir : M. Courloux, sergent Claude, sergent Bernard, MM. Amblet, Cuong. — MM. Régère, Perrucca, Guillemet.

Bonne aventure pour Annamites : Mme Costa.

Bonne aventure pour Français : Mme Lucas et M. Rossiguol.

Stand des jeux baquan : Contrôleurs : Mme Brachet, M. de Rozario, MM. Rivière, Vu-van-Quy, Minh-loi.

Jeannot lapin bouffe tout et vite : Mme Rousson, Anthony, Beaud, M. Beaud fils.

Ajoutons qu'un tournoi de ping-pong mit en vedettes Mme Vrignaud, MM. Amblet, Bollmann, Mme Vrignaud, la charmante épouse de notre infatigable médecin-capitaine, se fit admirer et applaudir chaleureusement. MM. Amblet, Bollmann furent excellents et toujours réguliers.

Enfin, avant la fête du 15 août, le syndicat d'initiative de Chapa, a désigné les membres de son Comité. Ont été élus : MM. Roger, Lacollonge, Corenwinder, Bénard, Brachet, Chenu, de Rozario, Bertrand, Lagisquet, Vaumousse, Gillet.

Nos compliments aux organisateurs de la fête du 15 août, en particulier à MM. Bénard, Corenwinder, Bertrand.

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 août 1934)

Les fêtes du 15-Août. — Les fêtes du 15-Août ont été si bien réussies et ont apporté à tous tant de joie et d'agrément qu'on ne remerciera jamais assez toutes celles et tous ceux, qui, grâce à une entente parfaite, beaucoup de goût et de dévouement sont arrivés à d'excellents résultats.

Les fêtes, placées sous la présidence d'honneur de madame la colonelle Quilichini, de madame Braemer, de M. l'administrateur Devé, résident de France à Laokay, n'avaient-elles pas ainsi un patronage prometteur du plus complet succès ?

Et leur amabilité bien connue fit que, dès avant les réjouissances, de nombreux et précieux concours leur furent acquis, tel celui de M. Perquis, garde principal de la garde indigène, commissaire de police, qui se dépensa sans compter pour l'installation des stands, aboutissant rapidement, mais non sans peine, à une organisation irréprochable. Disons-le en passant, M. Perquis, digne successeur du sympathique M. Crouzet, du détachement de gendarmerie de l'Annam-Tonkin, a fait preuve, en la circonstance, d'autant d'activité que d'initiative et si la fête a pu se dérouler sans encombre, dans l'ordre le plus parfait, c'est bien grâce aux mesures qu'il a su très opportunément envisager, puis appliquer. Le Comité et les estivants lui en savent grand gré.

Lorsqu'au programme de ces sortes de fête figure un divertissement pour enfants, on est toujours heureux de voir les grandes personnes s'occuper des « petits ». Et certes le spectacle fut charmant de l'empressement avec lequel mesdames la colonelle Quilichini, Braemer, Simon, Silhou, Lucas, Lacombe se mirent à la disposition des fillettes et des garçons pour animer le bal d'enfants, tandis que mesdemoiselles Perrier, Quilichini, Simon se succédaient inlassablement au piano.

Il nous faudrait beaucoup plus de place qu'il ne nous en est donné — si bienveillamment cependant — ici pour reproduire la physionomie exacte de cette partie de la fête, citer tout le petit monde et décrire tous les costumes, nous ne pouvons pas résister au plaisir de donner une mention particulière au jeune Courtoux. Rarement costume de Gaulois fut mieux conçu et mieux imaginé.

C'est, si nous ne faisons pas erreur, aux doigts de fée de madame Courtoux animés par un goût très sûr que l'on doit la réalisation aussi parfaite d'un costume seyant à ravir à un beau petit gars, qui, certes, promet. Les estivants s'attendaient à bien des surprises ; mais quand, face au Fan-si-Pan, retentirent pendant le rallye, tout comme en forêts de Fontainebleau et de Chantilly, les notes joyeuses des cors de chasse, on ne fut pas long à deviner que cette agréable fantaisie venait de M. le capitaine Roux-Quivillon,

le sympathique commandant d'armes, un animateur parfait lui aussi, et les compliments ne lui furent ménagés, pas plus qu'à ses vaillants musiciens militaires.

Ce que nous disions précédemment de la fête d'enfants, s'applique tout aussi bien aux nombreux stands, tous plus coquets les uns que les autres, emplis d'animation, de rires, d'aimables propos ; mais, là encore, la place nous est limitée.

Des noms ont déjà été cites, mais assurément pas tous ; mesdames Granveau, Perrucca, Rivière, Chirokoff, Garrigues ; mesdemoiselles Perquis ; Crépet ; Gellé ; Magalon ; MM. Garrigues, Perrucca, Mangeney fils, Raux Jacques, ont joint leurs efforts, leur amabilité, leur entrain à ceux des autres participants, et il convient de les en remercier.

Sans doute mesdames Couturier, Prénom, Robert, Ganzy, mesdemoiselles Sourdain et Roger ; messieurs Roger et Charreton étaient tout disposés à apporter leur concours ; à leur grand regret, ils en furent empêchés au dernier moment. Quand nous aurons ajouté que le bureau du Syndicat d'initiative de Chapa se trouve composé, en suite des élections du 15 août, de M. Brachet, président ; Lacollonge et Corenwinder, vice-présidents ; Bénard secrétaire-trésorier ; nous ne regretterons pas d'avoir ajouté quelques lignes à celles précédemment parues en faveur de la belle station d'altitude de Chapa, et de ceux qui s'efforcent d'y apporter à chaque saison générosité, gaieté et belle humeur.

———————————

LISTE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES MEMBRES ACTIFS DE
L'ASSOCIATION TONKINOISE DES ANCIENS COMBATTANTS (ATAC) (1935)

N° matricule	Nom et prénom	Profession	Adresse
935	Magne (Charles)	Entrepreneur	Chapa
1.503	Sourdain (Hippolyte)	Hôtelier	Chapa

———————————

ANNONCE LÉGALE
TRIBUNAL DE COMMERCE DE LAOKAY
AVIS
(*L'Avenir du Tonkin*, 8 mai 1935)

Il est porté à la connaissance des créanciers de la faillite Nguyên-van-Ky dit Mariky et Lé-thi-Thai d'avoir à se présenter à la réunion d'affirmation et de clôture qui aura lieu le 31 mai 1937 à 9 heures du matin au Tribunal résidentiel de Lao-kay dans la chambre du conseil.

Le Greffier : Kugeler.

ANNONCE LÉGALE
TRIBUNAL DE COMMERCE DE LAOKAY

Le Tribunal résidentiel de Laokay, siégeant comme tribunal de commerce, a. par jugement en date du 5 avril 1935, converti en état de la faillite le sieur Nguyên-van-Ky dit Mariky déclaré en état de liquidation judiciaire par jugement en date du 12 décembre 1931, déclare en état de faillite, conjointement avec le sieur Ng van-Ky dit Mariky, la dame Lê-thi-Thai, domiciliée n° 89, rue Lé-Loi à Hanoï, et reporte au 28 août 1931 la date de la cessation des paiements du sieur Nguyên van-Ky dit Mariky.

Le Greffier : Kugeler.

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 25 mai 1935)

Vous rencontrez plus d'un Tonkinois qui vous dira, non sans prendre un petit air supérieur : « Peuh ! Chapa ? Vous allez, à Chapa ? Quelle drôle d'idée ! Peut-on aller s'enterrer là haut, dans une région montagneuse, où il y a ni piscine, ni dancing, ni... » Bref, ce que recherchent par dessus tout, les estivants « select ». soucieux par dessus tout de faire, aux environs des piscines, de foudroyants effets de shoot ou de maillot et de mener dans des Palaces la vie de baloau [*sic*] (en première classe, ma chère !), c'est non point une station estivale de repos, où l'on se restaure au physique et au moral, mais bien un lieu de rendez-vous pour snobs ennuyés.

Eh ! bien, avant d'aller plus loin et de célébrer comme il convient les incomparables attraits naturels qui font de Chapa le rival de n'importe quel autre centre de vacances, avant d'énumérer tout ce que cette station d'altitude comporte de foncièrement original, nous nous empressons de déclarer aux estivants mondains que les mondanités là-haut ne font défaut nullement. Il existe d'assez nombreux courts de tennis pour les amateurs, il existe au moins une salle de cinéma et, enfin, chaque dimanche, chaque jeudi, on danse ; on danse même toutes les fois qu'il prend fantaisie aux adeptes de Terpsichore d'en « Suer une » (il est vrai qu'à Chapa on ne sue point !) — à toutes les grandes fêtes —14-Juillet, 15-Août, kermesse annuelle, on organise de magnifiques fêtes qui n'ont, je vous le jure, absolument rien à envier aux plus splendides *events* de la *season* du Tam-Dao ou de Do-Son…

Ainsi donc, on s'amuse ferme et, plus d'une fois, il arrive que les derniers flonflons de l'excellent orchestre de la Légion(qui se dérangé de Tong pour aller jouer à Chapa) se déroulent à l'heure où les crêtes bleuâtres du Fan-si-Pan se « découpent en arêtes vives sur les blancheurs de l'aube. Oui, bien des couples évoluent éperdument » de l'angelus du soir à l'angélus de l'aube, pour renverser l'ordre des facteurs posés pas Francis Jammes.

J'ajouterai même la possibilité qu'offre Chapa d'organiser des fêtes de nuit à la Cascade (où, d'ailleurs, les belles académies ont tout loisir de se baigner.)

Et je n'ai même garde d'oublier les séances du jeu de bacquan, qui changent un peu des séances de... bridge. Plus d'une bande sémillante peut même s'offrir le luxe d'aller — en short ! (puisque short il y a et que l'exiguïté de ces petits caleçons semble avoir pour nombre de nos concitoyennes des attraits non pareils —sur quoi il y aurait tant à dire, hélas) — d'aller en short, dis je, participer, tout comme à Macao, ou à Canton, à de frénétiques parties de ce jeu élémentaire du bacquan, lequel, après tout, peut offrir — toutes propositions gardées — autant d'émotions que le baccara.

Mais tout ce que je viens d'énumérer, — ce ne sont que broutilles, accessoires insignifiants. Le charme incomparable de Chapa est ailleurs.

Nul ne fera à nos concitoyens l'injure toute gratuite de croire qu'ils sont blasés sur les beautés de la nature. Plus d'un, parmi eux, las des chaleurs du mois de mai, de juin, juillet, août, ne se prend-il pas quelquefois a soupirer avec le poète :

... La nature est là qui t'invite et qui t'aime,
Plonge toi dans son sein quelle t'ouvre toujours

Eh ! oui, se plonger dans le sein de la nature, alors qu'on se sent la tête surchauffée, le cerveau quasi anémié sous le ventilateur qu'emporte, dans des remous d'air chaud, son mouvement giratoire, quel rêve ! Quel beau rêve !

Il n'est, pourtant, que de dire à son boy :

— Boy, y en a préparer valises, malles. Moi prendre ce soir train de nuit pour Laokay ...

Le quai de la gare d'Hanoï, le soir où part le train de nuit, — aussi désiré que le plus beau train bleu, que les plus somptueux Pullmann du monde, quel curieux spectacle ! La chaleur est accablante. Ce n'est pas midi qui tombe en nappes d'argent, mais la nuit qui s'écroule en nappes torrides des hauteurs du ciel qui se devine d'un bleu… noir sous l'obscure clarté des étoiles. Les joyeux partants, fussent-ils sexagénaires, escaladeraient les marchepieds, aussi ingambes que des joueurs de rugby — s'ils voyaient le tain s'ébranler sans eux... Le voilà qui s'ébranle, en effet. Les couchettes sont préparées pour recevoir les corps fatigués, qui s'éveilleront avec l'aurore aux approches de Laokay.

Laokay... Dieu ! Qu'il y fait chaud, dans cette cuvette qu'arrosent deux fleuves ! Les camions Schneider s'ébranlent lourdement, puis, avec allégresse, ils vont dare-dare, vous hisser vers la fraîcheur, que vous atteindrez au bout de 38 kilomètres — qui vous auront paru à peine longs d'une lieue si vous avez l'aubaine d'un compagnon de voyage aussi gai, aussi intéressant que le sympathique et vénéré Père de Neuville, par exemple.

O rus quando te adspiciam ! O fraîcheurs de la campagne — de la montagne — quand vous reverrai-je !

Ça y est : vous l'avez, vous la tenez, la fraîcheur, la revigorante et résurrective fraîcheur. Voici le frais vallon de Chapa, exquise oasis de verdure que parsèment comme des bouquets de fleurs blanches, roses ou bleuâtres les villas coquettes aux toits de tuiles ou d'ardoise. Dans le fond, l'immense et fantastique décor du Fan-Si-Pan, aux crêtes bleues, violacées. Ce n'est plus la ligne bleue des Vosges, mais qu'elle a de charme aussi.

Juchée sur son nid d'épervier, la belle villa militaire monte très militairement la garde et domine à pic la vaille profonde où l'on devine que bouillonne à flots argentés d'écume la fraîche cascade. Des bois, des forêts d'un vert sombre moutonnent à perte de vue.

Il plane du mystère sur cette nature étrange, où l'on aperçoit se dérouler des rubans de routes que sillonnent des cavaliers et de singuliers piétons, les *Méos* bleus à colliers et à bracelets d'argent, soufflant, tels des bergers du temps d'Homère, en de pittoresques Kênes, que grand Pan, qui est mort, hélas, — leur eût enviés ! À moins que les *Manhs*, coiffés de turbans de laine rouge, tout blindés d'une armature de colliers, eux aussi, n'ahanent, la hotte sur le dos.

Dans le fond, grouille la rue du village : à l'entrée se dresse l'hôtel — devenu plus imposant d'année en année — du citoyen Vaumousse, l'un des grands animateurs de Chapa. Quelle presse dans cette unique rue à pente raide et caillouteuse, fatale aux trop fines chaussures ! Voici les photographes, étalant aux vitrines une multitude de vues du pays, de groupes joyeux d'estivants pris dans des poses savamment abandonnées.

Tout près, les bourreliers et les selliers, car il faut vous dire que Chapa est un grand centre d'hippisme : ce ne sont partout que coursiers plus ou rois fringants, selles, cravaches, éperons... chevauchées, randonnées reperdues vers les buts d'excursion si pittoresques de Tafinh, de la Cascade, du col de Lo-qui-ho, de la Roche percée. Il faut voir les cavalcades qui emmènent au trot et au galop messieurs, dames, demoiselles et bambins se tenant en selle comme de petit jockeys.

L'un des plaisirs les plus goûtés de Chapa, ce sont précisément ces promenades à cheval, où jamais l'on n'enregistre la mélancolie : même ceux qui, un peu novices ès choses hippiques ramassent quelquefois un billet de parterre sont les plus enragés à remonter gaiement sur leurs coursiers.

Je ne dirai qu'un mot des belles randonnées à faire à pied dans les sous-bois qui avoisinent le Vallon ; le footing est aussi délicieux à Chapa qu'il s'avère fatigant et

sudoripare à Hanoï ou en tout autre lieu du Delta sous la chape de plomb d'un ciel inclément.

Un mot aussi suffira pour vanter le confort irréprochable des différents hôtels de la station, à commencer par celui qui se présente le premier aux regards lorsqu'on vient de Laokay : je veux parler de la *Chaumière*, délicieux bungalows — mais en donnant à ce mot de bungalow son acception la plus large et la plus brillante. La Chaumière, sise a quelque trois kilomètres en avant de Chapa, offre aux estivants philosophes une retraite à la fois solitaire et animée par le gai va-et-vient de la route. Vous y trouvez des fleurs, des tonnelles, des chambres parfaitement aménagées et une cuisine savoureuse.

Dans le val même de Chapa, s'offre aussitôt à la vue la magnifique agglomération formée par le Grand Hôtel Métropole et son escorte de jolis pavillons qui s'essaiment dans la verdure. Citer Métropole, c'est tout dire et, depuis quelques années, à chaque saison, le très sympathique Paul Varenne, si populaire à Hanoï, est le parfait intendant de ce vaste domaine où tout est rassemblé pour contenter les plus délicats.

Plus loin, aux approches du village et dans le village même, vous rencontrez les excellents établissements Vaumousse et Sourdain, dont les propriétaires ont réalisé un effort des plus mémoires (et qui leur a coûté de gros frais) pour adapter leurs hôtels aux plus raffinées exigences de la clientèle difficile venue des grandes villes du Tonkin : ce qui ne les empêche pas de vous offrir les moyens de passer, pour des prix très modérés des vacances délectables.

Pour terminer, j'évoquerai l'éclat des grandes fêtes données aux principales dates indiquées ci-dessus et dont le cadre principal est l'hôtel Métropole, ainsi que le sanatorium militaire. Personne, parmi tous les Tonkinois ayant déjà passé leurs vacances à Chapa, n'a garde d'avoir oublié la kermesse du 19 août, avec ses baraques achalandées et tenues chaque fois par nos plus gracieuses concitoyennes, non plus que les grands dîners dansants, les soupers de têtes, avec orchestre de la Légion venu de Tong tout exprès, non plus que les agréables accessoires sportifs, tels que championnat de ping-pong, etc.

Le peu que nous venons de dire sur Chapa suffira, nous n'en doutons pas, à rafraîchir la mémoire de tous ceux qui, ayant été des estivants de Chapa — brûlent du désir d'y retourner cette année. Puissions-nous avoir suggéré l'envie d'y allier voir à tous ceux qui n'ont pas encore fait connaissance avec cette incomparable station d'altitude.

Que tous se disent simplement ceci : s'ils veulent — pour eux-mêmes ou au moins, pour leurs familles, éviter les chaleurs tropicales et anémiantes de l'été dans le Delta, sis veulent voir le rouge ou le rose revenir aux joues de leurs bébés, de leurs babées [*sic*], eh bien, qu'ils n'hésitent pas un instant ; Chapa est le Paradis des enfants. Croyez moi, Hanoïens, Haïphonnais, prenez vos dispositions pour monter la haut : vous y respirerez un air pur, digue de rappeler les fraîches brises de France. Vous vous amuserez sainement, familialement — et, aussi, très mondainement. S'il en est parmi vous qui soient poètes, ils trouveront maint joli thème pour broder stances et quatrains. Si d'autres aiment à taquiner le pinceau et le chevalet, ils auront d'exquis sous-bois romantiques à souhait, et les amants de la pure nature y pourront herboriser comme eut fait Jean-Jacques, le promeneur solitaire.

A. T

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 juillet 1935)

Les estivants qui ont eu, cette année, l'excellente idée de venir passer l'été à Chapa, sont enchantés de leur séjour. Depuis longtemps, il est vrai, disent les anciens, on n'avait pas vu pareille saison. Du soleil tous les jours et quel soleil ! le soleil du mois de

juin de France qui brunit la peau, met du rose aux joues et de la vigueur aux muscles. De la pluie juste ce qu'il en vaut, la nuit, pour donner de l'eau aux citernes, aux fontaines et aux sources, mais de ces jours de brumes, de crachin ou de déluge, continus et ennuyeux qui ont fait le désespoir des estivants de l'année dernière, ils sont inconnus. Ils sont venus en mai, paraît-il, laissant place, pendant ces semaines de vacances, aux beaux jours ensoleillés. Les montagnards de la région, qui ont, sur les prévisions du temps, des connaissances occultes, affirment que ces beaux jours dureront jusqu'à la nouvelle lune de septembre. C'est tout ce que nous demandons : en septembre, la fureur du Delta se sera bien un peu calmée.

Car il fait chaud en bas, si l'on en croit ceux qui arrivent chaque jour plus nombreux à Chapa Quels soupirs de satisfaction ne poussent-ils pas en retrouvant ici une atmosphère qui convient mieux à leur santé. Mais ce n'est pas là leur seule satisfaction : ils sont joyeux de jouir des distractions nouvelles mises à leur disposition par le Syndicat d'initiative qui s'ingénie à rendre le séjour des estivants toujours plus agréable. Le square, appelé jusqu'ici « Maurice-Devé » et pour l'édification duquel le Syndicat d'initiative a dépensé près de deux mille cinq cents piastres, situé en plein centre de la station, est aujourd'hui magnifique et il est devenu le lieu de rendez-vous de Tout-Chapa. C'est d'abord un court de tennis, fort bien aménagé, où, tout le long du jour, jeunes et adultes, se livrent à leur sport favori. Le Tennis-Club de Chapa compte déjà une quarantaine de membres, c'est assez dire sa vitalité. Pendant les fêles du 14 juillet, la Fédération de Lawn-Tennis y a fait disputer un tournoi des jeunes, et pendant les fêtes du 15 août, ce sera celui des adultes Des bancs bien situés permettent à de nombreux spectateurs de suivre les ébats des sportifs tout en respirant, le soir, à pleins poumons, l'air pur de la montagne. Les tout-petits n'ont pas été oubliés : un bassin rempli d'eau claire leur permet de barboter et de faire voguer leurs bateaux. Du matin au soir, des régates continuelles se disputent entre voiliers tandis que des escadres de torpilleurs mécaniques se livrent des combats acharnés. Les plus petits encore ont a leur disposition deux abris rustiques remplis de sable fin où se façonnent châteaux et pâtés. Et, autour de tout cela, des massifs fleuris, harmonieusement disposés, font du square visé un lieu vraiment charmant.

Pour les cavaliers, les buts d'excursions ont été multipliés, les chemins aménagés, des abris établis aux points pittoresques. Le plus attrayant, offert par le Touring-Club de France, est celui de la côte 2000, en plein massif du Fan-si-Pan. Il a été inauguré ces jours derniers par une caravane conduite par M. Salles, professeur au Lycée Albert-Sarraut. Pour donner une idée de la facilité de cette promenade qui, l'an dernier encore, ne paraissait accessible qu'aux plus intrépides, disons que cette caravane, partie de Chapa à 7 heures, a atteint le refuge de la cote 2.000, trois heures après. Là-bas, les excursionnistes trouvèrent cuisine et salle à manger et tout le nécessaire, une chambre à coucher parfaitement installée. MM. Salles, professeur au Lycée Albert-Sarraut ; Aragau, ingénieur des T. P. ; Jean Girard, Pierre Braemer, Georges Werts, élèves de 1re et de Mathématiques au Lycée Albert-Sarraut, ont donc été les premier à signer le « Livre d'honneur », mis à la disposition des Fansipanistes.

Intrépides, aides de Méo munis de coupe-coupe pour frayer un passage à travers la forêt, s'accrochant aux arbres, ils purent arriver à la cote 2.300, non désignée, et qu'ils dénommèrent le « Dôme » en raison de sa forme.

Pour les moins entraînés, le syndicat d'initiative a fait construire des chaises à porteurs ; ils peuvent ainsi visiter, sans fatigue, des lieux que leurs forces…ou leur courage ne leur permettraient pas d'atteindre.

C'est assez dire l'attrait du Chapa d'aujourd'hui : aussi n'est-il pas étonnant de voir la station si bien fréquentée.

———————

CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 août 1935)

Les fêtes du 15 août à Chapa. — Nous recevons la lettre circulaire suivante que nous croyons devoir insérer en raison de son intérêt.

Chapa, le 1er août 1935
Le Comité des fêtes de Chapa
à M.le directeur de l'*Avenir du Tonkin*

Monsieur le directeur,

Nous avons l'honneur de vous faire connaître que nous organisons, à l'occasion du 15 août, des fêtes au profit exclusif de la caisse de notre syndicat.

Les efforts accomplis par cette société pour le développement et l'embellissement de la station intéressent vivement les habitants de Chapa et les estivants.

Les uns et les autres étant les clients de votre maison, nous nous permettons de faire appel a notre générosité afin de contribuer au succès de ces fêtes.

La plus large publicité sera faite en faveur des maisons qui auront bien voulu répondre a votre appel.

Les dons et lots, objets divers, boissons, fruits, etc. devront être envoyés à M. Vaumousse, propriétaire de l'Hôtel du Centre à Chapa (aux bons soins de M. Viaud, et Duc-Tin, transitaires à Laokay, à votre choix) de façon a parvenir à destination le 11 août au plus tard.

Nous vous adressons, à l'avance, monsieur le Directeur, nos bien sincères remerciements pour l'aide que vous voudrez bien nous apporter et nous vous prions d'agréer l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Pour le comité
Le Président

———————

LE 15-AOÛT À CHAPA
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 août 1935)

Il est de bonne tradition que le 15 août soit l'occasion de plusieurs jours de fête dans notre charmante et accueillante station d'altitude de Chapa. Cette année, le comité des fêtes dirigé par le sympathique professeur Salles n'a rien négligé pour contenter tout le monde, même les plus difficiles. Assisté de mesdames Coché, Khérian et de MM. Courloux, E. de Rozario, H. Braemer et aidé de l'actif commissaire, M. Perquis, ce comité a mis sur pied un programme offrant le plus grand intérêt. Voici quelques détails à ce sujet.

Le 14 août, à 8 heures 30, eut lieu le rallye à cheval, sur un parcours de 5 kilomètres. Départ de la villa des officiers et arrivée au camp militaire. M. Ruiz, un brillant cavalier sorti de Saumur, dirigeait cette manifestation sportive qui a donné les résultats suivants : première Mlle Braemer en 14' 1'', deuxième Mlle Perquis (catégorie dames) ; premier M. Mangeney (catégorie hommes). Toutefois, Mlle Perquis est classée deuxième du classement général, avant M. Mangeney fils.

Pendant le rallye, Mlle Lepoulain n gagne le prix de poker. À l'issue de la course, M. Ruiz et le jeune P. Braemer, un espoir sportif, ont contrôlé les épreuves du gymkhana place du marché. Mlle Braemer s'est encore classée la première, conservant, avec élégance, son beau titre de l'an dernier. Mme Jugain a enlevé magistralement la palme de la Dame à la rose, en plusieurs compétitions.

Le même jour, dans l'après-midi, la villa des officiers était le centre de la fête des enfants. Ce fut un magnifique succès pour Mme Salles qui, avec un inlassable dévouement, sut mettre de l'entrain et du calme dans ce gentil petit monde parfois agité. Rondes, loterie, goûter. Les enfants avaient tous le sourire. Nous avons remarqué parmi les charmants travestis : Mlle Carjat en Arabe, Courloux en Persane, Drouin (sœurs) en danseuses, Khérian en Andalouse, Jugain en campagnard, Garnier en Mexicaine ; MM. Bugeau en Tchèque, Courtoux Jean en prince persan, Courtoux Pierre en Chinois, Bernard Landouzy en Mexicain, R. Brachet en sans-culotte, Magalon et Monteil en pierrots, Goulot en arlequin, Gache en pocker, etc etc.

Le quatorze août, à vingt-deux heures, le Grand Hôtel Métropole recevait les notabilités et les estivants du « Tout-Chapa ». Bal animé, au succès le plus net. M. Paul Varenne, l'aimable directeur, s'était dépensé avec ardeur. Le jardin était décoré de lanterne multicolores et du meilleur goût. La salle, élégante et brillamment éclairée par un délicieux lustre de couleur ophélia, fut le théâtre de la réunion la plus belle de la saison. Nous y avons constaté la présence de M. Chapoulart, le distingué inspecteur des Affaires politiques, Mme et Mlle, M. Devé, le très sympathique ancien résident de Laokay dont tout le monde regrette le départ trop prochain ; M. et Mme Baivy [22] ; M. et Mme E. de Rozario ; M. et Mme Drouin ; M. le Dr Mistrot ; Mme Ferrier ; MM. Ruiz, Pechmalbec ; Mme et Mlle Lepoulain ; M. et Mme Brachet ; M. et Mme Salles ; M. et Mme Magalon ; M. et Mme Gelé ; M. et Mme Perquis ; M. et Mme Lebreton ; Mlle J. et M. Michel Wintrebert ; M., Mme Braemer et famille ; Mlle Noël ; M. et Mme Courtoux ; M. et Mme Schenck, etc.

Vers minuit, commerça un concours de danses à trois épreuves : valse, boston ; fox-trot ou rumba, tango. Le jury comprenait : MM. Brachet, Salles, Courtoux, Devé, F de Rozario, Bénard. Perquis. Apres délibération du jury, les noms des lauréats ont été proclames : 1° Mlle Braemer ; M. Wintrebert, gagnants de la coupe Moët et Chandon et d'une mallette ; 2° Mme Chapoulart ; M. Schenck ; 3° Mlle Legros - M. Viaud ; 4° Mlle Le Poulain - M. Wertz.

Une magnifique ovation fut faite à ces couples qui avaient témoigné d'une réelle science chorégraphique. À ces éloges, nous ajouterons nos compliments bien sincères aux sympathiques champions Mlle Braemer-M. Wintrebert. Le bal s'est continué dans le plus bel entrain, jusqu'à 7 heures du matin. Vers 2 heures, une loterie fit la joie de quelques heureux qui reçurent divers prix bien accueillis.

Enfin, le 15 août, de 15 h à 18 h., la kermesse battait son plein. Les stands, tenus par de charmantes dames et jeunes filles dont nous avons publié récemment les noms, furent envahis par une foule d'acheteurs généreux et corrects. Grâce à un service d'ordre fort bien organisé par M. Perquis, le calme fut parfait et certains perturbateurs ont été rapidement expulsés.

Le soir du mène jour, chez M. Vaumousse, le brave vétéran des hôteliers de Chapa, un bal de têtes réunissait, une clientèle nombreuse et gaie. On y a goûté l'excellent café-crème de M. Vaumousse et apprécié son orchestre très entraînant.

il nous reste à parler des épreuves de tennis et de ping-pong dont les résultats ne sont pas définitifs.

(À suivre)

LE TOURISME EN INDOCHINE
Son essor. Son organisation. — Ses moyens d'action
(*L'Info d'Indochine économique et financière*, 23 novembre 1935)

---

[22] Omer Baivy (1878-1944) : violoniste, professeur de musique, marchand d'instruments, planteur de café, propriétaire d'Au Ménestrel à Hanoï.

Chapa, à 1.000 mètres d'altitude, à peu de distance de la frontière de Chine, est également une station d'avenir, fort bien équipée, avec plusieurs hôtels, des buts d'excursion éloignés, dont le Fan-Si-Pan, le plus haut sommet d'Indochine (3.143 mètres). Chapa, qui reçoit en certains hivers, une couche de neige, est atteinte d'Hanoï, par le train (de jour ou de nuit) jusqu'à Laokay, et de là en auto par une très bonne et jolie route de 35 kilomètres où l'on rencontre les paysans méos. À Chapa, les jours de marché, mélange des plus curieux des races aux costumes pittoresques qui habitent cette région montagneuse.

D'autres stations élevées, moins fréquentées, se trouvent sur d'autres points et pourraient, dans l'avenir, recevoir un bon contingent d'estivants.

Sur ces hauteurs, les oreilles sont frappées par le ronflement strident, incroyablement fort, de grosses cigales, tandis que l'on voit les gracieux écureuils sauter de branche en branche sans paraître effarouchés.

———————

AU PALAIS
Tribunal de 1re instance de Hanoï
Audience correctionnelle française hebdomadaire du mercredi 11 mars 1936
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 mars 1936)

En simple police, M. Bénard, professeur, a à répondre d'injures et de diffamation envers M. Sourdain, hôtelier à Chapa ; renvoi à quinzaine…

———————

AU PALAIS
Tribunal de 1re instance de Hanoï
Audience correctionnelle française hebdomadaire du mercredi 25 mars 1936
(*L'Avenir du Tonkin*, 25 mars 1936)

M. Pignol, président

……

M. Sourdain, hôtelier à Chapa, ancien combattant, s'adressa certain jour à M. Digo, président de l'A T. A. C., en vue d'obtenir quelque appui au sujet d'une revendication de terrain à Chapa. M. Digo fit comprendre à son visiteur que la chose lui était impossible et il lui en donna les raisons. M. Sourdain se plaignit alors, en cours de conversation, de l'attitude très préjudiciable à son égard du comité d'initiative de Chapa qui, dit-il, n'était composé que de francs-maçons, ou du moins l'était en majorité, et il cita le nom de M. Bénard (Julien), secrétaire du dit syndicat.

M. Bénard (Julien), mis au courant du propos tenu sur son compte, écrivit à M. Sourdain pour lui proposer la constitution d'un jury d'honneur qui déciderait si oui on non M. Bénard (Julien) était franc-maçon ; les parties verseraient préalablement mille piastres et le perdant verrait son argent s'en aller pour partie à la Loge, pour partie à la Mission, pour partie à une bonne œuvre.

M. Sourdain refusa en raison de la condition pécuniaire mise à cette constitution de jury.

M. Bénard (Julien) écrivit alors à M. Sourdain une lettre dont certains termes parurent à ce dernier offensants et diffamatoires, d'où le procès. M. Sourdain, partie civile, représenté par Me de Saint Michel Dunezat, réclamait outre les peines de droit 1.000 p. de dommages-intérêts.

M. Bénard (Julien), par l'organe de Me Mayet son défenseur, fit plaider tout d'abord l'incompétence du tribunal de simple police, puis, désireux de ne pas fuir le débat, il fit aborder tout au long, et très en détail, les faits de la cause.

Avant plaidoiries, on entendit M. Bénard (Julien) en ses explications à la barre : « Je n'ai jamais été, je ne suis pas, je ne serais jamais de la Loge », déclara-t-il catégoriquement.

On entendit M. Digo, président de l'A.T.A. C., qui tint à souligner qu'agissant au nom des A.C., il n'avait pas à s'inquiéter des idées politiques ou confessionnelles des membres de l'Association ; il n'avait à voir en eux que des anciens combattants et s'occuper d'eux comme tels.

Il tint à rendre hommage a M. Bénard (Julien) qui le secondait de façon parfaite au comité et tout particulièrement dans l'assistance aux chômeurs.

Là dessus, Me de Saint Michel Dunezat prit la parole en faveur de M. Sourdain. Il fut, comme d'habitude, extrêmement brillant, aussi bien quant à la forme qu'au fond de sa plaidoirie ; il soutint que son client avait bien été diffamé et injurié par certains des termes de la seconde lettre de M. Bénard.

Me Mayet répliqua à la partie civile avec non moins de talent, non moins de brio.

Et puis sur le coup de 11 h., M. le président Pignol prononça la clôture des débats, après avoir mis l'affaire en délibéré et annoncé qu'il rendrait son jugement à quinzaine.

H. de M.

———————————

ANNONCES LÉGALES

AVIS

Aux créanciers de la faillite du sieur Nguyên-van-Ky dit MARIKY et de la dame Lé-thi-Thai pour la 3e et dernière réunion de vérification des créances.

(*L'Avenir du Tonkin*, 3 avril 1936)

MM. les créanciers de la faillite du sieur Nguyên-van-Ky dit MARIKY et de la dame Lé-thi THAl sont convoqués, aux termes de l'article 493 du Code de commerce, au tribunal de LAO-KAY pour le jeudi 30 avril 1936 à neuf heures du matin, à l'effet de procéder à la vérification et à l'admission des créances.

MM. les créanciers du sieur MARIKY et de la dame Lê-thi-THAl qui n'auraient pas encore déposé leurs titres de créance sont priés de les remettre soit au greffier du tribunal de LAO-KAY soit entre les mains de M. CHANTEMERLE, syndic de ladite faillite

Fait à Laokay, le 30 mars 1936.

Le greffier du Tribunal.

Signé : IRIBARNE

———————————

AU PALAIS

Tribunal de 1re instance de Hanoï

Audience correctionnelle française hebdomadaire du mercredi 8 avril 1936

(*L'Avenir du Tonkin*, 8 avril 1936)

……

Ensuite l'affaire « Bénard Joseph, 29 ans, professeur, injures et diffamation envers M. Sourdain, partie civile. »

« Il n'y a ni injures, ni diffamation en l'espèce », dira le tribunal qui prononce la relaxe pure et simple de M. Bénard et laisse les dépens à la charge de M. Sourdain.

———————————

AU PALAIS
Cour d'appel (Chambre civile et commerciale)
Audience du vendredi 15 mai 1936
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 mai 1936)

Nadaillat, président p.i.

……

Par jugement en date du 5 avril 1935, le tribunal résidentiel de Laokay statuant en matière civile, avait dit et jugé que l'état de liquidation judiciaire de Nguyên-van-Ky dit Mariky est convertie en faillite, a déclaré la dame Lê-thi-Thai concubine et associée de Mariky en état de faillite a reporté la dite cessation de paiement au 28 avril 1931, dit que les opérations de la faillite seront suivis sur les dernières errements [sic] de la procédure de liquidation judiciaire.

Sur appel des parties, un arrêt contradictoire en date du 20 décembre 1931, la Cour de céans avait : 1°) déclaré recevable en la forme les appels interjetés par Nguyên-van-Ky dit Mariky et Lê-thi-Thai contre le jugement du tribunal résidentiel de Lao-kay en date du 5 avril 1935 ; 2°) joint les deux appels ; 3°) confirmé le jugement entrepris en ce qu'il a reporté la date de la cessation des paiements de Nguyên-van-Ky dit Mariky au 28 août 1931, en ce qu'il a prononcé la conversion de la liquidation judiciaire de Nguyên-van-Ky en faillite ; 4°) dit et jugé que c'est à bon droit que Lê-thi Thai, associée et concubine de Mariky, a été déclarée en état de faillite ouverte, conjointement avec ce dernier, confirmé le jugement de ce chef, déboute Nguyên-van-Ky et Lê-thi-Thai de toutes leurs demandes fins et conclusions, déboute Chantemerle ès qualité du surplus de ses conclusions, ordonne la confiscation de l'amende d'appel et condamne Nguyên-van-Ky et Lê-thi-Thai en tous les dépens.

———————

PETITES ANNONCES
(*L'Avenir du Tonkin*, 8 juillet 1936)

CHAPA, à louer pour la saison : Villa meublée, 4 pièces, vérandah et dépendances, électricité. Tout confort. Prix très modéré. S'adresser : Truong-Nan-Tinh, forestier indigène, à Chapa.

———————

CHAPA :
LE 14-JUILLET
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 juillet 1936)

Cette année, servies par le plus beau des temps, les fêtes des 13 et 14 juillet, grâce à des concours que nous citerons plus loin, ont été particulièrement réussies dans un cadre charmant d'intimité et de gaité.

Beaucoup plus que les années précédentes, les divers éléments de Chapa — commissaire de police, militaires de tous grades, syndicat d'initiative, estivants, particuliers, mandarins et notables indigènes — avaient rivalisé d'entrain pour donner, à tout le Centre, de nombreuses réjouissances.

Ainsi, le 13 au soir, à 20 h., du poste de la Garde indigène, descendait, tel un Dragon de feu, par la route sinueuse qui mène à Chapa-Centre, la plus belle des retraites au flambeau, allègrement emmenée par tous les clairons des militaires et de la

Garde indigène. Noyés dans le cortège étaient, aussi, des Méos, des Mans et des Nhangs joueurs de khène et de trompes tirant de leurs instruments les sons qui font rêver le soir et font penser à des choses très douces. Ils étaient encadres de partisans Méos, tous jeunes gens serrés dans leur costume bleu et portant au fusil le drapeau tricolore.

Après avoir parcouru les diverses allées de Chapa, la retraite est venue se masser devant le parc des sports où le commissaire de police avait, durant presqu'une journée entière, composé un feu d'artifices qui, tiré vers 21 h., recueillit les unanimes félicitations d'une foule pressée.

Après tant de lumière, le square, replongé dans une douce pénombre, se vit rapidement délaissé, les clairons ayant entraîné, sans paraître se lasser, toute la retraite vers Métropole. Là, son gérant, l'aimable « Paul », avait, derrière un porche brillamment illuminé, confectionné, lui aussi, quelques jolies pièces d'artifice. Nombreuse, brillante et gaie était l'assistance, en ce soir étoilé, qui, dans les jardins de Métropole, s'est bien divertie.

Cependant, un Comité de dames se formait pour l'attribution des prix aux lanternes : le premier revint au « Tank » des Tirailleurs, le deuxième au Char portant un « Buste de la République », aussi des Tirailleurs, le troisième à une « Lanterne à air chaud » exécutée par des Gardes indigènes de Chapa. Il y avait, aussi, une Autruche et une Tortue monstre, toutes dues aux Militaires... Il y avait encore le « Dragon » !

Le feu d'artifice de Métropole tiré, peu à peu se perdaient, entre les libres de la côte sans lin, et la retraite et les échos de ses clairons.

Mais, tout aussitôt, à l'Hôtel Vaumousse les couples se formaient, entraînés par les fox-trot, les béguines, les javas et les tangos, et le soleil était déjà levé quand la dernière danse s'acheva.

C'était l'aube du 14-Juillet ! De suite, dans les hauts de Chapa, bien portés par le vent frais, les Réveils en fanfare des jours de liesse, conviaient, chacun, à de nouveaux divertissements.

À 8 h 30, « Avenue René-Robin », devant une tribune déjà comble, les premières places occupées par M. le résident de Maynard en tenue d'administrateur et Madame, M^{me} Germain, le colonel Durlot et Madame, M. Brachet, président du Syndicat d'initiative, le capitaine Roux-Sibillon, commandant d'armes de Chapa, etc. a eu lieu la *Revue des Troupes*.

« Clairons en tête, défilèrent « fraternellement », Coloniaux, Légion, Tirailleurs et Gardes indigènes ».

À l'issue de la revue, à l'Hôtel Vaumousse, un champagne d'honneur fut offert aimablement par le colonel Durlot aux autorités civiles et aux officiers.

Pour ceux qui connaissent Chapa, nous rappellerons que le 14-Juillet a coïncidé, cette année, avec un jour de grand marché. Et ils se souviendront du pittoresque de ces jours qui ramènent les costumes les plus divers de toutes les peuplades montagnardes : des Nung aux sobres robes bleu foncé, des Méos et des Man aux colliers d'argent, aux robes garnies de broderies.

C'est donc devant une foule énorme — jeunes filles françaises en robes claires, shorts bien remplis de nos jeunes gens, leurs pères, leurs mères, toute la variété des peuplades montagnardes, les Annamites venus en touristes — qu'à partir de 15 h.30 eurent lieu les jeux sur la place du Marché.

Nous ne les détaillerons pas tous, mais nous signalerons le jeune Brachet au mât de Cocagne et un becon y perdant son cai-quan co cours d'ascension !!! deux courses a pied, une de 60 mètres gagnée par Courtoux fils, suivi de Denise Sananès ; une de 100 mètres, 1er J. G Waerts, 2^{e} P. Bleton.

Enfin une démonstration de basketball due aux légionnaires, recueillit de nombreux « bravos » et nous fit assister à un jeu brillant où de très jolis coups ont été souvent remarqués…

Et comme Vaumousse avait fait danser du 13 au 14, Métropole le fit du 14 au 15 avec autant de succès.

Grâce aux dons recueillis par madame Germain à la Villa des officiers et à ceux offerts par d'autres généreux donateurs — Syndicat d'initiative, colonel Durlot, MM. Vaumousse. P. Varenne, etc., etc. — le commissaire de police, si dévoué a la station, a a pu assurer la plus complète réussite de ces deux jours de fête.

Et maintenant, rendez-vous au 15 août pour de nouvelles réjouissances ainsi que chaque année.

UN ESTIVANT

———————

ENVOYEZ-DONC, SI VOUS LE POUVEZ, VOS ENFANTS À CHAPA

(*L'Avenir du Tonkin*, 24 juillet 1936)

Par ces journées caniculaires où le thermomètre atteint + 40° à Hanoï, rue Paul-Bert, on se demande pourquoi certaines familles ne songent pas à faire changer d'air à leurs enfants alors qu'ils pourraient jouir, à peu de frais, dans la montagne tonkinoise, pendant trois mois, d'une température idéale, et en reviendraient en parfaite santé, prêts à affronter les fatigues intellectuelles d'une nouvelle année scolaire.

Sans doute ignorent-elles les conditions particulièrement favorables de la station de Chapa située à 1.500 mètres d'altitude, c'est-à-dire à la hauteur la plus convenable, d'après les médecins pour les enfants européens énervés par le climat torride et humide du Delta.

La température oscille, en effet, à Chapa, en ce moment, entre + 17° la nuit et + 23° le jour. C'est dire qu'il n'est pas question de ventilateur mais qu'un gilet de laine est nécessaire le soir, ainsi qu'une couverture de laine sur le lit, la nuit ; c'est le climat des Vosges en été. L'eau de source pure et limpide ne contient aucun microbe et peut être consommée sans filtrage ni verdunisation ; elle est, au surplus, d'une telle fraîcheur que l'emploi de la glace est inconnu, de même que l'usage de la cuisine, car il n'existe aucune sorte de moustique dans la région.

Les sangsues crèvent heureusement au-dessus de 1.000 mètres d'altitude, en sorte qu'aucun de ces vers déplaisants et sanguinaires n'est arrive à Chapa où l'absence de toute bête fauve permet de circuler librement, la canne à la main. Les populations aborigènes (Man, Meo, Nung) sont elles-mêmes, en effet, due grande douceur et très accueillantes à l'Européen, qu'elles ont en grande sympathie et qu'elles se plaisent à guider et à abriter dans ses excursions.

À ces avantages naturels, l'Administration a ajouté la lumière électrique, distribuée à profusion, et les routes, chemins, sentiers et abris qui permettent aux piétons comme aux cavaliers de s'égayer dans la forêt dans un rayon de 20 kilomètres, sans crainte de s'égarer, puisque des poteaux indicateurs plantés à chaque croisement de voies lui indiquent non seulement les directions mais les distances.

Enfin, la Compagnie des chemins de fer de l'Indochine et du Yunnan a rendu l'accession de Chapa particulièrement facile, puisqu'un train part chaque jour à 8 heures 56 de Hanoï pour Laokay, et que chaque samedi, un train de nuit quitte la capitale à 20 heures 43 et arrive à 6 heures 15 le dimanche à Laokay, d'où deux services automobiles amènent les touristes à Chapa vers 9 heures du matin.

Nous pensons avoir convaincu nos lecteurs de l'intérêt qu'ils auraient à passer quelques semaines à Chapa, et, en y restaurant leur santé, à se permettre une prolongation de séjour colonial, fort désirable par ce temps de crise économique et de tension politique en Europe.

Nous entendons cependant la question inévitable : « Tout cela est parfait, mais qu'est-ce que cela nous coûtera ? »

Nous commencerons pas jurer que nous n'avons reçu et ne recevrons aucune rétribution, ni pourboire, ni 10 % de qui que ce soit et que cet article n'est pas une réclame. Sous ces réserves expresses, nous confierons à l'ami lecteur que le billet de chemin de fer pour Chapa (par Laokay) n'est, y compris le transmit automobile Laokay-Chapa, que de 26 p. 70 en première classe, 19 p. 23 en seconde classe et 12 p. 24 en troisième classe, validité du coupon de retour courant dans tous les cas jusqu'au 15 octobre.

Quant au séjour à Chapa, si vous n êtes pas riche, assez riche pour louer une villa ou vous loger dans un palace, écrivez donc à M. Sourdain qui tient « l'hôtellerie » de « Chapa-Hôtel » (ancien Fan-si-Pan), où vous serez galamment reçu, comme on l'était autrefois dans les auberges de France en descendant de diligence. Vous y trouverez bon souper et bon gîte. Quant au quart d'heure de Rabelais, ne vous en préoccupez pas, car vous serez étonné de la modicité des prix de pension eu regard à la propreté de l'établissement et au « harnois de gueule »(pour parler le truculent langage du curé de Meudon) que l'« officier de bouche » Sourdain, « gentilhomme aubergiste », vous assurer ici copieusement avec le concours d'un excellent bep, d'un « chef » cuisinier, pâtissier, rôtisseur et glacier, ancien élève diplômé de l'école de cuisine de l'Hôtel Splendide à Hanoï, ou il a recueilli maints menus et recettes à faire ressusciter Brillat-Savarin lui-même.

Vous réclameriez son aïoli provençal, ses tripes à la mode, son boudin maison, son poulet Marengo, son caneton aux olives, son entrecôte bordelaise, son chapon rôti à la broche, son gâteau Moka, etc., et nous direz si ce n'est pas digne des plus grands hôtels parisiens ou marseillais.

Croyez-moi, ami lecteur qui souffrez avec votre famille dans la fournaise du Delta, prenez votre plume sans plus tarder et écrivez, ou plutôt télégraphiez, à Sourdain.

Joseph Cournot

———————

ANTOINE
à
CHAPA

(*L'Avenir du Tonkin*, 1er août 1936)

La colonie féminine estivante de Chapa apprendra avec plaisir qu'« Antoine », s'installera quinze jours durant à l'Hôtel Vaumousse, non pour s'y reposer certes, maisl pour se tenir à la disposition de son aimable clientèle.

Descendre de Chapa pour un indéfrisable, une mise en plis, une coupe, une ondulation, c'est irréalisable.

Antoine part donc ce soir pour Chapa avec tout ce qu'il faut pour bien travailler et une ample provision de Produits « Klytia ».

———————

À CHAPA FOR EVER

———

UNE FÊTE DES SPORTS ET DE L'ÉLÉGANCE À L'HÔTEL DU CENTRE

(*L'Avenir du Tonkin*, 10 août 1936)

La reine des stations d'altitude du Tonkin continue à jouir d'un temps idéal, Les journées ensoleillées ne se comptent plus ainsi que les soirées étoilées pendant

lesquelles promeneuses et promeneurs affluent, par la rue Lieutenant-Poinat, vers les avenues René-Robin et Auguste-Tholance, Il fait si bon vivre alors, face au Fan Si Pan, pendant qu'une artiste, fidèle estivante de la station, habitant la nouvelle villa Magne, chante les airs si prenants de « Mignon », de « Thais » et que sa voix chaude, cristalline, réveille la nature endormie mais si belle, si grandiose !

Il fait réellement si beau que les anciens de la station ont de la difficulté à se rappeler l'année 1928 au cours de laquelle il tomba tant d'averses diluviennes, conséquences de perturbations atmosphériques venant du Delta. On est émerveillé, on entend répéter que Chapa s'améliore à tous points de vue. Certains osent même prétendre que la fréquence des beaux jours délicieusement ensoleillés est due à de nouveaux venus dans la station, originaires de pays où le soleil de Richepin, « le soleil de feu, le soleil de flammes, le soleil de diamant et de chair » est l'ami de nombreux jours. On cite en particulier, l'un d'entre eux, personnage marquant de par ses fonctions, fils du Midi de la France, qui aurait apporté, avec lui, à Chapa, sa gaité saine, sa bonhomie souriante, son activité créatrice [et heureuse] du soleil de son pays. S'il en est ainsi — comme nous aimons à le croire —, nous lui adressons nos chaleureux remerciements. Mais arrivons à l'évènement du jour.

L'Hôtel du Centre — dont la renommée de franche hospitalité s'affirme — fut le rendez-vous, le 5 août, de 16 h. à 18 h., de « Tout-Chapa » élégant, sportif. Il devait être procédé à la remise des prix accordés, par le Syndicat d'Initiative de Chapa, à des « Juniors » et à des « Minimes » à la suite de « matchs »de tennis et de ping-pong. Puis, un apéritif dansant devait terminer la soirée avec le pick-up « endiablé » du père Vaumousse, instrument dont la réputation n'est plus à faire. À la table d'honneur avaient [pris] place MM. de Maynard, résident à Laokay ; M. Brachet, président du Syndicat d'initiative de Chapa, M, le colonel Durlot, M. Pételot, professeur à l'Université, des notables européens de Chapa et de gracieuses dames.

L'intérêt vital, patriotique, que l'on doit apporter à la pratique de sports divers reçut, de par ces présences, un nouveau témoignage précieux d'encouragement.

Les jeunes championnes et champions [et] leurs adversaires malchanceux ne tardèrent pas à animer la salle des fêtes d'une gaité débordante À l'annonce de Ja lecture du palmarès, le silence se fit. Le trésorier de la Fédération française de la Lawn-tennis, comité du Tonkin, remercia le Syndicat d'initiative de Chapa du bienveillant intérêt qu'il ne cessait de témoigner aux manifestations sportives. Puis, M. Brachet, président du S.I.C., prononça l'allocution suivante qui fut fort goûtée :

……

Les noms des lauréats furent alors proclamés.

Epreuves de tennis et de ping-pong

Double juniors

Gagnants : Louis Caput 1 appareil photo ; Serard 1 appareil photo.

Finalistes : Barthélémy Barrazza, 1 stylo ; Jacques Monthuis, 1 stylo, gagnant de la coupe de la Consolation.

Bleton, 1 raquette ping-pong ;. Mangeney, 1 raquette ping-pong.

Double mixte juniors

Gagnants : Louis Caput, 1 douzaine de balles, Dunlop ; Ginette Clerc, 1 flacon Quelques fleurs Houbigant + 1 flacon Orsay.

Finalistes : Georges Weris, 1 stylo ; Marcelle Perquis, 1 flacon Quelques fleurs Houbigant.

Consolations : Barth. Barrazza, 1 raquette ping-pong ; Simone Perquis, 1 flacon lavande Ardley.

Ping-Pong minimes

Gagnant : Jean Courtoux, 1 appareil photo ping-pong 3 films.
Finaliste : Robert Garnier, 1 appareil photo.
Consolation fillettes : Monique Courtoux, 1 flacon eau de Cologne d'Orsay.
Consolation garçons ; Pageot, 1 stylo.
Le bal commença alors et de nombreux couples évoluèrent jusqu'à 20 heures.
Dans quelques jours, auront lieu les fêtes du 15 août, qui s'annoncent brillantes et se termineront, paraît-il, par l'élection de « Miss Chapa ».

Nha-Quê VIII.

———————

ENVOYEZ-DONC, SI VOUS LE POUVEZ, VOS ENFANTS À CHAPA

(*L'Avenir du Tonkin*, 11 août 1936)

À la manière de Louis Bonnafont

Tant d'Européens dans la colonie doivent, depuis vingt ans, le rétablissement de leur santé à un séjour estival à Chapa, qu'il est inutile de célébrer ici.

la température
es promenades
les montagnes
les cascades
les rochers
les ponts de lianes
les Méos
de Chapa

Tout est dit et l'on vient trop tard, depuis plus de 6.000 ans qu'il y a des hommes et qui pensent, s'écriait déjà La Bruyère.

Ce que, par contre, beaucoup de personnes ignorent, c'est que le séjour à Chapa, qui était autrefois le privilège des riches, des «deux cents familles » (comme dirait le camarade Léon Jouhaux) et des fonctionnaires « cuvée réservée » (comme disait Courteline), a été mis cette année à la portée des parents peu fortunés par la réorganisation de l'hôtel de Fan-Si-Pan, dénommé maintenant « Chapa-Hôtel ».

Son propriétaire n a pas attendu la réorganisation hôtelière projetée par le Ministre de l'Economie nationale, ainsi que nous l'a appris le service d'informations spécial de « l'Avenir du Tonkin » du 29 juillet dernier, pour appliquer les nouveaux principes de l'hospitalité ou, plutôt, pour revenir aux anciens.

Son hôtel, tout en adoptant l'hygiène et la propreté méticuleuses des temps modernes, conserve un caractère familial. Le patron sait que l'impression qu'emportent les clients se moule sur le traitement qu'ils reçoivent de leur hôte.

Aussi les touristes qui descendent chez lui ne font pas figure de futures victimes, d'holocaustes humains en série, voués au garrot ou à l'écorchement. » Accueillis à la descente de l'autocar non par un groom stupide mais par l'aubergiste lui-même, ils comprennent à son souci accueillant, à son salut cordial et à ses manières de gentilhomme, qu'ils sont devenus ses invités, amis, et qu'ils seront logés et nourris à l'auberge avec autant de soins qu'ils le seraient dans la maison d'un de leurs parents.

L'aubergiste ici n'assiste pas seulement aux repas. Tout comme le commissaire sur les paquebots, il les préside, car il partage la table de ses invités et se rend ainsi mieux compte de la perfection des mets, de l'appétit et de l'entrain de chacun, prêt à donner satisfaction au moindre désir.

J'ai dit que Sourdain « préside, » je dois dire plus : il « officie, » car, « officier de bouche, » il ne signe pas seulement ses menus, il les offre, il !es présente, il affronte le

jury des consommateurs, ce que seul un patron sûr de sa cuisine et assuré contre les « coups de fusil » peut oser se permettre.

Vous avouerez que c'est là un geste « à la française » bien rare à notre époque de mercantilisme, de succédanés et d'« ersatz » où tant d'hôteliers méritent l'apostrophe du poète :

Soyez plutôt maçon si c'est votre métier

« Chapa-Hôtel n'est donc pas, on le voit, un palace froid et amorphe au nom pompeux et vide, au maitre d'hôtel en smoking engoncé, aux larbins fainéants et cupides en gilets or et noir, au caissier aux allures sinistres de percepteur, c'est l'Auberge de l'Ami Sourdain, réplique des auberges du « Cheval Blanc » du « Mouton d'Or, » de « L'Étoile des Nuages », de « La Tour d'Argent », etc., où il y a encore cent ans s'arrêtaient, le soir, les diligences pour permettre aux voyageurs de dîner et de passer la nuit.

Le grand souci de Sourdain est d'assurer à ses hôtes le « harnois de gueule » réclamé par Rabelais, c'est-à dire la pourriture saine et raffinée qui crée, après les repas, ce sentiment intime d'euphorie tant apprécié des gourmets et que le vieux ministre de la Marine Camille Pelletan, qui s'y connaissait indéniablement en « gueuletons », avait si bien dénommé « la chaleur communicative des banquets ».

Cette chaleur est d'autant plus communicative ici que l'on sait qu'elle ne sera pas gâtée par l'apparition d'une note « salée » aussi réfrigérante que le jet froid de la douche écossaise ou la purge saline, le matin à jeun.

Je voudrais vous dire, vous« chanter », les tarifs, car ils sont si modestes, si réduits, qu'ils en sont gais, joyeux, pour les clients. Ils mériteraient d'être versifiés, voire orchestrés et radiodiffusés. Qui sait ? Ils feraient peut-être remonter la Rente.

Mais le directeur de l'*Avenir* m'accuserait de piétiner les plates-bandes de sa publicité commerciale et je suis contraint de vous plates-bandes renvoyer à ses *Petites annonces*.

Vous serez stupéfiés de la modicité des plates-bandes prix inférieurs, de beaucoup même, à ceux pratiqués à Hanoï.

Il y a, dans cette réalisation économique, quelque chose d'invraisemblable, de paradoxal, de mystérieux. Ce n'est plus du commerce, c'est de la bienfaisance, de la philanthropie.

Mais, puisque la France cherche un « homme » pour réorganiser l'Économie nationale, je vais de ce pas écrire au camarade Léon Blum pour qu'il crée et attribue à Sourdain un énième ministère : le ministère de la Subsistance nationale, ou, comme on disait sous la Grande Révolution, le ministère aux Vivres.

Ce sera la meilleure innovation du Front populaire, car la seule politique réaliste et humaine, la seule qui fut, est et restera nationale, internationale et universelle, c'est la « politique du ventre ».

E! si ce n'est pas la politique actuelle des parlementaires qui nourrissent leurs électeurs de la « viande creuse » des discours que condamnait déjà Montaigne, c'est la politique de « haulte gresse » de Rabelais et de Sourdain, c'est la politique de demain.

Les peuples ne clameront plus « Aux Armes ! » ou « Aux Urnes ! », ils crieront « À Table ! » ou « Aux Plats ! »

Les drapeaux des démocraties ne porteront plus la faucille et le marteau, mais la fourchette, le couteau, le shaker à cocktail et la coupe à champagne.

Les écoles de guerre feront place aux écoles de cuisine, les Invalides abriteront les vieux aubergistes et cuistots titulaires du « Cordon bleu », les caissons d'artillerie désaffectés serviront de caves à liqueurs et les tanks de frigidaires où l'on frappera en série le Moët et Chandon, le Mumm cordon rouge et le Veuve Clicquot.

Cedant arma vino ! vomme dirait Virgile...

Mais je me laisse trop aller à des divagations pacifiques à la Briand ou à la Kérensky. Je continuerai mon speech à Génève devant la Société des Nations

Au Fait !

Amis lecteurs !

Vous crevez de chaleur dans le Delta avec + 32° à l'ombre. Dépêchez-vous de prendre vos vacances ici, à Chapa-Hôtel, où le thermomètre ne dépasse pas + 22 le jour et + 17° la nuit. Vous assisterez aux substantielles conférences quotidiennes de propagande de l'ami Sourdain, le gentilhomme-aubergiste.

La première commence à 11 heures 30, la seconde à 19 heures 30 ; celle-ci est suivie d'une sauterie avec jazz. Le programme de chaque réunion se confond avec le menu. Il n'y a pas d'ordre du jour, le « plat du jour » en tient lieu.

Et n'oubliez pas de retenir votre table, car l'idée a fait bougrement son chemin sous la forme lapidaire :

« Au-dessus du Front populaire, le superfront culinaire… ! »

Ce n'était peut-être pas très malin à trouver, encore fallait-il y penser le premier.

Pour copie conforme :
ONÉSIME DE SÉNENCOURT

———————

À CHAPA *FOR EVER*

———————

LES RÉCONFORTANTES ET BRILLANTES FÊTES DU 15-AOÛT

(*L'Avenir du Tonkin*, 24 août 1936)

La station d'altitude du Tonkin Nord-Annam, si riche en sites grandioses, en sous-bois de rêve, où une eau claire, d'une limpidité de cristal, coule en chantant parmi les fougères et une infinité de plantes rustiques, d'une joliesse et d'une délicatesse rares, a vécu, du 12 août au 17 août, des journées de fêtes pendant lesquelles l'éclectisme de sa clientèle estivale continua à s'affirmer avec toute la discrétion de bon aloi qui caractérise les personnes de la bonne société française et annamite en manière de réjouissances.

On s'amusa, on s'amusa…. beaucoup et les distractions furent variées à la faveur de journées délicieusement ensoleillées, de nuits étoilées d'une fraîcheur exquise. La journée du 15 août fut la seule qui ait connu du temps « ses sourires et ses grimaces » en raison des répercussions d'un typhon tonkinois. Mais rien ne fut changé au programme des fêtes. Les estivants de Chapa deviennent, en effet, rapidement riches en santé, conséquemment en gaité, en force et sont désireux de s'extérioriser, de se dépenser en vue de donner à la caisse du Syndicat d'initiative les moyens de travailler au développement et à l'embellissement de la station. Chapa se développe, en effet, grâce à l'initiative privée, à la sollicitude de quelques rares résidents de Laokay et à l'aide limitée du Budget local en raison de la crise. Elle ignore les libéralités dispendieuses du Budget général, dont Dalat bénéficie, voire le Tam-Dao, alors que la majorité des estivants du centre de Chapa appartient au Budget général.

Le comité des fêtes se composa cette année de madame la générale Germain et de madame de Maynard, présidentes d'honneur, de M. Pételot, président, de mesdames de Fajole, Werts, Roux, de M. Sananès, du ltt Pageot, de M. J. Bénar.

Dès le mercredi 12 août, les fêtes commencèrent par un grand bal à la Villa des officiers avec le concours de la musique de la Légion étrangère. Le succès éclatant de cette fête restera le « great event » de la saison. Depuis plusieurs années, la Villa des officiers avait rompu avec une tradition ancienne de fêtes pendant la période estivale et c'était bien dommage ! Tout l'honneur de la belle soirée de cette année revient à madame la générale Germain et à ses précieux commissaires, MM. le lieutenant Pageot, MM. Jarlier, Bourguignon, Mougenel et au sympathique gérant de la villa, M. Susini,

dont le rôle discret mais combien précieux de « cheville ouvrière » mérite une mention toute particulière de sincères et vives félicitations.

Dès neuf heures, les klaxon de nombreuses autos particulières, des superbes cars Viaud et des autos de Ductin rompaient le calme de la nuit et les feux de leurs projecteurs s'entrecroisaient sur les mamelons de la station menant à la ville. Le spectacle était beau, d'un féérique champêtre réussi. Tous ces véhicules prirent la rue du Général-Pennequin jalonnée de lanternes aux mille couleurs. Toutes les personnes présentes à Chapa en descendirent. Elles furent reçues par les commissaires, officiers de l'active et de la réserve, avec une délicatesse toute française et mesdames la générale Germain, colonelle Sérard, la colonelle Garnier, la colonelle Lebrice, madame et Mlle Clerc, madame et Mlle Handel et tout un essaim de femmes distinguées, d'une amabilité exquise, réservèrent à leurs invités, dans la grande salle des fêtes, décorée et resplendissante de mille feux du plus joli effet, un accueil charmant.

Le jazz de la musique de la Légion étrangère se fit alors entendre et les couples évoluèrent jusqu'à six heures du matin.

Parmi toute cette foule, nous avons noté, au hasard du crayon : madame et monsieur de Maynard, résident de France à Lao-Kay ; Mme et M. le colonel Durlot ; M. Brachet, président du Syndicat d'initiative de Chapa ; Mme M. Novelle, pilote à Haïphong ; Mme et M. Mougenel, professeur ; Mme, Mlle et M. Roger, architecte ; Mme Crébessac [23] ; M. Padovani, contrôleur des Douanes ; Mlles Apostoli, Mme, Mlle et M. Fer, inspecteur des P. T., T. ; Mme et M. Werts, professeur à l'Université ; Mme et Mlles Barrazza, du Service pénitentiaire ; Mme et Mlles Pinot, du Service vétérinaire de l'Indochine ; Mme et Mlle Betty Rompteaux ; Mme, Mlle et M. Baivy ; Mme Helléouate [Hellegouarch] ; Mme Brisset ; Mme, Mlles et M, Ferquis, de la Garde indigène ; Mme et M. Lemoine, de l'Assistance médicale ; Mme et M. le lieutenant Pageo et Mlles Éliane et Simone Haag, Mlle Jacqueline Raux.

Nous ne pouvons résister au plaisir de parler de quelques jolies toilettes qui ont suscité notre admiration parmi tant d'autres qui mériteraient toutes d'être signalées, si la place ne nous faisait défaut. Vous voudrez bien, Mesdames et Mesdemoiselles, accepter d'avance toutes mes excuses.

Madame la générale Germain portait avec une race élégance et une haute distinction, une très jolie toilette à traine en crêpe Rodier blanc à fins ramages gris argent.

Mme de Maynard, l'aimable femme du résident de Laokay et la précieuse collaboratrice de son mari de par la franche cordialité de son accueil faisait valoir une toilette en crêpe de Chine vert charmeuse agrémentée de coquillés posés en triangle sur la jupe.

Mme Garnier jupe de satin noir, chic petite veste ajustée en surah neige à pois blancs,

Mme Sérard en voile imprimé travaillé de nids d'abeille.

Mlles Sérard, charmantes en crêpe Ninon imprimé de fleurettes vertes et roses.

Mme Bandel en voile de soie vert jade et gris argent.

Mlle Bandel, gracieuse toilette en taffetas pompadour.

Mme Lebrice en crêpe blanc imprimé de motifs noirs.

Mme Clerc en crêpe satin rubis empiècement et longues manches en crêpe blanc.

Mme Lalo en crêpe georgette noir à fleurs or,

Mme Durlot en mousseline de soie noire col pèlerine retenue par une fleur blanche.

Mme Novelle en organdi pétale de rose picoté blanc, ceinture bleu-nattier.

Mme Jarlier en taffetas noir, jupe ornée de dépassants coulissés épaules formées de pavots de soie noirs à cœurs de strass.

Mme Mougenel en ottoman vert olive grand col berthe d'un même ton.

---

[23] Suzanne Victoire Apostoli, veuve de Marcel Crébessac, douanier, bru de Jean-Ernest Crébessac, ancien libraire-éditeur à Hanoï.

Mme Werts en riche imprimé de plusieurs couleurs.

Mme Caurette, habillée avec recherche en crêpe de Chine noir, rehaussée de clips de strass au corsage,

Mme Crébessac, élégante en épinglé noir et argent, volants de tulle aux épaules.

Mlle Apostoli en satin blanc à volants.

Mlle Apostoli en satin noir berthe lamé argent se terminant par un nœud.

Mme Roger en crêpe georgette violine garnie de volants de dentelle du même ton.

Mlle Paulette Roger en organdi brodé blanc : grand col pèlerine jupe se terminant par un volant en forme.

Mm Fer en crêpe satin prune gros ruché aux épaules.

Mlle Fer, très jeune fille en organdi blanc, broderie anglaise ceinture bleue.

Mme Bénard robe de style en taffetas bleu électrique.

Mme Pageot en crêpe de Chine rubis ceinture noire se terminant par un long pan.

Mlle Éliane Haag en crêpe georgette bleu turquoise manches en ailes très mode.

Mlle Simone Haag en voile bleu lavande.

Mme Lemoine en taffetas noir à volants plissés.

Mlle Clerc en crêpe georgette bleu nattier ornée de petits volants plissés, allurée d'une haute ceinture en ciré noir

Mme Helléouate robe de style en organdi broderie anglaise bleu ciel.

Mme Brisset en satin noir smoking blanc.

Mme Perquis toilette de satin noir.

Mlle Marcelle Perquis en crêpe satin vert d'eau.

Mlle Simone Perquis en georgette rose pâle à grand col du même.

Mme Sananès toilette en Albène blanc,

Mlle Betty Rompteaux, exquise en taffetas vert Nil, un ruban lamé vieil argent encerclant les épaules, parure de fleurs du même.

Mme Barrazza en imprimé tilleul et noir.

Mlle Ninette Barrazza, très remarquée en « evening gown » sensation, dos dégagé, un nœud formant l'encolure, en pikella rose,

Mme Pinot en crêpe de Chine noir manches fantaisie en tulle et ciré noir.

Mlle Pinot, ravissante, fraiche et jolie en taffetas vert charmeuse, ceinture de marguerites du même taffetas à cœurs noirs d'un heureux effet.

Mme Baivy en poult de soie noir, revers Empire le même vert se retrouve aux nœuds qui ornent la jupe.

Mlle Baivy, robe haute couture, en crêpe de Chine vieux rouge travaillée de nervures

Mme Guiot, robe printanière en organdi gauffré blanc à pois cerise et paille haute ceinture cerise terminé par un nœud.

Mme Lecas en crêpe de soie noir à fleurs lamé or et argent empiècement noir uni.

Mlle Couderc élégante en organdi bleu pastel petite ceinture en velours rose parure de chrysanthèmes roses.

Mlle Mercier, très allurée en crêpe Ninon rose dragée agrémentée de volants plissés, ceinture velours bleu ancien. Elle sembla à beaucoup réaliser une « Marianne » sculpturale de rêve devant laquelle nos politiciens s'inclineraient.

Vers 2 heures, au cours d'un entracte, on alla tenter sa chance à la roulette.

La musique « endiablée » de la Légion ramena les danseurs au salon et le bal recommença plein d'entrain. On organisa un concours de danses.

Cinq ou six couples évoluèrent à la grande admiration de tous. Le jury, attentif, ne perdait pas de vue les danseurs. Les Barrazza, dont la réputation de danseurs s'est affirmée ici, enlevèrent les premiers prix. Rarement on vit danser avec plus d'âme, de souplesse et d'élégance !

Prix de valse : M. Michel Barrazza, Mlle Ninette Barrazza.

Prix de tango : M. René Barrazza, Mlle C. Baivy.

Prix de rumba : M. Barthélemy Barrazza et la toute gracieuse Mlle Binot.

Puis vint la danse du ballon qui déchaîna l'hilarité générale, ce ne fut pas le moindre succès de la soirée. Les vainqueurs obtinrent des prix originaux et l'ami Sananès [se] dépensa, une fois de plus, sans compter et en homme avisé, comme speaker et organisateur. On ne peut être plus obligeant et avoir plus d'à-propos. L'un des prix originaux accordé fut une oie que le gagnant mit aux enchères. Un véritable duel s'engagea. Les enchères montèrent. L'oie paisible fut adjugée au colonel Darlot pour la somme rondelette de neuf piastres. Les bravos crépitèrent.

On entendit crier : « Quel homme charmant est ce colonel Darlot, quel boute-en-train. » Ces éloges étaient mérités. Le colonel Darlot, d'un accueil charmant, tout empreint de la vieille politesse française qui a fait le tour du monde, est un héros d'hier et un « gentleman » de toujours. Homme du monde parfait, il baise la main aux dames et valse à merveille. Il demeure une jeunesse, une force. Nous aimerions le voir revenir à la vie active et mêlé aux bons combats où son tempérament généreux et fort servirait les bonnes causes. Nous m'excuserez, mon Colonel, mais l'heure de la retraite, pour vous, n'a pas sonné, si ce n'est au glas administratif qui sonne faux.

Après cette courte interruption durant laquelle les musiciens se restaurèrent les danses reprirent pour ne se terminer que vers 5 heures du matin.

Madame la générale Germain et son état-major féminin ne quittèrent la salle des fêtes qu'après avoir reçu les remerciements chaleureux de leurs dernier invités. Il en est ainsi dans le « grand monde », Mesdames, et vous vous êtes montrées respectueuses d'une vieille tradition française. Daignez recevoir toutes mes félicitations et les partager avec vos précieux auxiliaires. « L'américanisme » n'a pas droit de cité chez nous. Nous nous en réjouissons.

Vendredi 14 août

Le stand de tir dirigé par M. Silhou, un Basque, à la forte carrure, à la superbe barbe noire et au béret posé à la Ramontcho, connu pour sa compétence en tir et une aménité communicative, fonctionna, pendant trois jours sans arrêt. Jamais ce stand n'avait connu tel succès. Il fut versé 153 p. 00 à la Caisse du Syndicat d'initiative. Bravo pour le chef de stand et ses collaborateurs !

Les résultats du concours de tir ont été les suivants :

CONCOURS DE TIR

1er prix *ex aequo* : MM. Perquis, 1 jonque chinoise ; Tomi, 1 bon pour six bouteilles de champagne Heidsieck

3e prix : M. Mougenel, 1 bouilloire électrique.

4e prix *ex æquo* : MM. Chau, 4 bouteilles de mousseux Duc de Beaumont ; Déniot, 1 bon pour une caissette de produits Ziteck ; Leca, serviette cuir et un petit flacon eau de Cologne ; Pinot, 1 blaireau ; Rossi, 1 encrier de bureau avec calendrier perpétuel : Silhou, 1 bon pour une caissette de produits Ziteck.

10er prix : M. Laure, 1 bouteille Vermouth.

11er prix : M. Péan, 1 bouteille mousseux.

Samedi 15 août

Le Fan-si-pan cesse de montrer sa superbe chaîne de sommets dentelés. Dans la direction de Laokay, le ciel se couvre. Le Delta nous vaut une surprise désagréable. Une pluie fine tombe par intervalles alors que dans tout le Tonkin, ce sont des averses torrentielles.

Peu importe ! Les avenues R.-Robin, Auguste-Tholance, la rue de Muong-Bo assistent à une animation inaccoutumée, celle des grands jours, celle de la kermesse de Chapa.

Les drapeaux claquent au vent au grand escalier qui mène au marché qui a revêtu sa robe de fougères, de lichens, de mousse, de plantes rustiques. L'intérieur du marché —

où les stands sont nombreux — apparaît dans un nid de verdure. L'ami Perquis, un héros de la Grande Guerre, une excellente recrue du « Corps bleu », est passé par là et a travaillé dur avec sa ténacité de Breton débrouillard et avisé. Figure sympathique entre toutes, il n'a pas volé le témoignage de satisfaction que M. le résident supérieur vient de lui accorder !

Tout Chapa est bientôt là. La vente bat son plein, les cris de joie retentissent, les appels des vendeurs bénévoles ne cessent de se faire entendre. On va de stand en stand, l'animation est grande. À 20 heures, la foule se dispersa. Les recettes nettes de la kermesse, organisée par le syndicat d'initiative, s'élevèrent à plus de 757 p., c'est dire le succès obtenu.

Dimanche 16 août

À 21 h., des autos particulières, les cars Viaud et Duc-tin se chargèrent de conduire Tout-Chapa à la superbe, succursale que l'Hôtel Métropole de Hanoï possède à Chapa. Le directeur-gérant de l'Hôtel Métropole de Chapa, l'ami Paul Varenne, se surpassa dans l'organisation de la soirée. La salle des fêtes, richement et élégamment décorée, éclairée par des feux de lumière à teintes multiples et du meilleur effet, présentait un aspect féerique. Toutes les tables furent prises, l'on dansa éperdument et l'on se restaura à des prix de bon marché défiant toute concurrence. On ne peut que s'incliner devant une organisation qui permet à tous de goûter à tout sans avoir à regretter d'ouvrir un porte-monnaie auquel la crise joue de vilains tours.

Entre minuit et une heure, l'ami Sananès annonça un intermède que la direction de l'Hôtel réservait à ses clients. On vit alors apparaître un couple charmant qui aurait ravi d'aise et d'admiration les Lilliputiens d'un royaume où Gulliver aborda. Mesdemoiselles Lulu Barrazza et Denise Pinot, en couple 1830, apparurent à la grande joie d'une assistance qui ne leur ménagea pas ses applaudissements. M^lle^ Lulu, la délicieuse petite Lulu, parcourut la salle en faisant des pointes impeccables. Denise Pinot —. en parfait gentleman de jadis — ramassa « la fleur qu'elle avait jetée » et puis, elles dansèrent sur l'air « Les grands yeux noirs » une valse, rythmant bien la cadence. Leur succès bien mérité leur valut des applaudissements unanimes et répétés.

Que de beaux travestis ! Nous nous excusons de ne pouvoir en citer [que] quelques-uns.

M^lle^ Ninette Barrazza portait crânement une riche costume de page lamé or et rouge. Elle réalisa « un mignon » délicieux et nous [doutons] que M^lle^ Pinot, habillée en Caucasienne ravissante, ait eu à se plaindre de son cavalier occasionnel.

M^lle^ Paulette Roger en « Duchesse Anne ».

M^lle^ Clerc en Turque, jolie à jalouser les héroïnes de Loti.

Le concours de danses, arbitré par un jury sévère, donna le premier prix de danses à M^me^ Lemoine et au lieutenant Fournier. On se sépara à 6 heures du matin alors que la myriade d'étoiles scintillantes qui avaient illuminé le ciel de Chapa regagnaient leurs demeures lointaines et mystérieuses.

Lundi 17 août

Dans la matinée, M. Ruiz, l'habitué du surf hanoïen, dirigea la rallye gymkhana et la course de chevaux sur la route automobilable menant à la Cascade.

Les résultats furent les suivants :

RALLYE

Hommes : 1^er^ prix M. Mangeney : un appareil photo lumière : 2^e^ prix M. Michel Barrazza : 1 encrier de bureau ; 3^e^ prix M. Péan : 1 carnet de poche recouvert de cuir.

Femmes : 1^er^ prix M^lle^ Marcelle Perquis : 1 lampe électrique portative ; 2^e^ prix M^lle^ Simone Perquis : 1 sac à main cuir blanc ; 3^e^ prix M^lle^ Betty Rompteaux main en daim noir.

COURSE CHEVAUX ENFANTS

Garçons : 1^er^ prix M. Courtoux : 1 cadre photo méos ; 2^e^ prix : M. Brisset : 1 auto ; 3^e^ prix M. Sananès : 1 avion ; 4^e^ prix M. Lan : 1 ensemble sport.

Fillettes : 1er prix Mlle Denise Perquis : 1 album pour photo ; 2e prix Mlle Jeannine Lemoine : 1 cadre photo méos.

GYMKHANAS

Hommes : 1er prix M. Péan : 1 faucon marbre ; 2e prix M. Mangeney : 1 paire de bretelles et 1 porte-cigarette corne ; 2e prix : M. René Barrazza : 1 paire de bretelle.

Femmes : 1er prix Mlle Marcelle Perquis : 1 bracelet en argent ; 2e prix Mlle Simone Perquis : 1 sapèque en argent ; 3e prix Mlle Betty Rompteaux : 1 bracelet en argent avec boule.

COURSE À LA ROSE

1er prix Mlle Michel Barrazza : 1 bague en argent.

GYMKHANAS : ENFANTS

1er prix Mlle Jeanne Lemoine : 1 boîte bonbons ; 2e prix M. Brisset ; 1 jouet S.O. S. ; 3e prix Courtoux : 1 presse papier ; 4e prix Sananès : 1 poudrier.

L'après-midi, à 16 heures, eut lieu le bal d'enfants à la villa des officiers. Il leur fut distribué gratuitement des gâteaux. Le piano fat tenu par des personnes de bonne volonté, et les enfants, dont le nombre dépassait une centaine, s'amusèrent beaucoup.

Parmi les nombreux costumes, nous avons pu remarquer : un superbe bébé de huit mois, le petit Lefèvre, mignon au possible en Amour.

Anaïk Lucas, délicieusement jolie en Bretonne.

Les deux Bouffier en ravissants Mickey parfaitement réussis.

Deux petits chaperons rouges jolies à croquer ;

Mlle de Fajolle et Alfano [24].

Tout l'été représenté par les petites Mougenel en coquelicots, pimpantes de fraîcheur.

Lulu Barrazza et Denise Pinot en couple 1830 qui firent plaisir en exécutant l'intermède déjà donné à Métropole.

Marguerite de Maynard en ballerine.

Mlle Pascalis en Sablaise.

Alain Glaise en page, etc., etc.

Le bal d'enfants termina la série des fêtes qui sera définitivement clôturée quand les tournois de tennis prendront fin sur le court construit aux frais du Syndicat d'initiative de Chapa, personne morale dont l'indépendance demeure absolue.

Il m'est un devoir agréable à remplir en terminant cet article, celui de remercier M. le résident de Maynard, M. Brachet, président du syndicat d'initiative, M. le vice-président et ami Corenwinder —troubadour à ses heures, par les nuits étoilées de Chapa et chercheur de pâquerettes — de toute la sollicitude qu'ils ne cessent de porter à la station. Mes remerciements vont également à quelques autres bonnes volontés mises au service de notre station d'altitude.

Nha-Quê VIII

LA MORT FAUCHE IMPITOYABLEMENT DANS LES RANGS DES ENFANTS

(*L'Avenir du Tonkin*, 26 août 1936, p. 2, col. 2)

Deux charmants bambins passaient quelques jours de vacances à la montagne, l'un à Chapa, l'autre au mont Bavi, quand sournoisement la mort les approcha et en fit sa proie.

---

[24] Wanda Louise Yolande Alfano (Hanoï, 7 avril 1933) : fille du sous-directeur des Chemins de fer de l'Indochine. Mariée à Henri Beau, fils de Robert Beau, le bijoutier d'Hanoï e d'Haïphong.

C'est Jean-Louis Gauvrit, enfant d'une famille haïphonnaise grandement estimée, M. le directeur des Verreries d'Indochine* et Mme Georges Gauvrit, alliée à une autre famille tout aussi estimée, la famille Baud, qu'on descend précipitamment de Chapa sur Laokay où il meurt lundi matin à 8 h., des suites d'une piqûre de serpent, dit on, nous ne l'affirmons pas : il n'a que 5 ans.

……

———————

LES ENFANTS DE CHAPA ET NOS GRANDES ÉCOLES
(*L'Avenir du Tonkin*, 26 août 1936, p. 2, col. 4)

La rencontre fortuite d'un ami retour de l'excellente auberge de « Chapa-Hôtel », dont le propriétaire est, comme chacun le sait, le gentilhomme-aubergiste Sourdain, nous rappelle que, sous le titre « Nos Grandes Ecoles », nous avons publié en supplément au numéro de samedi 22 août de l'*Avenir* le résultat du concours d'admission au Prytanée militaire en 1936.

Et cet ami nous fait observer que le jeune Sourdain Jacques H. J., « un enfant de Chapa », qui est indiqué comme étant admis en cinquième de ce grand Lycée, est le fils du ci-devant gentilhomme-aubergiste, qui en avait reçu la bonne nouvelle huit jours avant notre publication, alors que notre ami y était encore comme pensionnaire.

Désireux d'obtenir quelques renseignements sur le fils, notre ami les avait demandés au père, mais peu loquace sur ce qui l'honore et prétendant, d'autre part, que la joie fait peur, le sieur gentilhomme-aubergiste n'avait lâché que quelques bribes de tuyaux.

Notre ami avait cependant pu établir que le jeune Sourdain, enfant de Chapa, âgé de onze ans, fort bien doué, travailleur opiniâtre comm! son père, devait, après une brillante année en sixième au collège de Fougères, entrer en cinquième sans examen de passage grâce à sa moyenne générale, mais qu'ayant été compris, *après concours*, dans toute la France, parmi les sept élèves recrutés pour la cinquième du Prytanée militaire, le jeune Sourdain allait troquer sa qualité de collégien contre celle, plus noble, de brussion et qu'il continuerait désormais ses études — et vraisemblablement ses succès — dans la pépinière d'hommes de tête qu'est le grand Lycée national de La Flèche.

Nous rappelant les brillants succès du même ordre d'autres jeunes Chapaïens, aînés du très jeune lauréat d'aujourd'hui, nous sommes bien obligés de constater que le climat de Chapa est, en effet, essentiellement favorable aux étudiants de tous âges. Et nous remémorant l'adage « tel père tel fils », nous féliciterons chaudement notre vieux camarade de régiment et de mobilisation Sourdain, dont la joie, avivée par l'éloignement, doit, nous le comprenons, être grande et bien réconfortante.

———————————

ANNONCES LÉGALES
TRIBUNAL RÉSIDENTIEL DE LAO-KAY

———————

FAILLITE
Tocco, Lê-Thi-Hung
et
Nguyên-Van-Ky, Lê-Thi-Hung
(*L'Avenir du Tonkin*, 28 décembre 1936)

Les créanciers des faillites : Tocco Le Thi-Hung et Nguyên-Van-Ky dit Mariky Lê thi Thai sont informés que le dépôt de l'état des créances prescrit par l'article 494 du Code de Commerce a été effectué le 22 décembre 1936 au greffe du Tribunal résidentiel de

LAOKAY et qu'ils ont un délai de huit jours, à compter de le présente insertion pour formuler des contredits ou des réclamations.

Le président du tribunal résidentiel de LAOKAY
IRIBARNE.

ANNONCES LÉGALES

FAILLITE TOCCO ET LE THI HUNG
(*L'Avenir du Tonkin*, 29 janvier 1937)

Avis pour le concordat

Conformément aux articles 504 à 506 du Code de commerce, Messieurs les créanciers sont invités à se présenter en personne ou par fondés de pouvoirs à l'assemblée qui se tiendra le vingt-six février mil neuf cent trente sept à neuf heures du matin, en la salle du tribunal de LAOKAY, à l'effet de délibérer sur le concordat.

Le greffier,
IRIBARNE.

ANNONCES LÉGALES

ÉTUDE DE MAITRES J. P. BONA & S. FRIESTEDT
AVOCATS À LA COUR D'APPEL
39, BOULEVARD CARREAU - HANOI
VENTE APRÈS FAILLITES
(*L'Avenir du Tonkin*, 30 avril 1937)

Au plus offrant et dernier enchérisseur, en l'audience des criées du Tribunal de paix à compétence étendue de Laokav, séant dite ville, à la salle des criées.

D'une propriété d'une contenance superficielle de 96 ha 24 a 30 ca sise au lieu-dit « La Madeleine », km 26, route de Laokav à Chapa, ensemble les plantations, constructions, meubles et objets mobiliers en dépendant

==========

L'adjudication aura lieu le vendredi vingt huit mai mil neuf cent trente sept à neuf heures du matin.

==========

On fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra :

Qu'en exécution d'un jugement rendu par le Tribunal de paix à compétence étendue de Laokay, le 2 avril 1937, enregistre à Hanoï le 9 avril 1937, volume 96, folio 18, case 3, lequel jugement a ordonné la vente de l'immeuble sus-énoncé, ensemble les plantations, constructions, meubles et objets mobiliers en dépendant, le tout appartenant à la faillite Tocco et Lê-thi-hung.

Et aux requête, poursuite et diligence de M. Albert Chantemerle, liquidateur judiciaire et syndic près le tribunal de commerce de Hanoï, domicilié boulevardHenri-Rivière, n° 3, agissant en sa qualité de syndic de la faillite Tocco et Lê-thi-Hung ;

En présence de ladite dame Lê-thi-Hung, faillie, ou elle dûment appelée.

Il sera procédé le vendredi vingt huit mai mil neuf cent trente sept à 9 heures du matin à l'audience des criées du tribunal de paix à compétence étendue de Laokay à la

vente aux enchères au plus offrant et dernier enchérisseur de la propriété dont la désignation suit :

DÉSIGNATION DES BIENS À VENDRE

Une concession définitive de 96 ha, 24 a, 30 ca, soit 267 mâu, 3 sao, 6 thuoc, sise au lieu-dit « La Madeleine », km 26, route de Laokav à Chapa, ensemble les plantations, constructions, les meubles et objets mobiliers qui en dépendent, savoir :

CONSTRUCTIONS

1°) un bâtiment principal en briques, couvert en tuiles à usage d'hôtellerie, comprenant : une salle à manger, un bureau, bibliothèque, deux chambres ; 2°) des dépendances en briques couvertes en tuiles comprenant : un bureau, deux magasins, une cuisine, un water-closet.

3°) un bâtiment en briques couvert en tôles formé [de] deux corps réunis par une petite chambre de boy (premier corps), un abri surélevé en bois faisant pigeonnier, un water-closet, une salle de bain, quatre chambres, une petite chambre de boy (deuxième corps) un grand magasin de débarras, une chambre.

4°) au bord de la route, une dépendance de briques couvertes en tuiles formant : un abri pour décortiquer le riz ; un magasin, entrepôt d'outillage, un magasin entrepôt de bois de chauffage ; un hangar pouvant servir de garage surélevé et dont l'étage est un pigeonnier couvert en tuiles, derrière attenant au bâtiment grand hangar couvert en fardeaux servant d'atelier, d'abri d'entrepôt de matériaux,

5°) une petite maison en torchis et couverte en paillote servant de logement au caï et aux coolies.

6°) un peu plus bas, à 200 M. environ, une paillote servant d'habitation au bouvier.

7°) un clapier en briques couvert en paillotte ;

8°) Y attenant mais de plus grande dimension, une étable construite en briques couverte en bardeaux.

La concession est sur une petite partie plantée d'arbres à thé et une autre partie d'arbres fruitiers.

MEUBLES

Le meubles et objets mobiliers sont énoncés dans un état certifié et annexé au cahier des charges.

MISE A PRIX

Outre les charges, clauses et conditions insérées au cahier des charges, les enchères seront reçues : sur la mise à prix fixée par le jugement sus-énoncé du 2 avril 1937 à la somme de deux mille cinq cents piastres 2.500 $ 00

Les enchères seront reçues de 30 $ 00

au minimum.

Fait et rédigé à Hanoï le 27 avril 1957 par l'avocat poursuivant soussigné :

SIGNÉ : FRIESTEDT.

Enregistré à Hanoï le 28 avril 1937, une 47 folio 48 case 4. Reçu : 0 $90.

Le Receveur :

Signé : QUEHÉ.

_____

CHAPA

(*L'Avenir du Tonkin*, 30 juillet 1937)

La station estivale de Chapa a revêtu sa plus belle parure : une verdure sans égale dans tout le Tonkin, des fleurs de toutes couleurs depuis les Montbrésias, les roses mignonnettes jusqu'aux simples marguerites en passant par les glaïeuls, sans oublier les fleurs très originales du pays qui sont de toute beauté. On ne se lasse pas de la vue du

Fan si Pan, de la cote 2.000 et de tous les sommets qui environnent Chapa. Dès qu'il fait beau temps, et même sous la pluie, on ne rencontre que des promeneurs à pied ou à cheval, sur les routes, dans les bois, escaladant les pics, en pique-nique dans les vallées environnantes ; les garderies forestières paraissent avoir été créées pour le repos des estivants en excursion. Si vous ajoutez aux beautés naturelles du pays les fêtes qui se succèdent pendant la saison, vous devinerez facilement pourquoi Chapa attire de plus en plus les Européens. Si… il y avait une route Hanoï-Laokay, le Tam-Dao deviendrait jaloux de Chapa, car, malgré ce véto contre la route, Chapa représente actuellement la meilleure station estivale du Tonkin.

Mais revenons aux fêtes. L'an dernier, le 14 juillet a été célébré comme il le mérite. Cette année, la fête nationale a pris l'ampleur d'une véritable manifestation républicaine de la part des Français mais aussi de loyalisme de la part des indigènes de toutes races, car c'est par centaines que nous avons vu ceux-ci accourir de leurs villages pour assister le 13 juillet à la retraite aux flambeaux, le 14 juillet à la revue militaire et aux réjouissances publiques.

Il n'y a pas lieu de raconter en détail ce que fut cette brillante retraite aux flambeaux, organisée et dirigée par le commandant d'armes et le le commissaire de police, où plus de 200 porteurs de torches, lanternes, dragons et autres motifs lumineux parcoururent les diverses avenues de la station pavoisées de milliers de petits drapeaux et décorées de guirlandes de feuillage supportant de nombreuses lanternes aux couleurs nationales du plus bel effet. Au cours de la retraite, plusieurs pièces d'artifice furent tirées à la villa des officiers, des sous-officiers, devant la Résidence, au jardin des Sports et devant les hôtels.

Et quel succès fut la revue militaire où l'on vit, pour la première fois, des militaires convalescents (marsouins et légionnaires) avec leurs cadres demander à passer une revue. De sorte qu'à Chapa défilèrent avec une dizaine de clairons marsouins, tirailleurs, gardes, et, enfin, de son pas réglementaire, le détachement de Légion. Cette revue passée par le lieutenant commandant d'armes, en présence de M. le résident de France à Laokay fut applaudie par tous les assistants. N'oublions pas le service d'ordre assuré par une cinquantaine de partisans venus de toute la région.

Que dire des bals qui embellirent ces deux jours de fête ! Ils furent pleins d'entrain et de gaieté.

Depuis le 14 juillet, on peut dire que la fête continue. Car avec l'Hostellerie du Fan Si Pan qui s'est mise de la partie, avec l'Hôtel du Centre et le Grand Hôtel (Métropole), Chapa danse tous les soirs, joue au tennis le matin et l'après-midi, se promène dans la journée et dans les heures disponibles joue au bridge. On n'a plus le temps de s'ennuyer, on pense à peine à ceux — les maris et les amies, les vôtres ! — qui travaillent pendant ce temps dans la fournaise du Delta.

Mais peut-on reprocher aux mamans et aux enfants de se distraire dans ce beau pays tonkinois, lorsqu'on voit les belles joues des tout petits dont la moitié de la vie journalière se passe au jardin du centre, près des balançoires et du manège de bicyclettes, lorsqu'on rencontre des enfants plus âgés partant à pied ou même à cheval en excursion avec leurs parents, montrant des bras et des mollets solides.

En vérité je vous le dis ! Ceux qui ne connaissent pas Chapa ne savent ce qu'ils perdent en restant confinés volontairement dans les serres chaudes du Delta. Aussi, leur recommandons-nous instamment de prendre le prochain train de nuit pour assister à la :

« GRANDE SEMAINE DE GALA »

qui aura lieu du 12 au 18 août et dont voici le programme établi par le comité des fêtes :

JEUDI 12 AOUT

Ouverture du stand de tir. — Le stand sera ouvert tous les jours du 12 au 18 août.

Tournois de tennis et de ping-pong. — Courts du Jardin du Centre et du Grand Hôtel.

Bal. — À l'Hostellerie du Fan-si-Pan.

VENDREDI 13 AOUT

Matin. — Course pour indigènes sur chevaux du pays.

Journée. — Tir — Tennis — Ping-pong.

SAMEDI 14 AOUT

Matin. — Rallye pour jeunes gens au dessus de 12 ans — Course pour enfants au dessous de 12 ans — Gymkana place du Marché. Basket-ball — Volley-ball : après les courses.

Après-midi. — Matinée enfantine (travesti facultatif) à la villa des Officiers. Tombola.

Soirée. — Bal au Grand Hôtel (Métropole) avec intermèdes.

DIMANCHE 15 AOUT

Après-midi. — Kermesse place du Marché. Stand Provincial : Produits du pays. Présentation de danses.

Soirée. — Stands divers : Anneaux — Baquan — Bar — Bibelots — Frivolités — Frites Gâteaux — Nèmes — Jeux de massacres — Pèche miraculeuse — Roue de la fortune — Roulette.

Courses de chevaux de bois. — Jardin des Sports.

Soirée. — Bal à l'Hôtel du Centre.

LUNDI 16 ET MARDI 17 AOUT

Finales du concours de tir et des tournois de tennis et ping-pong.

MERCREDI 18 AOUT

Distribution des récompenses au Grand Hôtel (Métropole).

UN ESTIVANT.

———————

CHAPA

(*L'Avenir du Tonkin*, 31 août 1937)

La Grande semaine de Chapa est terminée. Et quelle semaine ! Elle aura [duré] 10 jours jusqu'au 22 août.

Jamais on ne vit à Chapa autant d'estivants, surtout avec autant de gaieté et d'entrain. Les villas sont toutes occupées au maximum, les hôtels sont bondés. De tous côtés, on ne voit que des théories de promeneurs à pied et à cheval, escaladant les sommets environnants, voire même le Fan Si Pan où un abri vient d'être crée par les soins du commandant d'armes avec le concours pécuniaire du syndical d'initiative.

Les fêtes du 15-Août ont été particulièrement brillantes. Le programme élaboré par le comité s'est déroulé sans à-coups, grâce au dévouement et à l'expérience des organisateurs et des directeurs de jeux. Le sport qui rencontra le plus de succès fut le tir à la cible : près de 8.000 cartouches furent tirées au cours de cette semaine de réjouissances. Les tournois de tennis et de ping-pong furent âprement disputés. Les courses réunirent des cavaliers et surtout des cavalières émérites.

Mais le clou de la fête fut la « kermesse du 15 août ».

La veille. une matinée enfantine à la Villa des Officiers réunit plus de 100 enfants — garçons et filles — costumés en des travestis fort jolis. Après quelques danses aux airs bien connus, un goûter copieux fut servi par la société du sanatorium. Une tombola termina la sauterie, au cours de laquelle furent distribués de très beaux jouets offerts par le comité des fêtes.

Le soir du 14 août, un bal avec attractions eut lieu au Grand Hôtel (Métropole) que la direction avait magnifiquement décoré.

Tout Chapa s'était donné rendez-vous dans la grande salle brillamment éclairée. Les danseuses du pays vinrent à minuit présenter leurs danses qui apportèrent un charme particulier à l'élégance de la soirée.

La « kermesse » se déroula dans l'après-midi du 13 août avec un succès sans égal ; il y eut plus de mille entrées. Mais l'organisation et la présentation avaient été, cette année, particulièrement soignées.

La place du Marché était entièrement occupée par la kermesse qui, extérieurement, présentait avec le stand provincial l'aspect d'un village indigène.

Le stand provincial, notamment, attirait par la diversité des produits du pays présentés aux veux éblouis et étonnés des nombreux visiteurs. Le petit théâtre forain organisé pour la présentation des danseuses de Muong-Num ne désemplissait pas.

Les stands les plus remarqués furent : les objets de dames, les bibelots divers, la roue de la fortune et les anneaux, le jeu de massacre, les comptoirs d'alimentation, enfin le bar devant lequel tous les visiteurs s'arrêtaient pour se rafraichir en mangeant des gâteaux, des nems et des frites. Les courses de chevaux de bois eurent un très grand succès.

Toutes les dames avaient voulu participer à cette vente au bénéfice de Chapa : femmes de résidents, d'officiers et sous-officiers, de fonctionnaires, d'estivants de marque, de propriétaires, se sont jointes sans distinction aux femmes des membres du Comité des fêtes pour diriger ou aider dans les différents stands. Toutes ont apporté un concours inappréciable pour préparer leur stand et assurer la vente de tous les lots qui leur avaient été confiés : le soir à 18 heures, il n'y avait plus rien à vendre ; tout avait été enlevé en quelques heures.

Le soir, les estivants se retrouvèrent à l'hôtel du Centre où un second bal réunit les danseurs infatigables et où l'entrain ne fit guère défaut.

Malgré les averses habituelles, les tournois de tennis et de ping-pong continuèrent pendant toute la semaine. Il y eut quelques belles parties, dignes des courts de Hanoï et de Haïphong.

Mais tout a une fin. Le « Tout Chapa » se réunit au Grand Hotel Métropole, le dimanche 22 août pour assister à la remise des récompenses.

Le Président du Comité des fêtes, entouré de son bureau et de monsieur Parsi, résident de France à Lao-Kay, prononça au cours de cette cérémonie le discours suivant :

Mesdames,

Messieurs,

Jeunes Gens

Je ne vous ferai pas de discours, d'abord parce que je ne sais pas en faire, surtout devant une élite intellectuelle comme celle de Chapa, et ensuite je ne veux pas vous infliger en pleines vacances un pensum qu'on ne supporte guère que dans les rites officiels des distributions de prix de l'enseignement.

Mais avant de remettre des récompenses très méritées aux lauréats des diverses compétitions sportives organisées par la comité des fêtes, je désire exprimer ma très vive gratitude aux membres du bureau de ce comité :

au lieutenant Pajot, mon adjoint:

à MM. Esquer et Perquis.mes commissaires des fêtes

à monsieur Leca, notre secrétaire trésorier.

Car ce sont MM. Pajot, Esquer et Perquis qui ont tout créé, organisé et reconstitué l'installation matérielle des diverses attractions offertes cette année aux nombreux estivants de Chapa. C'est grâce à eux, à leur entrain, à leur entente commune, à leur esprit d'initiative, enfin à leur complet dévouement que nous avons pu obtenir le magnifique résultat que nous recherchions : distraire la population aussi bien européenne qu'indigène.

Mais pour obtenir un pareil succès, il nous à fallu, à nous les hommes, la collaboration indispensable des dames. Sans elles que serions-nous ?

Je ne puis vous les nommer toutes, puisque toutes sont venues à nous ; mais c'est par leur grâce exquise, leur dévouement incomparable que nous avons pu réaliser à la kermesse des recettes importantes pour l'embellissement du centre de Chapa.

Monsieur Leca, avec une sureté impeccable, avait recueilli chaque jour les nombreux dons en argent et en nature venus de toutes parts et le soir mème de la fête en avait déjà dénombré les recettes et les dépenses.

Je ne saurais d'ailleurs passer sous silence les quelques messieurs (ne sous-estimons pas leur dévouement efficace) qui ont dirigé avec un brio digne de professionnels les jeux de hasard qui nous ont été tolérés, et les sous-officiers qui ont assuré le contrôle d'entrée à la kermesse et de divers jeux.

Enfin, j'adresse mes vifs remerciements aux organisateurs du tir, des courses, des tournois de tennis et de ping-pong dont l'expérience nous à été très précieuse.

Qu'il me soit permis, en terminant, d'adresser à monsieur Parsi, résident de France à Laokay, mon affectueuse gratitude pour l'appui bienveillant et généreux que j'ai trouvé auprès de lui, pour l'intérêt personnel qu'il a bien voulu apporter aux fêtes de Chapa, notamment par l'installation d'un stand provincial érigé par monsieur Esquer et qui a permis à tous les visiteurs de contempler les produits de l'artisanat de la région ainsi que les danses du pays. Notre bureau des fêtes n'aurait peut-être jamais pu se constituer si monsieur Parsi n'était intervenu personnellement. La population actuelle de Chapa doit lui savoir gré d'avoir su.... tourner les difficultés pour réussir.

En résumé, vous voyez que pour ces fêtes, nous avons formé une société bénévole d'admiration mutuelle, puisque nous nous félicitons tous de ce que nous avons fait. Il est vrai que si j'ai accepté la présidence du comité des l'êtes, à défaut de membres du syndicat d'initiative, c'est surtout en raison de la sympathie manifestée par la population qui, sans aucun parti-pris, sans aucune raison sociale subversive, nous a apporté un concours empressé et soutenu, tout simplement parce que nous avons voulu que Chapa s'amuse au 15-Août, fête du pays, et que Chapa progresse et s'embellisse chaque année pour devenir la première station estivale du Tonkin lorsqu'une route reliera Laokay au Delta.

Pour terminer, à défaut de chants patriotiques, aujourd'hui diversement interprétés, je suis particulièrement heureux comme ancien officier, d'avoir présidé cette fête des sports et de constater les beaux résultats obtenus. J'ai assisté de loin, l'an dernier, à votre entraînement ; pour la seconde fois, je vois autour de moi une jeunesse pleine d'allant, se dépensant sans compter, s'amusant comme doivent le faire des jeunes gens (garçons et filles) et non pas comme ceux d'une génération précédente qui, sans avoir rien connu, se donnaient déjà des airs désabusés. Je vous demande donc jeunes gens qui m'écoutez, à vous qui travaillez pour vivre sinon pour vaincre, la constance de l'effort dans le travail comme vous avez montré de l'entrain dans le sport.

Le Français moyen — car je ne parle pas des élites dont la plupart d'entre vous font partie — peut arriver à tout, à condition de travailler régulièrement, de s'entraîner à l'étude connue au sport. Rappelez-vous qu'un diplôme n'est plus un laissez-passer comme avant la guerre. Les connaissances acquises au lycée seront moins précieuses dans la vie que les habitudes d'esprit et de disciplines que vous y aurez prises. Je suis sûr que ce Français ainsi armé dont je vous parlais plus haut saura défendre la place que la

nature lui aura fixée et apportera dans le milieu où il se trouvera placé un esprit sain, fait de travail, de collaboration et d'appui.

Aujourd'hui, jeunes gens, servir son pays, c'est servir l'humanité ; il vous faut plus, que jamais regarder vers l'avenir pour que la France vive, pour que la France reste forte et conserve la place qu'elle a toujours eue dans le monde.

Monsieur Parsi, dans une allocution très goûtée exprima au président du Comité des fêtes ses vifs remerciements et sa joie d'avoir vu à Chapa des fêtes aussi bien réussies, espérant que ce bel essor continuera les années suivantes dans celte jolie station estivale.

Puis c'est la distribution des récompenses. Le palmarès serait trop long pour trouver place ici et nous nous contenterons de citer les premiers dans chaque concours et tournoi.

Tournoi de Ping-Pong

	Fillettes	Garçons	Dames	Messieurs
1er prix	Christiane Silhou	Nguyên-Trach	Mme Davy	Nguyên-Luân
2e prix	Lulu Barrazza	Nguyên-Phuong	Mlle Pinot	Nguyên-Nhân

Concours de Tir

	Dames	Messieurs
1er prix	Mme Davy	M. Tomi
2e prix	MM. Perquis et Lepine	

Courses de chevaux

	Fillettes	Garçons	Dames	Messieurs	
1er prix	Denise Perquis		Brachet	Mme Guyot	Michel Barrazza
2e prix	Denise Pinot	Debrault	Simone Perquis		Mangeney

Gymkana

	Fillettes	Dames	Messieurs
1er prix	Denise Pinot	Simone Perquis	Mangeney
2e prix	Denise Perquis	Mme Ruiz	Imhaus

Tennis

Simple dames : Réservé

Simple messieurs: Coupe du Syndicat d'initiative (Remise au vainqueur par Mme Guyot)

1er prix Louis Caput. Devient détenteur de la Coupe Moët et Chandon pour 1937

2e prix M. Civadier

3e prix M. Jugain

Double dames : Mesdames Juinier et Ruiz

Double mixte : Mme inot, Louis Caput

Double messieurs : Louis Caput, Pierre Bleton

Bilan des recettes et des dépenses

Recettes

Dons en argent	621 p. 50
Kermesse	1.092 p.50
Tir	406 p. 00
	2.120 p.00

Dépenses

Don pour le 14-Juillet	50 p. 00
Marchandises diverses	261 p. 50
Jouets et bibelots	253 p. 00
Danseuses	152 p. 50

717 p. 00
Report des dépenses 717 p. 00
Reste en recettes 1.403 p. 00

Dons en nature reçus des maisons de commerce :

Poinsard et Veyret de Hanoï — Grands Magasins Réunis et Union Commerciale Indochinoise et Africaine — Maison Sola —Société Nestlé d'Haïphong — Glacières Larue —Société d'électricité — Imprimerie d'Extrême-Orient — Denis Frères —Société des Filteries d'Indochine — Garage Aviat — Maison Vaumousse — Maison Michaud de Hanoï — Dragon d'Or — Photographes de Chapa auxquels s'ajoutent de nombreux dons individuels des habitants et estivants de Chapa.

Le comité des fêtes décida de remettre cette somme au président du Syndicat d'initiative pour être utilisée dans un but précis concernant les sports. Dans i'esprit du comité, cet argent était primitivement destiné à l'aménagement du futur « terrain des sports ». Cette affectation n'a pu être maintenue, M. le résident de France ayant fait connaître au Comité des fêtes que, par décision de Monsieur le résident supérieur l'aménagement de ce terrain ne pouvait être envisagé par l'autorité provinciale en raison de la situation budgétaire actuelle.

À l'unanimité, le comité des fêtes décida de proposer d'affecter celte somme à la construction d'un deuxième tennis jumelé avec le tennis actuel et orienté Nord-Sud, création votée en 1936 par le syndical d'initiative. Cette proposition a été approuvée par le président du Syndicat.

Les sommes nécessaires à l'aménagement du jardin du centre et à l'asphaltage des routes qui y aboutissent seront prélevées, le cas échéant, sur les dons généreux recueillis parmi les estivants et habitants de Chapa au cours des fêtes de 1937.

Un estivant.

(Communiqué à la Presse).

———————

Le résident supérieur Châtel dans le Haut-Tonkin
(*Les Annales coloniales*, 13 décembre 1937)

Partant de Hanoï le résident supérieur Châtel s'est rendu dans la province frontière de Laokay pour visiter ce centre et Chapa, la station d'altitude du Tonkin.

Le 23 novembre à Laokay le résident supérieur se rendit aussitôt à la résidence où il fut accueilli par M. Parsi, résident de France, qui prononça une allocution de bienvenue.

M. Châtel affirma son intention de débloquer cette province qui, à cause de sa situation géographique et de sa population si différente des provinces du Delta, a, jusqu'ici, mené une vie un peu à l'écart. Longtemps, les troubles et la guerre ont agité des marches frontières. Aujourd'hui, grâce à la vigilance patiente de nos soldats, la paix règne et les mauvais jours ne sont plus qu'un souvenir. Il convient maintenant, déclara-t-il, de faire participer plus activement cette province à l'essor économique du reste du Tonkin.

Après la visite du centre, le cortège officiel se rendit l'après-midi à Chapa. Une route en corniche de 38 km. conduit à cette station d'altitude d'avenir. L'air fraîchit, on se sent plus léger, la végétation change : « les « peu mou » et « samou » majestueux apparaissent, décor inaccoutumé pour le voyageur qui vient du Delta.

Le lendemain matin, M. Châtel alla visiter le poste de la garde indigène et le marché. Il regagna ensuite le pays plat vers Baxat, près de la frontière chinoise où il passa les troupes en revue. Dans la soirée, la population européenne organisa en l'honneur du chef du protectorat une réception au cercle de Laokay. Le tram le ramena le 25 à Hanoï.

À l'Université indochinoise
(*Chantecler,* 10 mars 1938, p. 6)

M. de Rozario, censeur au Lycée du Protectorat, a fait jeudi soir sous les auspices de la direction de l'instruction publique et de la Société de géographie, une conférence sur « la route de Hanoï à Chapa » dont nous avons omis de parler dans notre précédent numéro par suite de l'abondance des informations.

Le conférencier, très documenté puisqu'il est président du Comité d'initiative de Chapa, expose les conditions dans lesquelles fut décidée la création de la route de Laokay.

Cette conférence, qui avait obtenu un grand succès, fut illustrée d'un beau film sur les races du Haut-Tonkin.

COUR CRIMINELLE DE HANOÏ

Session pour le deuxième trimestre
DE L'ANNÉE 1938

Audience du vendredi 20 mai 1938
(APRÈS-MIDI-
L'affaire Nguyên-van-Quy dit Mariky, Lê-thi-Thai
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 mai 1938)

À trois heures précises, l'audience est reprise. M. le conseiller p. i. Lenie remplaçant M. le conseiller Narbonne.

Le public annamite [est plus] nombreux que le matin.

Au banc des accusés viennent s'asseoir M. Nguyên-van-ky dit Mariky, tri-chau à Ngan-Son, et madame Lê-thi-Thai.

Me Bui-tuong-Chieu, de l'étude Tridon, et Lambert assiste le tri-chau : Me Tran-van-Chuong est constitué pour la dame Lê-thi-Thai.

L'accusation

Nguyên-van Ky dit Mariky, actuellement tri-chau à Neo Son (Bac-Kan), précédemment propriétaire de l'hôtel du Fan-si-Pan à Chapa, présentait le 10 novembre 1931 une requête au Président du tribunal de Laokay aux fins d'admission au bénéfice de la liquidation judiciaire et déposait son bilan le même jour. Par jugement du 12 décembre 1931, il était déclaré en état de liquidation judiciaire et la date de la cessation des paiements fixée au même jour.

Ce même tribunal, le 5 avril 1935, convertissait la liquidation judiciaire en faillite, déclarait la dame Lê-thi-Thai, concubine et associée de Mariky, conjointement en faillite avec lui, et reportait la date de la cessation des paiements au 28 août 1931. Ce jugement de conversion fut confirmé par la 1re chambre de la Cour de céans le 20 décembre 1935.

Au vu des rapports du syndic de la faillite eu date du 2 janvier et 21 mars 1937, une information pour banqueroute frauduleuse fut ouverte contre les susnommés au cabinet d'instruction de Laokay et clôturée par une ordonnance de non-lieu le 5 novembre de la même année au seul motif qu'il ne résultait pas contre eux prévention suffisante d'avoir commis le fait qui leur était rapproché. Le Parquet général a

régulièrement formé opposition le 12 décembre 1937 à cette ordonnance de non-lieu. Par arrêt du 2 décembre suivant, cette chambre, faisant droit à ladite opposition, annulait l'ordonnance entreprise et ordonnait un supplément d'information auquel il fut procédé dans le courant de décembre 1937 et de janvier 1938. Le Parquet général a requis de prononcer la mise en accusation des inculpés et de les renvoyer devant la cour criminelle pour banqueroute frauduleuse et complicité.

IL était reproché à Nguyên-van-Ky dit Mariky d'avoir soustrait ses livres, détourné ou dissimulé une partie de son actif, soit en ne déclarant pas une concession de terrain qu'il avait à Chapa, soit en remettant à Lê-thi-Thai une voiture automobile Donnet Zedel, des chèques d'une valeur de 700 p. les recettes de la maison d'été de 1931 et en ne s'opposant pas à l'inscription au passif de la liquidation judiciaire d'une somme de 4.300 p. comme étant due à la même Lê-thi-Thai.

Il n'a pas été établi par l'information et le supplément d'information que Mariky ait tenu une comptabilité régulière postérieurement au mois de février 1931, date à laquelle un incendie aurait détruit, dans une annexe de l'hôtel du Fan-si-Pan où elle était déposée, la comptabilité afférente à la période antérieure ; on ne saurait, en effet, considérer comme une comptabilité un carnet tenu par la dame Lê-thi-Thai et le secrétaire Diên, carnet qui, d'ailleurs, a disparu dans des circonstances qu'il n'a pas été possible de déterminer avec précision ; en tout cas, on ne peut en faire résulter une soustraction dont Mariky se serait rendu l'auteur.

Pour ce qui est de la dissimulation d'actif, il ne fait pas de doute qu'elle a résulté de ce que Mariky n'a pas inscrit à son bilan la concession provisoire devenue définitive du 24 juillet 1935 qu'il avait à Chapa, le caractère de précarité qu'il lui attribue ne pouvait l'en dispenser et il ne saurait, sur ce point, arguer de sa bonne foi. Ce fait constitue le crime prévu et puni par l'article 591 du code de commerce et l'article 402 du code pénal.Apres avoir déclaré qu'en remettant à Lê-thi-Thai une voiture automobile et diverses sommes d'argent et en souscrivant une reconnaissance de dette à son profit, Mariky a voulu avantager un créancier, la dite dame Lê-thi-Thai, ne pouvant être considérée que comme telle car elle n'avait pas encore été déclarée en faillite. On y voit un détournement d'actif.

Il apparaît s'agir plutôt d'un paiement fait après cessation des paiements au profit d'un créancier au préjudice de la masse, ce qui constitue un des cas de banqueroute simple obligatoire prévue par l'article 585 du code de commerce et qui est prescrit comme ayant été commis plus de trois ans avant l'ouverture de l'information. Tel, d'ailleurs, est l'avis exprimé par le syndic de la faillite, le sieur Chantemerle, le 25 décembre 1937, au cours de son audition en qualité de témoin par le conseiller instructeur. On ne peut donc pas dire qu'il y a eu détournement d'actif de ce chef.

L'interrogatoire

Mari Ky, interrogé le premier expliquera : au moment où un incendie s'est déclaré dans une des annexes de l'hôtel, je n'avais plus d'argent, j'étais à bout. C'est alors que Lê-thi-Thaï vint avec des capitaux pour remonter l'affaire.

Je lui ai cédé une auto sans reprendre toutefois le prix, à charge par elle de payer, avec le montant de la vente, certaines créances.

Si je n'ai pas déclaré la concession de Chapa, c'est qu'elle ne m'était donnée qu'à titre précaire et je ne pouvais solliciter l'envoi en possession définitive puisqu'il n'y avait aucune culture sur les terres.

Il y a eu, à un moment donné, projet de mariage entre Lê-thi-Thai et moi, mais le projet n'a pas vu son exécution par suite du refus de cette femme.

Lê-thi-Thai, toute en pleurs, expose que si elle est montée à Chapa, c'est pour son propre compte mais qu'elle n'a jamais été l'associée de Mariky.

En ce qui concerne la vente de la propriété de la rue Lé-loi, et le droit au bail d'une parcelle de terrain communal, alors qu'elle avait été déclarée en état de faillite, elle explique que, devant de l'argent à M. Lê, elle avait cru pouvoir faire cette opération.

Sur les détournements d'actif, notamment un terrain sis à Langson, la prévenue déclare avoir agi en toute bonne foi : sur partie du terrain de Langson, elle a laissé bâtir une maison ; quant à l'autre partie, elle en à fait don à le ville pour des travaux d'embellissement.

Les témoins

L'ancien secrétaire Nguyên-van-Giem, est entendu le premier : il a été jadis au service de Mariky, il tenait la comptabilité de l'hôtel du Fan-si-Pan.

— À qui appartenait cet hôtel ? interroge M. le président.

— À Mariky. En 1931, il n'y avait plus d'argent. Mme Lê-thi-Thai a apporté des capitaux.

— En quelle qualité ?

— Je ne sais pas à quel titre. Elle sortait de l'argent. Elle a fait comme si elle était la patronne concurremment avec Mariky.

— Vous teniez la comptabilité ?

— Oui, avant l'incendie, mais après il n'y avait plus de livres, plus rien et c'était Mme Lê-thi-Thai, qui marquait tout sur un carnet. L'incendie a eu lieu avant l'arrivée de Mme Lê-thi-Thai en 1931.

— Me Chuong. — Cette année-là, les fournisseurs de l'hôtel ont-ils été payés ?

— Je ne sais pas, c'est elle qui faisait les recettes et qui payait.

Me Albert Chantemerle, syndic liquidateur, n'a pas vécu les premier temps de la procédure de liquidation et de faillite ; toutefois, il a l'impression que si Mariky n'a pas déclaré la propriété de la concession de Chapa, c'est parce qu'il n'en réalisait pas la valeur. Il souligne que, par la suite, la concession a été vendue et la masse des créanciers n'en a nullement souffert.

Mariky a-t-il vu la gravité de son omission, le témoin ne le croit pas.

— En ce qui concerne Lê-thi-Thai, la situation est beaucoup plus claire; le témoin à fait l'inventaire des biens actifs et passifs : à ce moment, Lê-thi-Thai l'avendu par devant notaire quelque jours après la signification du jugement. Il y a donc eu détournement.

— Non, répondra la prévenue,. J'ai vendu l'immeuble le 1er mai et le syndic s'est présenté le 8 mai.

En ce qui concerne le terrain de Langson, il avait fait l'objet d'une vente fictive. Néanmoins, la faillite a récupéré le bien et n'a souffert aucunement.

À la faillite, terminera le témoin, il a été distribué environ 12 %.

Madame Beauclair — premier témoin de la défense — déclare qu'elle connaît Mme Lê-thi-Thai depuis quatorze ans, que sa famille la connaissait depuis vingt ans. Mme Lê-thi-Thai jouissait d'une excellente réputation et se trouvait dans un état de fortune satisfaisant.

M. Roque commerçant, rue Paul-Bert, connaît Mme Lê-thi Thai depuis dix ans. C'est une femme qui lui a paru toujours honnête, incapable de faire une mauvaise action. Elle fut riche jadis.

En 1931, le témoin a fourni de la marchandise à l'hôtel du Fan-si-Pan pour 500 ou 600 piastres que la dame Lê-thi-Thai a payées. Elle est absolument quitte vis-à-vis de lui.

M. Coillot Léon, résident de France à Bac-Kan a été cité sur la demande de Me Bui-trong-Chieu.

Mandarin consciencieux, travailleur, aimé de la population, fonctionnaire intègre, parfait honnête homme. Telle sera la déposition du chef hiérarchique du tri-chau de Ngan-Son.

M. Arondel Paul, administrateur adjoint qui servit à Bac-Kan, a été cité également sur demande de Me Bui trong Chieu.

Mandarin très intègre, très aimé de tous ses administrés, muté à plusieurs reprises, la population l'a toujours vu partir avec regret. M. Mariky est un mandarin dont la moralité est à peu près parfaite, le témoin a la conviction personnelle qu'il n'a pas commis de fraude volontaire dans l'intention d'un bénéfice.

Le réquisitoire de M. l'avocat général Nicolas

L'accusation déclarera tout de suite qu'elle ne partage pas entièrement l'impression excellente que les témoins de la défense viennent d'apporter. En ce qui concerne le tri-chau, M. l'avocat général Nicolas, après avoir nettement dit sa façon de penser sur le prévenu, regrette la mauvaise volonté de certains fonctionnaires de Lao-Kay à s'occuper de cette affaire, le manque de franchise du prévenu qu'il abandonne à la Cour.

Il en sera de même de madame Lê-thi Thai ; c'est la première fois qu'elle comparait devant la justice, La Cour appréciera.

Les plaidoiries

Me Bui trong Chieu pour Mariky ; Me Tran van Chuong pour la dame l Lê-thi-Thai plaideront tour à tour, usant d'arguments solides pour obtenir l'absolution pleine et entière de leurs clients.

Le verdict

La Cour a renflé le verdict suivant :
Nh. van Ky dit Mariky : acquitté
Lê-thi-Thai : acquittée.
Beau succès pour la défense.
L'audience a été levée à 17 heures.

H de M.

———————————

ÉTUDE DE Me DEROCHE,
notaire à Hanoï
Vente de fonds de commerce
DEUXIÈME PUBLICATION
(*L'Information d'Indochine, économique et financière*, 24 mai 1938)

Suivant acte reçu par Me Maurice Deroche, notaire à Hanoï, les 27 et 28 avril 1938, enregistré dite ville le vingt-neuf du même mois, volume 97, folio 58, no 6.

M. Tran-van-Lam, entrepreneur de transport en commun, demeurant à Coc-Lêu (Laokay),

A vendu à la Société de Transports Automobiles Indochinois dont le siège social est à Hanoï, boulevard Carreau, no 25 (S. T. A. I.*)[concessionnaire Renault pour le Tonkin].

Le fonds de commerce de transports par automobiles particulièrement entre Phomoi-Laokay et Chapa et vice-versa, exploité à Coc-Lêu (Laokay) comprenant uniquement :

L'enseigne, le nom commercial, la clientèle et l'achalandage y attachés et le bénéfice de tous contrats et marchés.

Les oppositions, s'il y a lieu, devront être faites au plus tard dans les dix jours de la présente insertion et seront reçues à Hanoï en l'étude de Me Déroche, notaire.

Pour deuxième insertion :
DEROCHE

(*Journal officiel de l'Indochine française*, 14 mai 1938).

———————————

HANOÏ
(*L'Avenir du Tonkin*, 2 juin 1938, p. 2)

Déplacements et villégiatures

Notre excellent ami M. O. Baivy, sa charmante femme et sa gracieuse fille viennent de quitter Hanoï pour aller sa reposer quelques mois dans leur villa de Chapa.

Nous leurs adressons nos meilleurs souhaits de bon séjour à la montagne.

———————————

Pour aller passer le 15 août à Chapa
(*Chantecler*, 11 août 1938, p. 4)

Pour permettre aux personnes qui désireraient. de passer la journée du 15 août à Chapa, la Compagnie française des Chemins de fer de l'Indochine et du Yunnan serait disposée, si le nombre de voyageurs justifiait cette mesure, à mettre en marche un train de nuit supplémentaire de Laokay à Hanoï et mardi 16 août 1938, départ de Laokay le 16 août à 21 h., arrivée à Hanoï le 17 août à 6 h. 38.

Elle prie, en conséquence, les personnes qui voudraient utiliser le train de nuit du 16 août. de bien vouloir se faire inscrire à la gare de Hanoï, bureau des renseignements, avant le 10 août 1938, une décision ferme devant être prise à cette date.

Dans le cas où le train du 16 août serait mis en marche, le train de nuit régulier du 15, qui assure la correspondance avec la micheline venant de Yunnanfou, serait maintenu au départ de Laokay.

———————————

HANOÏ
Déplacements et villégiatures
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 août 1938, p. 2)

M. l'administrateur Michelot, l'aimable directeur du cabinet de M. le secrétaire général du gouvernement Nouailhetas, est parti hier par le train de nuit pour Chapa où il va prendre quelques semaines de repos avec sa charmante famille.

Nous leurs adressons nos meilleurs souhaits d'agréable séjour à la montagne.

———————————

Compagnie française des
Chemins de fer de l'Indochine & du Yunnan
Assemblée ordinaire du 23 mai 1939
(*L'Information d'Indochine, économique et financière*, 24 juin 1939)

[…] Au Tonkin : deux services automobiles assurent, l'un la correspondance entre la gare d'Haïphong et la plage de Doson, et l'autre la correspondance entre la gare de Pho-Moï-Laokay et la station d'attitude de Chapa ; ces services ont fait l'objet d'accords passés avec les autorités locales ; ils fonctionnent dans des conditions satisfaisantes […].

———————————

L'ÉNERGIE ÉLECTRIQUE EN INDOCHINE
Production et consommation en 1937
(*L'Écho annamite*, 26 mai 1939)

Toutes les usines [alimentant les réseaux publics] utilisent l'énergie thermique, à l'exception de celles de Chapa (Tonkin) et de Banméthuot (Annam), qui sont hydrauliques.

———————

CHAPA
Service sanitaire
(*L'Avenir du Tonkin*, 27 juin 1939)

L'inspection de la viande de boucherie de la station d'altitude de Chapa (Lao-kay) sera assurée pendant la saison estivale de 1939 par :

M. le Dr Audinard, médecin-lieutenant des Troupes coloniales cumulativement avec ses fonctions de médecin cfef de l'infirmerie de la garnison de Chapa pendant la période du 15 mai au 3 juillet.

M. le Dr Beewe, médecin-capitaine des Troupes coloniale, cumulativement avec ses fonction de médecin cfef de l'infirmerie de la garnison de Chapa, pendant la période du 1er août au 30 septembre.

Ces médecins auront droit à une indemnité de vacations fixée par l'arrête du 28 décembre 1934.

———————————

CHAPA
Les fêtes
(*L'Avenir du Tonkin*, 5 août 1939)

Les estivants de Chapa, de plus en plus nombreux malgré les calomnies injustifiées et colportées sous le manteau, ont été et seront fidèles aux fêtes traditionnelles de notre charmante station des Alpes tonkinoises.

Bien que tardifs, les renseignements relatifs à la célébration du 14-Juillet sont la preuve que la bonne humeur est de règle à Chapa, sous l'égide du syndicat d'initiative. Dans la soirée du 13 Juillet : retraite aux flambeaux, concours de lanternes et feu d'artifice. Le 14 juillet, grande fête pour célébrer le 150e anniversaire de la Révolution: revue des troupes avec remise de décorations, sous le commandement du capitaine Fleury ; jeux populaires où enfants français et annamites ont rivalisé d'entrain ; bals dans les 3 hôtels (chacun deux se signalant part des efforts d'organisation).

Et maintenant, nous nous préparons pour les fêtes du 15-Août. Un Comité, placé sous le haut patronage de madame la Générale Cazin et de M. le Résident Gamichon, s'est constitué sous la présidence du sympathique professeur agrégé M. Cazes, avec la collaboration d'un groupe d'estivants actifs et dévoués. Nous recommandons ces manifestations dont le bénéfice éventuel servira à l'embellissement de Chapa qui reçoit de plus en plus des touristes anglais venant de Hongkong et de Changhai.

Voici le programme des fêtes du 15-Août :

……

———————

CHAPA
Les fêtes du 15-Août
(*L'Avenir du Tonkin*, 25 août 1939)

Les fêtes du 15-Août à Chapa, dont nous donnerons ultérieurement les résultats sportifs (tennis, rallye, courses de chevaux, gymkana, ping-pong, athlétisme, etc.) ont eu beaucoup d'éclat cette année, bien que le nombre des estivants fut inférieur à celui de l'année dernière.

Elles ont été organisées sous le haut patronage et la présidence d'honneur de madame la générale Cazin, dont tout le monde connaît le dévouement inlassable, la bonne grâce souriante et simple et les hautes qualités d'animatrice.

Madame Cazin était secondée par un comité des fêtes composé de mesdames Babin et Séguv et de messieurs Cazes, Dioudonnat, Jarlier, Lohenet, Milhaud et Philippot, assisté du sympathique commissaire de police de Chapa, M. Benati.

La première journée de fêtes, le 12 août, vit se dérouler les épreuves hippiques (course et rallye) organisées avec un rare brio par l'écuyère accomplie qu'est madame Babin, dont les Hanoïens connaissent tous le magnifique cheval de demi-sang « Radjah ».

Le 14 août, sous les auspices de madame la générale Cazin, avait lieu à la Villa des officiers, la matinée des enfants avec des chants, des rondes, suivies d'un goûter offert aux garçons et fillettes par le comité des fêtes. Entre-temps, mademoiselle Régine Dioudonnat exécuta quelques jolis numéros de danse.

Enfin, le 15 août, jour de l'Assomption, se tint la kermesse, qui, chaque année, constitue le clou des réjouissances.

Elle était installée sois le marché couvert, en prévision des intempéries, mais, fort heureusement, le temps fut, ce jour-là, exceptionnellement beau.

Sous des berceaux de feuillage d'un effet tout champêtre, se tenaient les stands suivants :

1. — « La Roue de la fortune », dirigée par madame Cazin et plusieurs jeunes filles ;
2. — « La ¨êche miraculeuse » (madame et mademoiselle Geneviève Légny).
3 — « Bibelots et ouvrages de Dames » (mesdames Comby. Braemer, de Rozario, Dioudonnat, Massimi).
4 — « Les anneaux » (M. Pujol fils).
5. — « Jeu de massacre » (MM. Rozario et Mangeney).
6. — « La Roulette » (M. Baivy, assisté du sergent Gay et de deux autres sous-officiers.
7. — « Stand des gâteaux » (Madame Gorce)
8. — « Pommes de terre frites » (Madame Savayet).
9. — Stand breton » (Mesdames Guiriec et Bénard, entourées de jeunes filles délicieusement costumées en Bretonnes). Madame Guirec, toute gracieuse, portait un ravissant costume breton et ce stand est l'un de ceux qui remportèrent le plus franc succès.
10. — « Le Bar franco-britannique », dirigé par l'active madame Babin, assistée de madame Cazes, de mesdemoiselles Élisabeth Cazin et Belvais, de Madame Cardin. — Ce bar ne désemplit guère pendant plusieurs heures et de jeune aimables serveurs, MM. Gaston Regère, Jacques Labille, Pierre Cazes et Vidalencq eurent fort à faire pour répondre aux incessantes commandes d'une clientèle que le chaleur assez lourde avait heureusement altérée.

Enfin, à côté de ces différents stands fonctionnait avec un grand succès un jeu de Bacquan ; tenu par M. Minh-Loi, le sympathique commerçant.

La kermesse connut une énorme affluence de visiteurs européens et indigènes depuis deux heures jusqu'aux environs de sept heures du soir.

Ajoutons que le soir du 12 août avait eu lieu un grand bal à l'Hôtel du Centre, le 13 nouveau bal à l'hôtel du Fan-Si-Pan. Remercions bien vivement M. Sourdain, propriétaire de ce dernier établissement, qui a prêté gracieusement son pick-up pour toute la durée de la kermesse.

Après une journée de repos — le 16 août — nécessaire après les fatigues de ces réjouissances, auxquelles il faut ajouter le grand bal de l'hôtel Métropole le soir du 15 août sous la direction du sympathique gérant de cet hôtel, M. Roucin, eurent lieu, le 17 août, à 16 heures, le tirage de la tombola (à l'hôtel Métropole), puis à 21 heures, une grande soirée artistique, suivie d'une sauterie, à la villa des officiers.

Le gros lot de la tombola, une très belle bicyclette offerte généreusement par M. le directeur de la Compagnie du Yunnan, a été gagné par un boy employé à la villa des sous-officiers : le sort a vraiment bien fait les choses. Il y avait en tout 1.000 billets et le nº gagnant était le nº 909 !

Le soir, la villa militaire était en fête et madame la générale Cazin y avait organisé une soirée qui fut admirablement réussie et où régnèrent le plus vif entrain et la plus franche cordialité.

D'abord deux petites pièces en un acte jouées, avec un brio étonnant, par des artistes dont quelques-unes étaient mieux que de simples amateurs, mesdames Babin. Massini, Blanqueruon, mademoiselle Élisabeth Cazin et M. Lohenet.

Mademoiselle Régine Dioudonnat, au cours, de la soirée, se fit applaudir à plusieurs reprises, et remporta un éclatant succès, notamment dans les « Pizzicati » du Ballet de Sylvia et la « Danse de Carmen ». On dansa avec fureur jusque vers 6 heures du matin et, en particulier, le « Lambeth Walk » et « Horsey-Horsey ! » firent la joie de tous.

Je m'excuse de ce compte rendu sommaire et sec et je terminerai par des chiffres.

Le bénéfice pécuniaire de la kermesse et des différentes attractions du 15 aout et autres jours de fête s'élève à plus de douze cent piastres sur lesquelles le comité des fêtes a promis aux Pères de leur remettre une somme de deux cents piastres pour leur bibliothèque.

CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE DE HANOÏ (TONKIN)
LISTE DÉFINITIVE DES ÉLECTEURS FRANÇAIS
ANNÉE 1940
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1er avril 1940, pp. 474-484)

PROVINCE DE LAOKAY

212 M. Magne Charles Marchand de bois et boucher Chapa
213 Sourdain Hippolyte Hôtelier et logeur en garni Chapa
214 Vaumousse Alexandre Hôtelier, cafetier et entrepreneur Chapa
215 Viaud Gabriel Industriel, propriétaire d'une usine électrique Chapa

---

[Illusion de normalité sous la férule japonaise]
(*L'Écho annamite*, 20 avril 1942)

Au début de l'après-midi, le chef de la colonie et le chef du protectorat, accompagnés de Mesdames Jean Decoux et P. Delsalle, ont visité le centre militaire d'estivage et la villa Mangin qui permettent à la troupe et aux cadres de séjourner à Chapa dans de bonnes conditions de confort pendant la saison chaude.

À LAO-KAY

Tournée d'inspection du Chef de la colonie

(*La Tribune indochinoise*, 20 avril 1942)

……

Escorté par un peloton motocycliste, le cortège a traversé la ville de Lao-Kay superbement pavoisée aux couleurs françaises et annamites au milieu d'une population particulièrement dense et des enfants des écoles accourus pour saluer le représentant de la France. La route de Lao-Kay à Chapa, actuellement en parfait état, fut rapidement parcourue.

Le Chef de la Colonie et le Chef du Protectorat sont arrivés à Chapa à 18 h.30 où, après avoir été reçus par les troupes de la garnison et les délégations des peuples autochtones, ils ont rejoint au chalet de la résidence supérieure Mesdames Jean Decoux et P. Delsalle qui avaient gagné directement le centre en empruntant la micheline jusqu'à Lao-Kay. (Arip).

———————

NOTRE REPORTAGE

LA FOIRE DE SAIGON

IV

Les Artisans au Travail

par Trân xuân SINH

(De notre envoyé spécial)

(*La Volonté indochinoise*, 30 décembre 1942)

……

Jetant une note variée au milieu de ce décor qui nous est familier, une femme Meo de Chapa se penche, attentive, sur un métier primitif mais non moins pratique, qui permet d'obtenir une sorte de toile très résistante. Les estivants, de retour de Chapa, avaient déjà eu l'occasion d'en apprécier la qualité.

———————————————

Curieuse initiative sociale

(*L'Écho annamite*, 30 septembre 1943)

Hanoï, 28 sept. — (Par circulaire nº 191-N/F — CIR du 21 septembre 1943). — M. le gouverneur général vient de décider d'autoriser la caisse des pensions civiles de l'Indochine à accorder des prêts aux fonctionnaires, employés et salariés français en vue de leur permettre de faire construire des villas dans les stations balnéaires ou d'altitude indochinoises (Chapa, Tamdao, Doson, Hongay, Dalat, Bana, Bachma, Samson, Cualo, Cuatung, Nhatrang, Cap St-Jacques, Kep, etc.) ou dans les grandes villes de l'Indochine où ils peuvent résider. […](Ofi)

———————————————

Histoire de la ville de Sa Pa

http://sapa-tourism.com/histoire

En février 1947, le Viet Minh prend Cha-Pa et détruit les ouvrages militaires et une partie des hôtels (dont le Métropole) et des villas. En mars, la légion étrangère réoccupe Cha-Pa jusqu'en octobre 1949 où les troupes françaises évacuent définitivement la région. En mars 1952, l'état-major français donne l'ordre à l'aviation de bombarder la ville. Le palais du gouverneur, le complexe du sanatorium, les bâtiments publics et la

plupart des villas sont détruites. La ville, en ruines, est alors abandonnée par la population vietnamienne jusqu'au début des années 60. Il faudra attendre le début des années 90 pour que Sa Pa se développe à nouveau.

———————

www.hotel84.com/sapa/khach-san-auberge-dang-trung.html

DANG TRUNG-AUBERGE Hotel is located in the center of Sapa town. It's one of French-styled and was one of the first private hotels built in Sapa.
http://www.etravelvn.com/hotel/auberge-dang-trung-hotel-mkt9m-hotel-524-524.aspx
Auberge Dang Trung Hotel
Rooms: 22

Sa Pa aujourd'hui.
www.deroutes.com/AV9/sapavietnam9.htm